This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

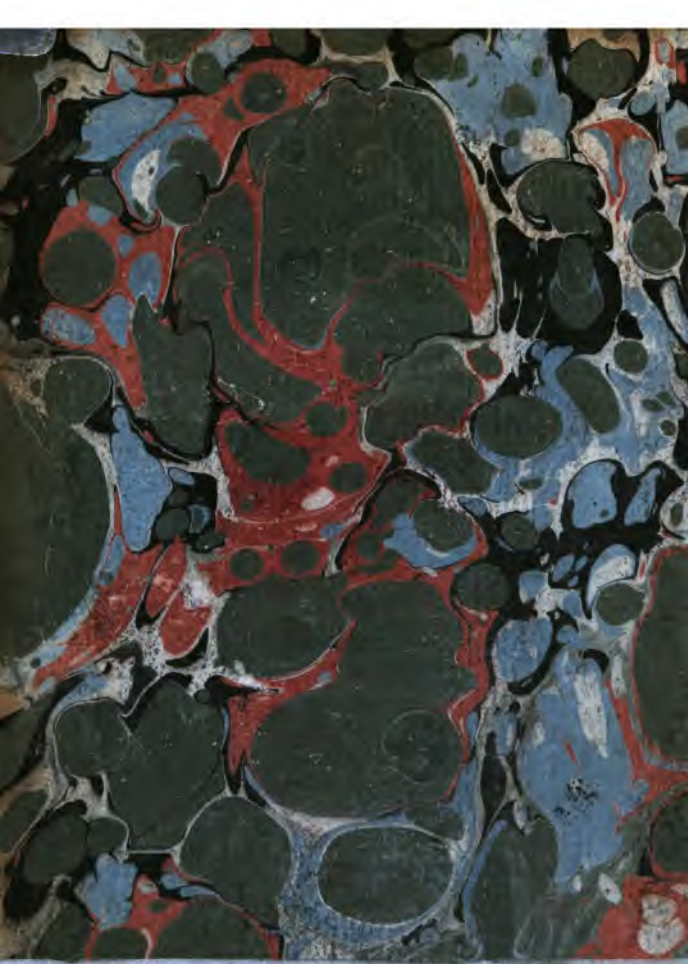
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

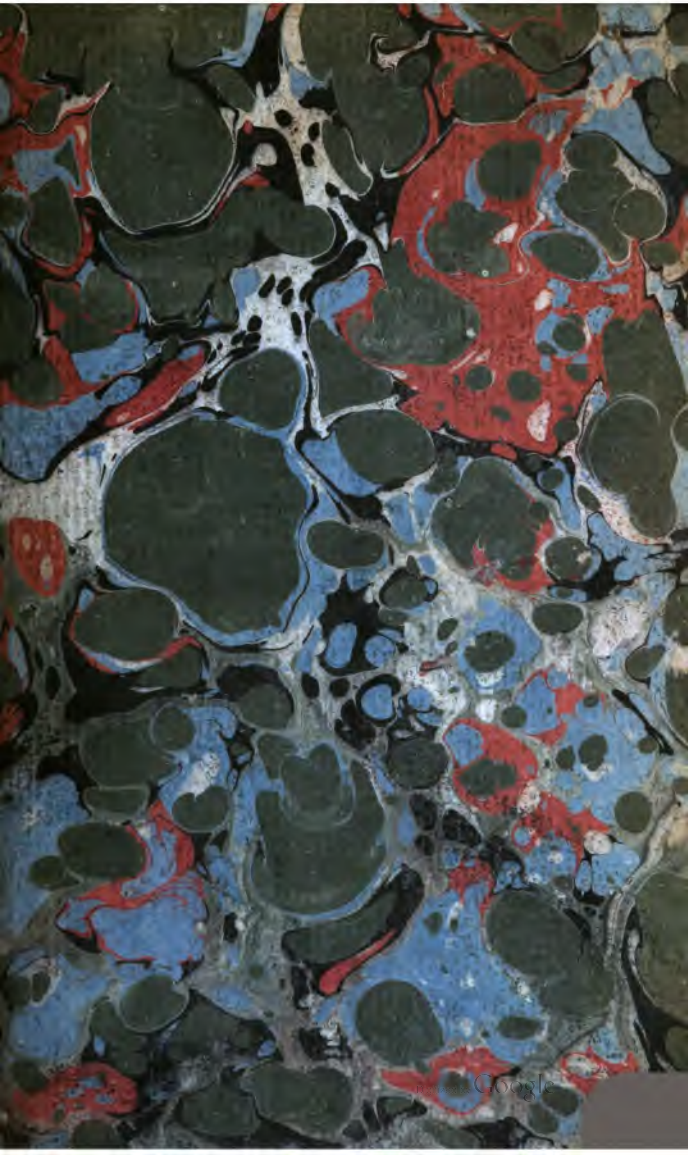
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google



EEK GENT



Phil. 845

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'HOMME MORAL.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'HOMME MORAL;

OU

L'HOMME CONSIDÉRÉ,

tant dans l'Etat de pure Nature, que dans la société.

Par P. Ch. LEVESQUE.

A AMSTERDAM

MDCCLXXV.

Google

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Premier principe de la Morale mal connu.* Pag. 1

CHAP. II. *L'Homme Sauvage.* 5

CHAP. III. *L'Homme en Société.* 19

CHAP. IV. *Des Devoirs du Citoyen en général.* 26

CHAP. V. *Les Hommes ſont-ils méchans ?* 33

CHAP. VI. *Gouvernement.* 39

CHAP. VII. *Egalité.* 56

CHAP. VIII. *Loix.* 62

CHAP. IX. *Contrat Primitif.* 68

CHAP. X. *Juſtice.* 69

CHAP. XI. *Religion.* 74

Digitized by Google

CHAP. XII. *Population.* 89
CHAP. XIII. *Célibat des Faquirs.* 92
CHAP. XIV. *Amour.* 94
CHAP. XV. *Polygamie.* 96
CHAP. XVI. *Encouragement du Mariage.* 99
CHAP. XVII. *Adultere.* 101
CHAP. XVIII. *Des ſuites de l'Adultere.* 104
CHAP. XIX. *Chaſteté.* 111
CHAP. XX. *Choix des Epoux.* 114
CHAP. XXI. *Inceſte.* 117
CHAP. XXII. *Devoirs des Epoux.* 120
CHAP. XXIII. *Premiere nourriture des Enfans.* 126
CHAP. XXIV. *Education.* 138
CHAP. XXV. *Amitié.* 168

Digitized by Google

CHAP. XXVI. *Gloire, eſtime, mépris, opprobre.* 179
CHAP. XXVII. *Bienfaiſance.* 182
CHAP. XXVIII. *Reconnaiſſance.* 186
CHAP. XXIX. *Avarice.* 187
CHAP. XXX. *Humanité.* 189
CHAP. XXXI. *Luxe.* 192
CHAP. XXXII. *Aumône.* 198
CHAP. XXXIII. *Principe des Paſſions.* 202
CHAP. XXXIV. *Paſſions.* 206
CHAP. XXXV. *Courage.* 222
CHAP. XXXVI. *Courage dans le Malheur.* 229
CHAP. XXXVII. *Courage dans les douleurs.* 230
CHAP. XXXVIII. *Courage contre la Mort.* 233

Digitized by Google

CHAP. XXXIX. *Duel.* 235
CHAP. XL. *Suicide.* 249
CHAP. XLI. *Devoirs dans le commerce ordinaire de la Société.* 250
CHAP. XLII. *Bonheur.* 262
CHAP. XLIII. *Plaisir.* 267
CHAP. XLIV. *Volupté d'Epicure.* 271

Digitized by Google

L'HOMME MORAL

CHAPITRE I.

Premier principe de la Morale mal connu.

LES ANCIENS Philoſophes ont cultivé la morale & en ont fait ſouvent le ſujet de leurs écrits. Leurs maximes ont mérité l'admiration de la poſtérité. Ils ont très bien établi nos devoirs, mais il n'ont pas remonté à leur ſource. Ils nous ont appris ce que nous devions faire, mais ils n'ont pas dit pourquoi nous devions le faire. Ils voulaient régir la Nature Humaine & ne la connoiſſaient pas.

AUSSI, quoique leurs écrits ſoient remplis de ſentences ſublimes, il manque encore quelque choſe à leur utilité. Car nous ne nous ſoumettons pas aiſément ſur la ſimple aſſertion du Moraliſte à la gêne que la morale

Digitized by Google

nous impose. Si vous voulez me soumettre au joug, donnez-moi des motifs qui m'engagent à le subir.

Ecoutez la plupart des Moralistes. Il semble qu'il y ait un Etre réellement existant qui se nomme vertu & qui donne aux hommes des loix qu'ils sont obligés de suivre. Il semble même que cet Etre soit éternel & que sa connaissance soit innée avec nous. Tel est le penchant que nous avons à réaliser les noms que nous donnons aux collections de nos idées. Nous avons d'abord observé les différentes qualités que les hommes devaient avoir pour être utiles à la Société. Ensuite pour n'être pas obligés de faire l'énumération de toutes ces qualités, toutes les fois que nous voudrions parler de l'homme qui les possede, ou que nous voudrions exhorter un homme à les acquérir, nous les avons toutes rassemblées sous le nom de vertu; & bientôt, à force de répéter ce nom, nous avons oublié la maniere dont nous l'avions formé nous-mêmes, & nous avons cru qu'il appartenait à un Etre réel.

Alors, les Moralistes ont crié: Suivez la vertu, écoutez sa voix, soumettez-vous à

Digitized by Google

ſes loix éternelles. Rempliſſez vos devoirs, car la vertu vous l'ordonne : elle ſeule eſt belle, elle ſeule eſt inaltérable. Les Moraliſtes ſe ſont plaints de ce que leur auditoire étoit ſourd: mais c'étaient eux qui étaient inintelligibles.

Leurs maximes étaient ſouvent vraies ; mais le principe qu'ils établiſſaient, était faux. Qu'en arrivait-il ? Peu frappé du principe; on négligeait les maximes.

En effet, qu'on y réfléchiſſe. Les hommes ont beau vouloir donner une exiſtence réelle aux produits de leur imagination. Ces Etres fantaſtiques n'ont jamais ſur eux la force irréſiſtible de la vérité. On les fait parler, on leur donne un empire, on les révère, on ſemble y croire, & cependant on n'y croit pas.

S'il y avoit des hommes qui, privés de la faculté de former des mots, vécuſſent cependant en ſociété, ils pourroient exercer la juſtice, l'humanité, la bienfaiſance: mais n'ayant pu impoſer des noms à ces qualités, ils les auraient encore moins raſſemblées toutes ſous un nom collectif. Ainſi ils auraient pu être aſſez ſages, pour mériter d'être nommés

Digitized by Google

vertueux; mais ils ne se seraient jamais avisés de faire un Etre de la vertu.

Nous sommes donc forcés d'avouer que la vertu est une qualité, une maniere d'être, un accident de l'homme, une abstraction de sa pensée: & que, loin d'être éternelle, elle n'a par elle-même aucune existence physique. Mais il était d'une vérité éternelle, que, dans certaine situation de l'homme donnée, telle ou telle action serait ce que nous appellons vertueuse, & que les actions contraires rendraient leurs auteurs dignes d'être retranchés de la Société.

Il n'y a qu'un moyen de remonter à la source de nos devoirs. C'est de prendre l'homme sortant des mains de la Nature & de le conduire jusqu'à l'état social. C'est dans son passage à ce nouvel état, que nous verrons naître ses obligations.

Notre religion nous apprend que le Créateur instruisit l'Homme qu'il venait de former. Mais qu'il nous soit permis, pour mieux connaître la nature de l'homme, de mettre à l'écart les moyens surnaturels dont il fut aidé & de le considérer dans l'état où il se fût trou-

Digitized by Google

ré, s'il eût été abandonné à lui-même. Car un miracle ne peut nous faire connoître la Nature.

D'AILLEURS cet état que nous voulons examiner n'eſt point imaginaire. Nous avons trouvé dans le nouveau-monde aſſez d'hommes ſauvages qui avaient perdu la mémoire des auguſtes inſtructions qu'a reçues notre premier pere. Et que nous en reſte-t-il à nous-mêmes? Ce n'eſt qu'au tems & au travail que nous devons nos connaiſſances incertaines. Le premier homme fut très inſtruit; mais ſes enfans ſont bien ignorans.

CHAPITRE II.

L'Homme Sauvage.

L'HOMME a la faculté d'acquérir des perfections, des qualités nouvelles: mais l'homme de la Nature ne poſſede encore que bien peu de qualités apparentes qui le rendent ſupérieur aux autres animaux.

PRESSÉ de la faim, il court ſur la terre, il plonge dans les fleuves, il monte ſur les arbres pour trouver quelque proie. Ses beſoins

Digitized by Google

satisfaits, il est tranquille, ne pense point, ne prévoit rien & s'endort.

N'ÉTANT point environné comme dans la Société d'objets divers qui agitent l'imagination & réveillent les desirs, ne connaissant point toutes ces idées accessoires, tous ces riens séduisans qui ne sont point l'amour, mais qui sont plus délicieux que l'amour même; peut-être n'éprouve-t-il que dans une certaine saison le besoin d'aimer, qui pour lui n'a qu'une forme, & qui se présente pour nous sous mille formes enchantereſſes. Quand cette douce fermentation l'arrache à son oisiveté habituelle, & lui donne une vivacité inconnue, la premiere femme qu'il rencontre est celle qui doit lui plaire. Elle a toujours assez de charmes, puisqu'elle peut lui faire gouter le plaisir. Sa passion satisfaite, il l'abandonne & l'oublie pour toujours.

AINSI l'enfant qui doit le jour à cette union passagere, ne connaîtra jamais le mortel qui lui donna l'être. Sa mere, obéissant, par instinct, au cri de la Nature, lui prodigue l'aliment précieux que renferme son sein.

S'IL reçoit la naissance dans un climat fa-

Digitized by Google

risé du Ciel, son enfance est heureuse, parce que, sans soins & sans recherche, sa mere trouve dequoi satisfaire à ses besoins.

Mais s'il est né sur les terres ingrates du Nord, où la Nature semble expirante, exposé dans la faiblesse du premier âge à toutes les rigueurs des saisons, à toutes les intempéries de l'air; sans toit, sans vêtement, suçant un lait tantôt appauvri par le défaut de nourriture, tantôt vicié par la mauvaise qualité des alimens ou échauffé par une fatigue excessive, il meurt bientôt: ou, s'il résiste à tant de maux, il devient un animal peu sensible & très vigoureux.

Cependant ses formes croissent, ses mains atteignent déja aux premieres branches des jeunes arbres, & en arrachent les fruits; ou si le sol infertile ne prévient pas ses besoins, déja il peut attraper à la course ou surprendre par ses ruses des animaux lents & foibles qu'il déchire & dont il dévore les membres crus & sanglans. Il s'égare dans les forêts qui couvrent la terre sauvage qui l'a vu naître. Le sentiment de ses forces lui apprend qu'il peut se passer de secours, sa mémoire est peu té-

Digitized by Google

nace ; il ne cherchera donc pas longtems une mere qu'il a perdue & qui ne lui eſt plus néceſſaire. L'animal qui ſe ſuffit à lui-même, ne cherche qu'à exercer des facultés nouvellement acquiſes ; il oublie bientôt le ſein qui l'a nourri.

AINSI, dans l'état de Nature, l'amour conjugal n'a d'autre empire que celui du beſoin. L'un & l'autre finiſſent à la fois.

L'AMOUR paternel n'eſt point encore ſenti : car il faut de la prévoyance pour s'en préparer les plaiſirs & l'Homme Sauvage ne prévoit rien. Il ignore que la ſuite de ſa paſſion ſatisfaite, ſera un Etre ſemblable à lui. Il ſent, il s'abandonne au ſentiment qu'il éprouve & ne voit rien dans l'avenir.

L'AMOUR filial n'a pas plus d'exiſtence ; car c'eſt quelquefois la reconnoiſſance, quelquefois la ſeule habitude qui le fait naître ; mais le petit Sauvage n'a point encore aſſez d'idées pour être reconnoiſſant, & a trop peu de mémoire pour ſe faire un lien de l'habitude.

CET amour eſt auſſi dû quelquefois à l'idée d'un devoir qu'on veut remplir. Cette

Digitized by Google

idée échauffe l'imagination: le cœur partage la chaleur de l'eſprit.

PEUT-ETRE l'amour maternel prit-il naiſſance dans le cœur de la premiere des meres, qui, obligée d'allaiter ſon enfant, s'y ſera attachée par le bienfait qu'elle aura répandu ſur lui. Attachement faible, dans un état où l'on n'a point toutes ces idées acceſſoires qui exaltent nos paſſions & qui ſont dues à l'imagination & à la mémoire.

EN effet c'eſt la mémoire ſeule qui cauſe les regrets que nous font éprouver les perſonnes qui nous ont été cheres & qui ſont abſentes ou qui ne ſont plus. Nous nous rappellons mille petites circonſtances dans leſquelles elles nous ont été agréables. Elles avaient coutume de faire ceci, elles ont dit cela, elles étaient là avec nous. Notre imagination nous peint fortement ces circonſtances qui ne peuvent plus ſe renouveller, qui excitent nos deſirs & font couler nos larmes.

LE tems conſole; non qu'il diminue la ſenſibilité de notre cœur, mais parce qu'il affaiblit ou détruit les traces qui étoient gravées

Digitized by Google

dans notre souvenir & qui servaient d'aliment à cette sensibilité.

MAIS les Sauvages n'ont encore que quelques sons inarticulés: ainsi le petit Sauvage n'aurait dit. Dans une maniere de vivre entiérement monotone, il n'a presque rien fait. Il n'a pas été admiré dans telle ou telle circonstance: & sa mere a très peu de mémoire, parce qu'elle n'a point tous ces signes de la pensée que nous avons inventés, & qui fixent les idées d'elles-mêmes fugitives. Ainsi dans la vie sauvage, l'enfant, absent de sa mere, est bientôt oublié.

FAISONS habiter à notre homme isolé une de ces contrées dans lesquelles il est une saison où le froid glace les fleuves, où les animaux se cachent ou s'éloignent d'une terre couverte d'une couche épaisse de neige durcie par les frimats. Alors le Sauvage est souvent plusieurs jours sans trouver de quoi satisfaire à la faim qui le dévore. Quelquefois ses recherches sont tout-à-fait inutiles; il se tue par les peines mêmes qu'il se donne pour conserver sa vie; il tombe épuisé, languit & s'éteint.

Digitized by Google

QUELLE que soit la terre qu'il habite, souvent poursuivi par les animaux carnaciers, si quelqu'arbre ne lui offre point un asyle, si en fuyant, il est atteint dans sa course, il est forcé de livrer un combat? Heureux, s'il est vainqueur; peu malheureux s'il succombe, puisqu'il ne perd qu'une existence dont il n'a jamais connu le prix, & dont il n'a jamais prévu la fin. Mais s'il ne met en fuite son ennemi qu'après avoir reçu quelque blessure profonde; privé de secours, ne connaissant aucun remede à ses douleurs, il trouve une mort lente, après les plus affreux tourmens.

TEL est le tableau qu'on peut se former de l'homme de la Nature dans toute la rigueur du terme, & dont on ne peut se faire une idée que par hypothese, puisqu'on ne trouve partout que des hommes qui ont au moins quelque faible commencement d'association. Comme il n'a qu'une sensibilité médiocre & moins encore d'idées, on peut avoir raison de ne le point appeller malheureux. Il ne peut être misérable par la privation de ce qu'il ne connaît pas & il serait difficile de dé-

Digitized by Google

cider si les maux dont le menacent & que lui font éprouver les animaux féroces & l'inclémence de la Nature, sont égaux à ceux que l'homme fait éprouver à l'homme, & l'individu lui-même dans l'état social.

Je voudrais bien qu'on m'indiquât quels sont les devoirs moraux de cet homme isolé ? Envers qui les remplira-t-il ? Lui qui vit seul & pour lui seul. Pourquoi devrait-il à quelqu'autre ; puisqu'il n'attend que de lui-même tout son appui ? Quelles sont les obligations antérieures à la Société, auxquelles il est assujetti ? Pour être lié par des obligations, ne faut-il pas qu'il y ait des Etres envers lesquels il soit obligé ? Assurément la relation est bien marquée, & ce qui est isolé, ne peut être relatif.

Tel dut être l'état des premiers hommes pendant un grand nombre de siecles. Des auteurs veulent prouver par le simple raisonnement & sans s'appuyer de la révélation, que cet état n'a point existé, que l'homme, par sa nature, n'a jamais dû vivre isolé. Ils ont recours à l'analogie, & objectent qu'un grand nombre d'animaux vivent en troupes. Qu'on y fasse attention ; on verra que ces especes sont

Digitized by Google

préciſément celles qui, peuplant d'avantage, ſont compoſées d'un plus grand nombre d'individus. Ces individus étant nombreux, ont eu plus d'occaſions de ſe familiariſer entr'eux & de ſe reunir.

On ſoutient que les animaux qui vivent en troupes, y ont toujours vécu, parce qu'ils ſont incapables de perfectibilité. Il ſerait peut-être plus vrai de dire qu'ils ne le ſont que juſqu'à un certain point. On ajoute des qualités nouvelles aux animaux domeſtiques par l'éducation. Dans les endroits où les Caſtors ſont peu nombreux & inquiétés, ils n'ont qu'un vilain poil dur & hériſſé & ſe creuſent des habitations ſous la terre comme les blaireaux: où ils ſe trouvent en grand nombre & tranquilles, ils s'embelliſſent, & conſtruiſent des ouvrages qui nous étonnent.

On inſiſte. On dit qu'on n'a point vu de pays où les hommes vécuſſent ſéparés. Je le crois. Mais a-t-on découvert des pays, où l'homme, encore voiſin de ſon origine, n'eût pas franchi bien des degrés de perfectibilité?

Je crois donc que l'homme a pu vivre d'abord iſolé & que cet état a pu être très long

Digitized by Google

On sait qu'elle est la lenteur de la population, puisque, dans les circonstances les plus favorables, elle ne s'accroit pas d'un vingtieme dans l'étendue d'un siecle. D'ailleurs les Sauvages peuplent moins que les Nations policées.

Deux seuls besoins étaient connus alors: la faim & l'amour, mais la vie était trop dure, trop dépendante du hasard, pour que ce lui-ci ne fût pas rarement senti. Le langage n'était pas encore nécessaire; ainsi il n'y avait point encore de langage. Les hommes n'avaient rien à se disputer entr'eux; ainsi ils vivaient dans une sorte de paix, comme font les animaux de la même espece. Il ne pouvait y avoir que deux causes de guerre; quand un homme affamé ou amoureux, en rencontrait par hasard un autre pourvu d'une proie ou d'une femme. Le combat n'était ni bien long ni bien cruel, entre deux ennemis qui n'avaient point d'armes.

Encore trop dépourvus d'idées, pour sentir le besoin qu'ils avaient les uns des autres, ces Sauvages ne pensaient pas à établir entr'eux des devoirs mutuels. Comment deux in-

Digitized by Google

dividus ne se rencontrant presque jamais deux fois en leur vie, auraient-ils cru se devoir quelque chose?

Mais je suis las de voir les hommes ainsi dispersés. Toute leur Histoire ne peut m'offrir jamais que le même tableau. Rassemblons-les en un corps, &, pour qu'il s'établisse une Société, rendons la nécessaire; car sans cela, elle tarderait trop à se former.

Il n'y a qu'à supposer que quelques individus de notre espece se trouvent renfermés dans un espace dont la sortie soit devenue impossible à des hommes sans art. Il ne faut pour cela qu'imaginer une révolution bien simple. Des bois fourés, des montagnes inaccessibles, peuvent fermer l'issue de trois côtés. Il ne faut plus qu'un éboulement de terre, que l'écroulement d'un rocher, pour que des masses d'eau, prenant un nouveau cours, empêchent toute retraite.

Insensiblement ces individus prisonniers travaillent à la propagation. Plus resserrés, plus nombreux, relativement à l'espace qu'ils occupent, ils sont sujets à des rencon-

Digitized by Google

tres plus fréquentes & se familiarisent à la vue de leurs semblables.

Cependant, comme ils ne sont pas encore entassés, qu'il leur est aisé de trouver une nourriture suffisante, ils vivent encore paisiblement: & n'ayant pas besoin les uns des autres, ils se rencontrent avec indifférence & ne font point encore usage de la parole pour établir entr'eux une communication inutile.

Mais le nombre des consommateurs devient enfin plus considérable & par conséquent les alimens plus rares.

Alors celui qui, après bien des fatigues, s'est procuré sa subsistance, & se la voit arracher, conçoit qu'on lui ravit injustement ce que ses peines lui avoient rendu propre. Ainsi se forme l'idée de la justice. S'il veut qu'on respecte ses propriétés, il faut qu'il respecte celles des autres & voilà un commencement de devoirs moraux. Mais cette idée morale vient bien lentement. Avant de s'en pénétrer, on emploie longtems la force pour l'attaque & pour la défense. L'inutilité fréquente de la force, rend la morale nécessaire.

L'hom-

Digitized by Google

L'HOMME affamé tâche par des cris inarticulés, par des gestes expressifs de témoigner son besoin à celui qu'il croit capable de lui procurer des alimens. Voilà un commencement de langage, parce que le besoin de secours commence.

SI l'on est touché de ses maux, s'il obtient l'aide qu'il implore, il se forme une idée de la bienfaisance. Ainsi la vertu commence à être connue. S'il ne reçoit que des refus, il acquiert l'idée de la dureté du cœur.

TOUTES ces acquisitions ont dû se faire bien lentement. Je crois par exemple que, pendant long-tems, l'homme ne s'est pas plus avisé de demander quelque chose à son semblable, qu'à un arbre, à un rocher. Car la priere renferme l'espérance d'obtenir, & l'idée d'accorder une grace n'est pas plus liée dans l'entendement de notre animal humain à l'idée d'un homme, qu'à celle d'une chose inanimée. D'ailleurs l'espoir suppose la prévoyance. Cependant la grande faiblesse, le défaut entier de ressources, l'extrême besoin aura enfin inspiré à l'un de nos Sauvages brutes, de pousser machinalement des accens plaintifs à la vue [illegible]

Digitized by Google

de gestes suppliants. Le passant bien repu lui aura jetté les restes de sa proie. Alors l'homme pourra demander encore une autrefois, parce qu'il a déja obtenu. C'est ainsi que les animaux domestiques demandent à leurs maîtres, parce que leurs maîtres leur ont déja donné.

Dans la nouvelle situation qui rapproche les hommes, qui les familiarise entre eux & qui fait naître de nouveaux besoins, l'homme peut rester auprès de la femme dont la fécondité lui procure un fruit de leur union, qui, en exigeant leurs soins, contribue à la resserrer. Il est même naturel qu'il y reste, soit pour épargner des peines à l'objet que les plaisirs qu'il a goutés peuvent lui rendre cher, soit pour lui faire partager les siennes; car les Sauvages ne sont pas fort galans. Voilà donc une union conjugale.

Si un voisin impétueux dans ses desirs, veut enlever à l'époux sa compagne, celui-ci ressent le tort qu'on lui fait, & se forme les idées que nous rendons par les mots de chasteté conjugale, de rapt, de libertinage, d'adultere. Ainsi l'on voit s'étendre la liste des vices, des vertus, des devoirs.

Digitized by Google

La famille ainsi réunie a souvent besoin de s'expliquer. Les cris différemment articulés & les gestes suffisent pour témoigner le desir que font naître les objets présens, ou le dégoût & la crainte qu'ils excitent. Il ne faut que montrer l'objet; l'accent & l'habitude du corps font le reste.

Mais on desire des objets qui ne sont pas présens. Le pere qui construit sa cabane veut ordonner à son fils de lui aller chercher les matériaux nécessaires. Il veut que ce fils pourvoie à la nourriture de la famille. Il faut inventer des mots qui deviennent la représentation de ces objets différens. Ainsi naissent les signes de la pensée, qui ensuite contribuent beaucoup aux progrès de la mémoire & à étendre la pensée même.

CHAPITRE III.

L'Homme en Société.

Mais les recherches sur la formation du langage ne sont pas de notre sujet. Nous avons indiqué en passant cette formation, parce qu'elle se trouve liée à l'Histoire de l'homme.

Digitized by Google

NOUS venons de le voir se réunir en Société. Dans les premiers tems de cette réunion l'espece se sera mutipliée promptement; car les besoins factices n'ayant pas fait connaître encore une misere idéale, les enfans n'auront pas été de long-tems une charge pour leurs peres.

DÈSQUE l'espece est nombreuse, il faut qu'elle se réunisse pour lutter contre la Nature, qui semble tendre toujours à faire souffrir l'homme ou à le détruire, & que l'homme, toujours victorieux, force à lui fournir sa subsistance & les commodités dont il jouit.

SUR les riches bords du Gange & de l'Indus, vers ces parties fortunées de notre globe, que le soleil nourrit d'une chaleur plus vive & qu'il enrichit d'une moisson abondante de fruits délicieux; les habitans d'une terre, qui sans cesse prodigue ses trésors, sans jamais exiger aucun tribut, ne durent éprouver que fort tard le besoin de se rassembler. Portant des ames froides dans des corps brûlés; sobres, timides, lents & mélancoliques, ils desirent la solitude & n'aiment que la fraîcheur & le silence profond des forêts. Là, sans doute, les hommes

Digitized by Google

ne se sont point cherchés; mais la population, quoique lente & insensible dans ses progrès, y aura cependant été beaucoup plus rapide que dans des climats moins heureux, dont la rigueur & l'infertilité ont dû long-tems combattre contre l'homme avec avantage, avant qu'il eût appris à les dompter. Sous ce ciel heureux, les hommes plus multipliés se seront rencontrés enfin. Ces pays où la religion exerce plus fortement son empire sur des imaginations tristes & sensibles, ont donné naissance aux premiers cœnobites, & nourrissent encore un nombre prodigieux de solitaires, dont les macérations font frémir l'humanité.

Mais dans les climats du Nord, ou même dans les régions tempérées où nous sommes forcés d'arracher à la terre la subsistance qu'elle nous refuse; où, sous un ciel plus froid, nous sommes dévorés d'un feu intérieur & concentré qui nous consume & qui exige une nourriture plus forte & plus abondante; où, malgré notre juste horreur, la nécessité, plus impérieuse que le cri de la pitié, nous force d'immoler à notre appétit carnacier les animaux qui respirent avec nous & qui ont d'abord exigé

Digitized by Google

nos soins; la Société n'a pu être lente à se former, puisqu'elle est bientôt devenue indispensable.

CELA ne veut pas dire qu'elle ait été établie dans le Nord ou dans la Zône tempérée, avant de l'être dans les contrées de l'Orient. Il faut entendre seulement qu'à nombre égal, les hommes ont été forcés plutôt de se réunir dans les climats plus durs, que dans ceux dont la douce influence rendait moins sensible le besoin de secours mutuels.

LOIN que la Société ait pris naissance dans le Nord, ou dans les régions tempérées, il est prouvé par la chronologie des Indiens, & par l'ancienneté de leurs arts, plus certaine que leur chronologie, qu'ils ont été policés & par conséquent rassemblés & nombreux, longtems avant les autres peuples.

NOUS en avons déja rapporté une cause; c'est que la Nature a moins combattu chez eux contre la population.

MAIS d'ailleurs, qu'on jette un coup d'œil sur l'Archipel Indien, sur toutes ces îles innombrables qui le forment. Il fut, sans doute, un tems où elles faisaient partie du conti-

Digitized by Google

nent, & elles en ont été séparées par une révolution d'une antiquité inappréciable, dont le souvenir est effacé, mais que ses vestiges rendent assez certain.

Dans le moment de cette révolution terrible, il se sera trouvé sur les sommets de ces terreins élevés, qui n'ont pas été enveloppés dans la submersion, quelques individus de notre espece. Plus pressés qu'auparavant, leurs rencontres auront été plus fréquentes, leur population plus prompte, leur nombre plutôt accru & leur union plutôt établie. De cette réunion seront nés quelques arts. Habitans des rivages de la mer, ils se seront essayés sur cet élément & auront fabriqué de légers canots. Trop resserrés dans leurs îles, ils auront été peupler des terres dont ils n'étaient séparés que par des bras de mer assez étroits. Ainsi quoique le climat exige moins que beaucoup d'autres la réunion des hommes, un autre genre de nécessité y aura accéléré cette réunion.

Si nous n'étions point éclairés du flambeau de la révélation, nous pourrions croire que, sans cette révolution du sol Indien, & les autres secousses qu'a subi notre globe, il n'y

aurait peut-être point encore de Société sur la terre.

Tout annonce à l'œil observateur du Philosophe l'extrême antiquité du monde : les monumens de l'ancien séjour des eaux sur les différentes parties de la terre ; ses différentes couches ajoutées les unes sur les autres dans les plus grandes profondeurs connues ; dans certains endroits un désordre qui rend témoignage des plus terribles renversemens, dans d'autres les vestiges fossiles des plus affreux incendies ; ici des mers couvrant des bas-fonds qui ont servi d'habitation aux quadrupedes, là de vastes contrées qui semblent nouvellement sorties du sein des eaux. L'expérience démontre la rareté de ces grandes révolutions, puisqu'il n'en est arrivé qu'un petit nombre & de peu considérables, depuis que les hommes conservent la mémoire des faits. Cette rareté est une nouvelle preuve de l'ancienneté de notre globe. Cependant il semble en même tems que ce soit hier que les hommes ont commencé à se réunir & à former un corps social.

La Société est à présent partout indispensable, puisque les hommes se pressent en quel-

Digitized by Google

que sorte les uns contre les autres, ne peuvent subsister que par leurs soins réciproques, & espéreraient envain tirer leur subsistance d'une terre qu'ils n'auraient pas cultivée ou de la chair des animaux qu'ils n'auraient pas nourris.

Dans la Société l'homme ne ressemble plus au Sauvage isolé.

L'Homme social perd de sa force & acquiert de la sensibilité. Son adresse s'étend sur un plus grand nombre d'objets en même tems qu'elle diminue à quelques égards. Il saura se construire un asyle, & ne saura plus en trouver un au sommet d'un arbre élevé. En étendant ses connoissances, il contracte de nouveaux goûts; en perdant de sa force, il apprend à connaitre de nouveaux besoins. Moins exercé, il ne sera plus assez léger pour fuir le lion, le tygre qui l'attaquent; mais il le domptera avec les armes qu'il a su fabriquer. Devenu prévoyant, il craindra les dangers auxquels il ne pourrait résister seul; il ne s'y exposera qu'avec ses compagnons. Ils lui prêteront aussi du secours, dans les travaux que lui seul ne pourrait exécuter. Mais s'ils ne lui refusent pas leur aide, c'est qu'ils peuvent at-

tendre la sienne dans l'occasion. Ils donnent pour recevoir & ne doivent pas être trompés dans leur attente. Ainsi point de Société sans un commerce quelconque, & qui même ne soit fondée sur ce commerce.

De nouveaux arts s'inventent. Quelques-uns en jouissent d'abord ; bientôt ils deviennent nécessaires à tous. Mais tous ne peuvent exercer chacun d'eux. Ainsi s'accroit le commerce & s'augmentent les chaînons de la chaîne sociale. L'un fournit à l'autre son industrie & en retire ce que lui-même ne pourrait se procurer. Qu'un homme alors soit rejetté de l'union commune, il trouvera bientôt la mort dans sa foiblesse & dans la privation des besoins qu'il a contractés.

CHAPITRE IV.

Des Devoirs du Citoyen en général.

Sous quelque forme que soit rassemblée la Société, nous lui donnerons le nom de République, parce que c'est l'intérêt général, le bien de la chose publique, qui est le fondement véritable de tout Gouvernement. Si ce bien

Digitized by Google

n'eſt pas toujours conſulté, s'il eſt même quelquefois cruellement contrarié, c'eſt l'abus & non la nature du régime. Quand les hommes ont établi un Gouvernement quelconque, ils ont cru aſſurer leur bonheur.

TOUT homme vivant ſous un Gouvernement, doit être appellé Citoyen, parce qu'il participe aux avantages de la Cité, c'eſt à dire du Corps Social, & qu'il doit contribuer pour ſa part à ces mêmes avantages dont il profite.

EN effet l'homme en Société n'eſt plus rien par lui-même. Seul au milieu de tous, il eſt environné des témoignages de ſa propre faibleſſe. Fort comme Citoyen, parce que tous ceux qui l'entourent lui ſervent d'appui, comme homme il ne peut ſe ſoutenir par ſa propre puiſſance. Il n'a même la faculté de vivre qu'autant que les compagnons de ſon ſort ne ſe livrent pas ſans réſerve à l'injuſtice, à la cupidité. Expoſé à mille beſoins qu'il n'a pas en lui-même la faculté de ſatisfaire, & qu'il doit attendre d'autrui, menacé de périls qu'il ne ſaurait parer & dont la Société le garantit; il doit ſes jouiſſances, ſes forces, ſes poſſeſſi-

Digitized by Google

ons & jusqu'à son existence au corps politique auquel il est associé.

Les maux de la Société deviennent communs au Citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler, qu'il ne risque d'être écrasé sous sa ruine. L'injustice qu'il commet, le menace d'une injustice qu'il aura à supporter. S'il se livre au crime, d'autres pourront devenir également criminels ; & qui peut l'assurer de n'être pas leur victime ? Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de ce bien que dépend celui des particuliers.

Si un seul prétend se dispenser de travailler à l'avantage public, pour ne s'occuper que de ses propres avantages, de sa propre satisfaction; s'il veut s'exempter du devoir commun, parce que les actes d'un particulier doivent avoir peu d'influence sur les actes de tous; les autres pourront s'exempter de même de devoirs importuns. Alors chacun tendant à son propre intérêt, & méprisant l'intérêt général, la Société, abandonnée de ses membres, ne sera plus, puisqu'elle n'est que par eux. L'Etat sera détruit, & entraînera la perte des Citoyens.

Digitized by Google

QUELLE existence restera-t-il au Corps Politique, si on le considere indépendamment des membres qui le composent? Je ne trouve plus qu'un vain nom. Il n'est que par les individus qui le forment, il emprunte sa force de la force réunie de chacun d'eux, &, procurant à ses membres les avantages dont ils jouïssent, il n'a lui-même d'autres avantages que la somme réunie de ceux que lui rapporte chaque Citoyen.

UN Etat vertueux est celui qui est composé de Citoyens amis de la vertu. Une République corrompue, ne renferme généralement que des hommes vicieux & par conséquent malheureux, puisqu'ils sont entr'eux tour à tour & bourreaux & victimes. Car, lorsque chacun veut tendre par toutes sortes de voies à son bien-être, chacun nuit & reçoit des dommages, dépouille & est dépouillé, frappe & est frappé; & l'on ne voit plus qu'un état de guerre de tous contre tous.

CET état doit avoir été trop longtems celui des premiers hommes qui se sont trouvés réunis. Ils n'auront pas été assez bons raisonneurs pour s'imposer quelque gêne pour leur

Digitized by Google

propre avantage. Ils n'auront pas imaginé que, pour leur bonheur, ils devaient faire le sacrifice d'une partie de leurs desirs. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est à cette force qu'ils auront voulu tout devoir.

Mais s'appercevant enfin des maux qu'ils se causaient à eux-mêmes en ne mettant point de limites à leurs prétentions, las de perdre autant & souvent plus qu'ils ne pouvaient obtenir, ils seront convenus de certaines obligations auxquelles ils se liaient mutuellement pour leur tranquillité réciproque. Ces obligations se sont accrues à mesure que le besoin s'en est fait sentir. Chacun a donc cessé de prétendre à tout, pour jouïr avec plus de sûreté de ce qu'il possédait, & tous se sont mis des chaînes, pour jouïr en paix de quelque liberté.

Ainsi c'est avec la Société que commence le devoir. L'utilité reconnue lui a donné naissance & constitue son être.

On peut donc le définir: l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la Société. Cette courte définition renferme toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus,

Digitized by Google

puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au Corps Social. Elle exclud tous les vices, puiſqu'ils ſont tous dangereux.

Nous n'aurons pas beſoin de porter nos regards au delà de la Nature, ni de nous plonger dans les profondeurs d'une ſublime & fauſſe métaphyſique, pour chercher à connaitre nos devoirs. Ils ſont tous renfermés dans l'utilité. Je dis dans l'utilité & non pas dans la vertu, parce que la vertu n'eſt autre choſe que le devoir lui-même rempli, ou les loix de l'utilité religieuſement obſervées. Elle eſt le moyen, & l'utilité eſt la fin. Je ne dirai pas qu'il faut être juſte, parce que la juſtice eſt une vertu; car je pourrais parler à des gens peu ſenſibles à ce langage. Mais j'entraînerai plus invinciblement mes concitoyens, en leur criant: Hommes, obſervez la juſtice, car elle eſt utile aux autres & à vous-mêmes.

Des hommes vicieux & en même tems pitoyables raiſonneurs, s'affermiſſent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent, parce que ce ſont, diſent-ils, des inſtitutions de convenance.

Digitized by Google

Eh! quel plus bel éloge en peut-on faire, que d'avouer qu'elles conviennent au bien de la Société? Tu y vis, misérable, dans cette Société, tu jouis des avantages qu'elle te procure; tu aimes à les recueillir en refusant d'y contribuer. Si elle te rejettait, tu cesserais d'être: & tu dedaignes ce qui lui est convenable, ce sans quoi elle ne peut se maintenir!

N'est-ce donc pas parce que l'homme éclairé par la saine raison, inspiré par la Nature, a senti l'utilité de la vertu, est convenu de l'observer, qu'elle en est plus respectable? Que serait-elle, en quoi pourrait-elle consister, si elle était absolue & sans aucune relation aux avantages des hommes? Celui même qui l'outrage, en profite. Aurait-on donc accordé ce beau nom à des actes stériles? Ayons horreur du malheureux qui méprise la vertu, parce qu'elle n'est qu'utile.

Pour nous assurer que c'est l'utilité, qui en fait la base, adoptons un moment la fiction des Champs Elisées. Transportons-nous dans ce séjour de félicité célébré par les anciens poëtes. De quelle vertu la pratique reste-t-elle

Digitized by Google

elle aux ames heureuſes qui ſont cenſées l'habiter? Du courage? Elles n'ont point de maux à ſupporter, de périls à craindre. De la juſtice? Nul n'y convoite le bien d'autrui. De la tempérance? On n'y connait point les deſirs. De la prudence? il ne reſte plus à choiſir entre le bien & le mal. De la bienfaiſance? Eh! perſonne n'a de beſoins. Il ne leur reſte donc l'exercice d'aucune vertu, parce qu'il ne leur reſte plus rien d'utile à faire.

QUAND les Chefs des Gouvernemens & tous les Citoyens rempliront leurs devoirs; quand ils ſeront juſtes, humains, bienfaiſans; quand ils auront toujours devant les yeux l'utilité générale: les hommes jouïront de la plus grande portion de bonheur dont l'Humanité ſoit capable.

CHAPITRE V.

Les Hommes ſont-ils méchans?

QUI peut donc nous éloigner de la pratique de nos devoirs qui nous ſerait ſi avantageuſe? Faut-il croire que l'homme ſoit méchant?

Digitized by Google

CEUX qui ont répondu qu'il l'était, ont calomnié l'humanité.

ON aurait tort aussi de répondre qu'il est naturellement bon. Puisqu'il naît sans idées, il naît indifférent au bien & au mal. La situation dans laquelle il se trouvera placé, sa maniere d'envisager ses intérêts décideront de ses penchans; agneau, s'il doit brouter l'herbe; tygre, s'il doit se nourrir de carnage.

DANS son premier état, il ne pensait qu'à satisfaire aux besoins de la Nature. Toujours guidé par elle, il n'entrait dans ses actions aucune malignité. Quand il éprouvait le sentiment de la faim, il cherchait une proie & la prenait indifféremment où il la trouvait, sur un arbre, dans les champs, entre les mains d'un homme. Il ne voyait dans cet acte qu'un moyen de satisfaire le besoin dont il étoit pressé, ses idées n'allaient point au delà. Il sentait & ne raisonnait point. Le sentiment lui ordonnait de se nourrir, le raisonnement ne lui avait point appris à respecter la propriété d'autrui. Nulle relation n'existait pour lui: il ne connaissait que lui seul dans la Nature, parce qu'il n'avait que la conscience de ses propres

Digitized by Google

ſenſations. C'eſt ainſi qu'on voit des animaux affamés arracher à d'autres leur proie, par le ſeul inſtinct qui les porte à ſe nourrir.

DANS l'état actuel, l'homme qui a plus d'idées, plus de connaiſſances, a auſſi plus de beſoins. Il a faim d'un plus grand nombre d'objets. Il cherche donc plus ſouvent à dépouiller ſon ſemblable. C'eſt le même ſentiment, mais il eſt plus ſouvent réveillé.

EN acquérant des idées, l'homme a acquis beaucoup de fauſſes idées. Il s'eſt accoutumé à regarder comme néceſſaires bien des choſes qui ne compoſent pas le néceſſaire. Il fait du mal aux autres pour ſe les procurer.

ON ne fait du mal que par intérêt, par colere ou par vengeance.

L'HOMME dans ſon état naturel ne connaiſſait pas la vengeance, puiſqu'il n'avait pas l'idée que nous nous ſommes formée de l'inſulte.

D'AILLEURS la vengeance ſuppoſe un ſentiment profond d'une injure paſſée, & nous avons vu que notre Sauvage avait bien peu de mémoire.

Digitized by Google

L'ATTAQUAIT-ON, pour le priver de sa proie? il se défendait. Le combat fini, la querelle, étoit oubliée.

JE pense qu'il était capable de colere, comme la plupart des autres animaux. Mais c'est une affection passagere. Elle ne peut constituer la méchanceté qui suppose une habitude constante.

IL ne reste plus que l'intérêt. Mais ôtez à l'homme tous les faux intérêts qu'il s'est fabriqués, vous lui ôtez toute sa malice. S'il l'exerce fréquemment, c'est qu'il a un grand nombre de desirs. Mais tous ces desirs sont excités en lui par toutes les superfluités dont il est entouré dans l'état social. Il ne les a pas naturellement, il n'a donc pas naturellement de méchanceté.

LES hommes puissans ont été plus souvent accusés d'être méchans que les autres. C'est qu'il y a pour eux bien plus d'objets intéressans.

ILS sont plus en vue. Plus d'hommes se trouvent intéressés à leur nuire. Souvent le tyran sanguinaire n'a voulu que se défendre.

Digitized by Google

On n'a gueres de desir violent que ceux qu'on peut espérer de satisfaire, & l'homme puissant peut satisfaire presque tous les siens. Desire-t-il les biens d'un homme? Il les aura. Cela ne tient qu'à la vie du possesseur.

Denis, tyran à Syracuse, fut un bon homme à Corinthe.

Qu'on me dise qu'un homme fait le mal sans intérêt: je ne le croirai pas, ou je croirai qu'il est insensé.

On cite des exemples. Examinons les. Nous verrons que ces gens qui ont fait le mal, sans qu'il dût leur en revenir aucun avantage, étaient dans des momens d'une gaieté effrénée & stupide, dans le délire de la débauche. Ils étoient foux alors.

Vous dit-on qu'un homme est méchant? Suivez-le bien. Vous lui verrez faire des actes de bonté, quand il n'aura pas d'intérêt à faire le mal.

L'Histoire ancienne cite des Princes qui n'ont jamais fait de bien, qui ont toujours fait du mal & souvent pour le plaisir de le faire. L'histoire ancienne a menti.

Digitized by Google

POURQUOI ne voit-on pas de tels Princes dans l'Hiſtoire moderne ? C'eſt qu'elle eſt mieux faite. C'eſt que les Hiſtoriens ſont moins ennemis des Souverains, c'eſt que les faits ſont moins incertains.

POURQUOI les Peuples des Indes ſont-ils plus doux que les autres ? C'eſt qu'ils ont moins de beſoins.

POURQUOI les Mahométans qui les ont ſubjugués n'ont-ils pas contracté la même douceur ? C'eſt qu'ils ont apporté avec eux plus de beſoins factices.

S'IL exiſtait un Peuple chez lequel la Nature fut ſi abondante, que chaque particulier n'eût qu'à étendre le bras pour ſe procurer la nourriture ; où le climat fût aſſez doux pour qu'on n'eût pas beſoin de vêtement ; où les ombrages fuſſent aſſez étendus, pour fournir le couvert à tous ; où nul homme n'eût beſoin d'un autre & n'eût par conſéquent aucun intérêt à en chagriner un autre ; où, ce qui ſerait une ſuite de cet heureux état, il n'y eût dans l'amour que l'amour même, toujours couronné, jamais inquiet ni jaloux : il n'y aurait

Digitized by Google

chez ce Peuple aucun acte de malignité & le mot de méchanceté manquerait à la langue.

Il semble donc que, pour rappeller les hommes à leur bonté naturelle, il ne faudrait que les dépouiller de tous leurs intérêts imaginaires, que leur faire connaître leur intérêt véritable & ce qui peut les rendre heureux. Mais qu'il est difficile d'éclairer l'homme! C'est un aveugle qui heurte, blesse & renverse ceux qu'il rencontre, précisément parce qu'il est aveugle.

CHAPITRE VI.

Gouvernement.

Le même bien général qui est la source & le but des devoirs, a donné aussi naissance au Gouvernement.

Eh! quoi? L'homme n'a-t-il donc pas le droit d'être libre? Oui, sans doute, tout homme semble avoir le droit de chercher un désert sauvage, d'y errer, d'y souffrir & d'y périr en liberté.

Mais il faut convenir d'une vérité triste. C'est au prix d'une partie de cette liberté mê-

Digitized by Google

me, que l'homme achete la sûreté de ce qui lui en reste & tous les avantages de l'Etat Social.

L'Homme est incapable d'une liberté sans bornes. Sa Nature ne comporte pas à la fois qu'il vive libre & au milieu de ses semblables. Ils ont trop de passions qui leur seraient réciproquement funestes. Il faut qu'elles soient réprimées par le frein des loix, il faut que l'homme reçoive des chaines. Les vices de sa Nature l'ont soumis nécessairement aux loix: il l'est donc en même tems au Gouvernement chargé de les porter & de les maintenir.

Si tous les Citoyens sentaient de quel avantage sont les bonnes mœurs à la République; s'ils avaient sur eux-mêmes assez d'empire pour réprimer leurs passions vicieuses: aucun d'eux ne craindrait qu'on vînt apporter la corruption dans le sein de sa famille. Si tous voulaient être justes, par le sentiment profond des maux que doit faire éprouver à la République l'injustice de ses membres: nul ne craindrait les trames sourdes, ni les entreprises violentes de l'iniquité.

Ainsi les hommes resteraient toujours dans un état de liberté parfaite, &, se gouvernant

Digitized by Google

assez bien eux-mêmes, ils ne soupçonneraient pas même ce qu'on appelle Gouvernement.

Mais au contraire dans les associations des hommes, les besoins sont pressans & difficiles à satisfaire: les passions sont véhémentes. Celui qui pourra arracher à son voisin faible la subsistance qui lui couterait plus à acquérir autrement, ne se refusera pas à la douceur de contenter ses appétits par les moyens les plus faciles. De là un cruel état de guerre de Citoyens contre Citoyens, delà l'idée de la justice & l'établissement d'un pouvoir capable de la faire respecter.

Sans tous les désordres que les hommes apportent eux-mêmes dans leur union, rien ne serait plus injuste que le pouvoir d'un seul qu'on nomme Prince, ou de plusieurs qu'on nomme Magistrats, sur le grand nombre qu'on nomme Peuple.

Mais, sans ce pouvoir, aucun membre du Corps Social ne pourrait être paisible dans ses jouïssances, assuré dans ses possessions, ni même sans crainte pour sa vie. Rien n'est donc plus juste que cette puissance qui leur assure à tous & la vie & la paix.

Digitized by Google

POUR reconnaitre l'origine du Gouvernement, remontons encore à la naissance de la Société.

LES hommes, rapprochés les uns des autres, mais n'ayant encore ni possessions, ni langage, ni arts, ni presque d'idées, ne pensèrent pas à établir une forme de Gouvernement entr'eux. Ils étaient chasseurs, pêcheurs ou frugivores, suivant la situation où ils se trouvaient placés.

QUAND l'un d'eux se voyait ravir la proie qu'il avait saisie avec peine, il sentait bien l'injustice; mais on n'y connaissait point de remede. Il souffrait la faim, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une autre proie, qui, sur un terrein peu habité, & pour des habitans peu difficiles, devait se trouver ordinairement bientôt.

NOTRE espece n'était plus dans un état de pure nature, puisqu'elle avoit déja franchi quelque premier dégré de perfectibilité: mais elle était encore bien sauvage.

QUAND la pêche, la chasse ou les productions spontanées du sol ne suffirent plus aux

Digitized by Google

habitans multipliés, il fallut raſſembler des troupeaux, planter des arbres, cultiver la terre. On ſent bien que les termes entre ces différentes époques dûrent être fort longs.

L'HOMME eut alors le malheur devenu néceſſaire, d'être poſſeſſeur.

AVEC les poſſeſſions, naquirent l'avarice, la cupidité, la fraude. Parce qu'on avait déja quelque choſe, on deſira beaucoup.

AUPARAVANT un homme affamé avait bien arraché la nourriture des mains de ſon ſemblable; mais à préſent un homme qui n'a pas de beſoin, veut augmenter ſes poſſeſſions, pour gouter le plaiſir d'avoir de grandes poſſeſſions.

ON arrache à un autre ce qui lui eſt néceſſaire pour vivre, afin de ne pas toucher à ce que ſoi-même on a pour vivre.

CELUI qui, pour ſe vêtir, a plus de peaux de brebis qu'il ne lui en faut & qui n'a pas de fruits, doit donner quelques-unes de ſes peaux à celui qui lui donnera des fruits: mais il aime mieux tâcher d'avoir les fruits & de garder les peaux.

EST-IL vigoureux? Il n'y cherchera pas de fineſſe. Il enlevera les peaux, le troupeau

même & se fera peut-être servir par le propriétaire dépouillé. Se défie-t-il de sa vigueur? Il trouvera des moyens de dérober adroitement. La ruse est la force du faible.

AINSI les hommes employoient sans cesse, les uns contre les autres, la violence ou la supercherie. Qui n'était pas un Hercule, voulait être un Cacus.

CELUI qui se vit opprimé par la force, qu'on priva du fruit de ses peines, qui vit ses jours menacés par l'iniquité, fit des vœux pour l'établissement d'un pouvoir capable de le protéger.

L'HOMME fort, l'homme puissant méconnut plus longtems les loix sacrées de l'équité. Il fondait tous ses droits sur la force de ses muscles. Ne craignant rien, il abhorrait toute dépendance. Il eût rougi de se soumettre même à la justice, & aurait été indigné qu'elle eût enchaîné son bras.

MAIS toute force, toute puissance est relative. Tout homme peut être accablé par la force d'un autre ou par la puissance réunie de plusieurs. Tous sentirent donc enfin qu'ils avaient intérêt au maintien de la justice.

Digitized by Google

Ils le sentaient; mais ils ne laissaient pas de l'enfreindre quand l'occasion se trouvait favorable. Les passions sont vives, la raison est froide; la glace ne résiste point au feu.

Quel tableau que celui des hommes sans frein, dévorés par l'ambition, livrés à l'intérêt, rongés par les desirs tumultueux, troublés par les fureurs de l'amour & de la jalousie, égarés par les transports de la colere, rendus furieux par la frénésie de la vengeance! Discordance bisare, d'où résulte, quand elle est bien tempérée, cette heureuse harmonie qui donne la vie & le mouvement à la Société.

Quelle fut la ressource des hommes? Ils élurent un Chef pour tenir entr'eux la balance. Le Roi était une loi vivante. Sa volonté formait tout le système de la législation. Ce Gouvernement que nous appellons despotique, est le plus simple dans ses moyens, celui qui suppose le moins de lumieres & par conséquent le plus ancien de tous.

Il étoit plus conforme aux idées peu étendues des premiers hommes rassemblés, de choisir un d'entr'eux qui les jugeât, que d'établir une suite de loix par lesquelles ils fussent ju-

Digitized by Google

gés. Les Gouvernemens Aristocratiques ou populaires sont, en quelque sorte, d'institution moderne.

QUELQU'UN a dit que la Démocratie était le plus ancien des Gouvernemens, parce que ce fut celui des premiers hommes qui se rassemblerent en Société, avant qu'ils eussent élu des Chefs. Mais ces hommes n'avaient pas encore établi de Gouvernement; ils ne vivaient donc pas sous le Gouvernement Démocratique.

CEUX qui supposent que la Société a commencé par l'union d'une famille, doivent reconnaitre que le Chef de la famille a été une sorte de Roi.

Les Républiques ont été établies par des hommes qui, déja policés, se sont réunis pour former un établissement, ou elles se sont élevées sur les ruines du Gouvernement d'un seul. Quand, au moment de l'association, il s'est trouvé des hommes qui l'emportaient beaucoup sur les autres par la fortune ou par l'autorité, la République a été Aristocratique.

MAIS cette question plus approfondie, serait ici déplacée.

Digitized by Google

IL reſte certain qu'un Gouvernement eſt abſolument néceſſaire aux hommes, & que le plus grand mal qu'on pût leur faire, ſerait de les abandonner à eux-mêmes. Bientôt la terre ne ſerait plus que le vaſte & affreux tombeau de l'humanité.

FERMEZ donc l'oreille à la voix téméraire de ceux qui veulent détruire toute ſubordination, qui appellent ſans ceſſe les hommes à la liberté. C'eſt ſacrifier la Société à l'individu, comme ſi l'individu ne devait pas être enveloppé dans la ruïne de la Société.

LA vraie liberté conſiſte à faire ce que l'on veut, pourvû que cette volonté ſoit honnête & ne ſoit pas contraire à l'intérêt de la République. Et cette liberté manque rarement aux hommes d'une condition médiocre & ſans ambition, même ſous le joug d'un tyran. Car les tyrans ne vont gueres chercher leurs victimes: ils ne frappent que ceux qui ſe trouvent ou viennent ſe placer à la portée des coups de leur ſceptre d'airain.

PUISQUE la Société ne ſerait qu'un chaos informe, ſi elle n'était ſubordonnée à un pou-

Digitized by Google

voir qui la dirige; c'eſt donc un devoir de ſe ſoumettre à cette puiſſance & de ſacrifier l'amour de la liberté, cet inſtinct ſi vif & ſi impérieux, à l'amour de la paix & de l'ordre, à l'utilité générale & à notre propre intérêt.

DEVENIR Citoyen, c'eſt ſe ſoumettre à un Empire, s'obliger à bien des devoirs qui pourront être peinibles, ſe priver de la faculté de bien des actes agréables, & qui même rapporteraient quelquefois des avantages perſonnels, au moins apparens. On ne peut plus vivre pour ſoi, mais pour coopérer au bien général & pour le partager.

IL ſerait ſans doute bien doux de pouvoir n'être ſoumis qu'à une forme de Gouvernement qui fut examinée & approuvée par tous les membres de l'Etat. Il ne devrait pas y en avoir d'autres, ſi tous les hommes étaient aſſez juſtes & aſſez éclairés pour ſentir leurs véritables intérêts, pour connaître que l'avantage de chacun eſt indiſſolublement lié à l'avantage de tous, pour ſavoir où commence le ſacrifice que nous devons faire de nous mêmes à l'Etat. Mais les hommes ſont bien éloignés de cette perfec-

Digitized by Google

fection. Ils tomberaient dans un malheur extrême, si on leur laissait le choix de la maniere dont ils voudraient être heureux.

Non sans doute, rien ne serait plus funeste à tous les Citoyens qu'un Gouvernement dont tous auraient la réglé constitution. Ou plutôt, chacun voulant tirer à soi tous les avantages, & tous se barrant sans cesse, ils ne parviendraient pas même à établir une forme de Gouvernement monstrueuse.

Quelle est la meilleure des formes de Gouvernement connues? Question inutile, puisqu'il faut se soumettre à la législation de l'Etat dans lequel on recueille les fruits de la Société.

Question dangereuse, qui ne peut qu'inspirer le désespoir & la haine de la Patrie à ceux qui ne sont pas nés dans un Etat dont le régime se rapporte au système qu'ils se sont formé.

Tous les Gouvernemens ont leurs avantages & leurs inconvéniens, qui ne pourront jamais être balancés avec assez de précision pour établir entr'eux des motifs certains de préférence.

Digitized by Google

CHACUN d'eux eſt mêlangé de quelques-unes des qualités des autres. Ces Conſeils, ces Cours Suprêmes qui ſe trouvent dans les Etats Monarchiques, & dont les déciſions l'emportent preſque toujours ſur la volonté iſolée du Monarque, les rapprochent de l'Ariſtocratie.

PAR l'aſcendant d'un Magiſtrat, une Ariſtocratie tient quelquefois du Deſpotiſme.

QUANT aux Démocraties, il n'y en a, peut-être, jamais eu. L'aſcendant de quelques familles, ou celui d'un Particulier, les a toujours changées en Ariſtocraties ou en véritables Monarchies.

TOUT Etat a ſes tems de maladie & de ſanté. On en conſidere un dans le moment de ſa plus grande vigueur, on examine ſa conſtitution, & l'on décide que ſon régime eſt le plus convenable aux aſſociations humaines. Bientôt cet Etat dépérit parce qu'il faut que tout paſſe: un autre devient floriſſant avec une légiſlation contraire, & les penſeurs oiſifs font de nouveaux raiſonnemens.

La ſplendeur de quelques Etats de l'Aſie dut perſuader autrefois que les hommes ne

Digitized by Google

pouvaient être bien conduits que par le ſceptre d'un Deſpote. Les beaux jours de la République Romaine firent donner la préférence au Gouvernement de pluſieurs. La puiſſance de la Maiſon d'Autriche, celle de Louis XIV ont prouvé de même qu'il n'y a point de meilleur régime que la Monarchie.

Les corps politiques ſont trop vaſtes & trop compliqués, pour qu'on puiſſe connaître le ſiege des maux qui les attaquent & qui ſont toujours répandus dans un ſi grand nombre de parties. De ſubtils Spéculateurs en recherchent les cauſes & produiſent ſur ce ſujet les plus ingénieuſes & les plus vaines conjectures.

Je ne connois rien de plus ſage que le ſentiment de Montaigne: „ La néceſſité, dit-il, „ compoſe les hommes & les aſſemble. Cette couture fortuite ſe forme après en loix .... „ Certes, toutes ces deſcriptions de police „ feintes par art ſe trouvent ridicules à mettre en pratique. Ces grandes & longues altercations de la meilleure forme de Société „ & des regles plus commodes à nous attacher, „ ſont altercations propres ſeulement à l'exercice de notre eſprit . . . . . Telle pein-

Digitized by Google

„ ture de police ſerait de miſe en nouveau
„ monde ; mais nous prenons un monde déja
„ fait & formé à certaines coutumes. Par quel
„ moyen que nous ayions loi de le redreſſer &
„ ranger de nouveau, nous ne pouvons gue-
„ res le tordre de ſon accoutumé pli, que nous
„ ne rompions tout . . . . Non par opinion,
„ mais en verité, l'excellence & meilleure po-
„ lice eſt à chacune nation celle ſous laquelle
„ elle s'eſt maintenue. La forme & commo-
„ dité dépend de l'uſage. Nous nous déplai-
„ ſons volontiers de la condition préſente : mais
„ je tiens pourtant que d'aller deſirant le com-
„ mandement de peu en un Etat Populaire,
„ ou en la Monarchie une autre eſpece de Gou-
„ vernement, c'eſt vice & folie . . . Quand
„ quelque piece ſe dérange, on peut l'étayer ;
„ on peut s'oppoſer à ce que l'altération &
„ corruption naturelle à toutes choſes ne nous
„ éloigne trop de nos commencemens : mais
„ d'entreprendre à refondre une ſi grande maſ-
„ ſe & à changer les fondemens d'un ſi grand
„ bâtiment, c'eſt à faire à ceux qui, pour dé-
„ craſſer, effacent ; qui veulent amender les
„ défauts particuliers par une corruption uni-

Digitized by Google

„ verſelle & guarir les maladies par la mort...
„ Toutes ces grandes mutations ébranlent l'E-
„ tat & le déſordonnent."

POUR nous, nous parlons à tous les hommes &, quelles que ſoient les inſtitutions du corps ſocial dont ils ſont membres, nous les exhortons à la paix, nous les engageons à reſpecter l'ordre de la Société dans laquelle ils ſe trouvent placés & non pas à y porter le trouble en s'élevant contre les loix auxquelles leur naiſſance ou leur vie actuelle les ſoumet.

QUE de maux ſe préparent les Peuples qui ſe ſoulevent contre le pouvoir qui les domine! Par quels flots de leur ſang ils effaceront les loix dont ils ſe plaignent! Le pouvoir contre lequel ils réclament, ne pourra être enſeveli que ſous leurs cadavres déchirés.

IL eſt arrivé de plus grands malheurs, bien plus de ſang a été répandu par la révolte des Peuples que par la tyrannie des Souverains.

L'INFIDÉLITÉ, le ſoulevement des ſujets a ſouvent appellé l'horreur & la mort ſur d'immenſes contrées.

AVANT que les hommes connuſſent les vrais principes du Gouvernement, ils regarderent

comme vertueux les meurtriers des princes qui leur avaient déplu. Mais il eſt bien rare & bien difficile que les meilleurs Souverains puiſſent longtems être généralement aimés de leurs Peuples. Ce n'eſt qu'après leur mort qu'on rend juſtice aux dépoſitaires de la Suprême Puiſſance. Ils avaient donc à craindre ſans ceſſe le fer d'un aſſaſſin qu'une gloire ſure attendait, & qui recevait les actions de grace d'une partie de ſes Concitoyens pour avoir donné la mort au tyran. La crainte rendait farouches & cruels des Princes qui, peut-être, auraient été juſtes, s'ils avaient régné ſans défiance. Des flots de ſang coulaient à leurs moindres ſoupçons, & les Peuples étaient plongés dans tous les maux affreux qui accompagnent les mutations de regne fréquentes & forcées. Tant de calamités les ramenerent enfin à des principes plus ſages: l'utilité publique parla plus haut que les paſſions de ceux qui pouvaient gagner au changement, & l'intérêt général fit regarder juſtement les Rois comme ſacrés & leurs meurtriers comme parricides. Rejettons avec horreur toute maxime ſéditieuſe dont la conſéquence ſerait de nous ramener à notre premier aveuglement.

La fidélité eſt donc la premiere vertu des ſujets, puiſqu'elle eſt très utile à leur aſſociation, puiſque leur infidélité doit attirer ſur eux les plus grands maux. Quelque ſoit le pouvoir qui les dirige, qu'ils y reſtent ſoumis. Qu'ils reſpectent la forme de Gouvernement ſous laquelle ils vivent. S'il eſt juſte, s'il eſt bien tempéré, la Société eſt heureuſe. Elle peut ſouffrir ſous quelque Gouvernement que ce ſoit, & ce qu'on appelle une Démocratie, peut être elle-même la plus cruelle tyrannie.

Tremblez cependant, Tyrans oppreſſeurs. La voix du ſage exhortera toujours à la patience les peuples irrités. Mais le ſentiment de leurs maux peut l'emporter enfin ſur les cris de la ſageſſe. Puiſſe du moins une juſte terreur vous accompagner ſans ceſſe! Puiſſe le fer vengeur briller toujours à vos yeux épouvantés, vous pourſuivre, vous faire trembler au milieu de vos flateurs & de vos plaiſirs; puiſſe l'inutile remords porter la rage & le déſeſpoir dans vos cœurs à vos derniers mômens & que vos noms odieux ſoient en exécration à la derniere poſtérité.

Digitized by Google

MAIS, O Citoyens, n'oubliez jamais que la Société eſt auſſi cruellement déchirée par le brigandage des factions que par les fureurs de la tyrannie.

C'EST une communauté d'avantages réciproques qui conſtitue une aſſociation réguliere. Mais elle ne ſuppoſe pas la parfaite égalité.

CHAPITRE VII.

Egalité.

QU'EST-CE en effet que cette égalité réclamée ſi ſouvent? Une vaine chimere inventée par le pauvre & par le faible, qui porte envie à l'homme riche & puiſſant qu'il croit plus heureux que lui. Cependant ce mortel ſi envié ſe retire, peut-être, pour verſer des larmes, au fond de ces riches appartemens, où l'or qui brille de toutes parts ne ſaurait le conſoler.

IL y a pour toutes les conditions une dôſe à peu-près égale de plaiſir & de douleur: voilà notre égalité.

L'ÉGALITÉ n'eſt point dans la Nature. Rien ne ſe reſſemble, rien n'eſt égal.

Digitized by Google

PEIGNEZ-VOUS un long spectacle d'objets toujours semblables: l'œil en sera bientôt fatigué. Figurez-vous une grande Société d'hommes parfaitement égaux: il y régnera une inertie pire que la mort.

CONSIDEREZ une famille. Le Pere a sur ses enfans une supériorité qui tient de l'empire: l'expérience, les qualités acquises des aînés les éleveront au dessus des enfans qui sont nés après eux: quelquefois la supériorité de l'esprit dérange cet ordre, mais sans rétablir l'égalité.

COMMENT si elle n'existe pas dans une famille, voudriez-vous la retrouver dans un vaste État?

EST-CE un partage égal de richesses que l'on desire?

MAIS n'est-il pas injuste de toucher aux possessions, quand on n'en peut pas prouver légalement l'illégitimité? L'assurance des propriétés est une des causes de l'union sociale, & un de ses plus fermes appuis. Une inquisition même trop sévere sur l'origine & la validité du droit des possesseurs, paraîtrait moins un acte de justice que de tyrannie & entraî-

Digitized by Google

nerait en effet mille injustices, mille extorsions. On ferait effrayé des maux qu'accompagnerait l'opération téméraire du partage égal des biens.

CEPENDANT exécutez ce partage, distribuez également les terres. Vous verrez la Nature elle-même se révolter contre ce vain effort, le combattre, l'équilibre se rompre bientôt, & revenir, après une courte succession de tems, la grande richesse & la misere.

QUOIQUE les hommes ne soient ni physiquement, ni moralement égaux, il y a cependant entr'eux un titre d'égalité: c'est qu'ils sont hommes. D'ailleurs celui qui a moins de force a souvent plus d'industrie; celui qui a moins de fortune, a plus de vertus.

IL serait injuste de concevoir du mépris pour celui qu'on regarderait comme son inférieur; car c'est une cause qui regarde l'homme de trop près pour qu'il y puisse être juge, & sa vanité le séduirait, peut-être, quand il prononcerait sur sa propre supériorité.

HOMME riche, est-ce la pauvreté que tu méprises? Peux-tu prévoir les revers qui t'attendent? Il ne tient qu'à la fortune de te rendre demain mépriſable.

Digitized by Google

D'où naît ton orgueil? Tes richeſſes t'appartiennent. Mais ſont-elles toi-même? te donnent-elles quelque vertu? Ajoutent-elles à tes lumieres? Quand une tonne remplie d'or eſt une fois vuidée, elle n'eſt plus qu'un meuble vil qu'on va peut-être remplir d'immondices. Et toi, ſi l'on te ſépare de tes biens, que ſeras-tu? Que te reſtera-t-il? Oſeras-tu te comparer à cet artiſan, à ce manœuvre qu'à préſent tu dédaignes? Conſentira-t-il à te reconnaître pour ſon égal? Non ſans doute; il ſait lui-même te ſoutenir, il eſt utile, & toi, tu ne ſeras qu'un vain fardeau de la Société. Va Midas n'en était pas moins un ſot, pour cacher ſes oreilles d'âne ſous un bonnet de brocard.

MALHEUREUX! Celui pour qui tu affectes d'injuſtes dédains te mépriſe dans le fond de ſon cœur. Mais il te reſpecterait, peut-être, s'il connaiſſait en toi des ſentimens d'humanité.

LE Général d'armées, le Magiſtrat, le Philoſophe, le Savant n'ira pas, ſans doute, contracter une liaiſon particuliere avec un petit marchand ou un ouvrier qui n'exerce qu'un art

grossier. Il faut dans la Société habituelle des rapports de sentimens, de vues, de connaissance, même de politesse qui ne se trouvent point entre des hommes dont les professions ont si peu de conformités. La franchise grossiere du pauvre, s'accorderait mal avec la fausseté polie du riche: la naïve impéritie de l'homme du peuple ne conviendrait pas à l'érudite ignorance du savant: les simples préjugés d'un bon marchand, ne sont pas les préjugés réfléchis d'un Philosophe. Que chacun cherche donc ses semblables, mais sans mépriser les autres.

La distinction d'Etats vils & d'Etats honnêtes est odieuse & insultante pour un grand nombre d'hommes estimables.

Cicéron prétend que la petite marchandise est honteuse, mais que le gros commerce n'est pas méprisable. Ainsi de tout tems les riches ont été compris dans le nombre des honnêtes gens.

Toute profession utile, toute profession dans laquelle on ne fait pas de mal à ses concitoyens, est honnête.

Le commerce est utile aux Particuliers & enrichit l'Etat. Il est donc honnête aux mar-

Digitized by Google

chands de faire le commerce en proportion de de leurs facultés, bornées ou étendues. C'eſt ſur leur probité qu'on doit les juger & non pas ſur leurs richeſſes.

Les vertus, les talens utiles mettent ſeules entre les Citoyens une véritable différence.

Ceux qui rempliſſent les grandes places de la République doivent être reſpectés, comme chargés d'une portion de la puiſſance gubernatrice, comme membres de cette puiſſance. Mais ils doivent s'attendre à être jugés, comme hommes, par leurs qualités perſonnelles.

On doit aux Grands des marques extérieures de reſpect: mais les Grands s'accoutument trop à croire que les Petits ne ſont rien. Peu d'entr'eux reconnaiſſent le prix du mérite, qui ſe trouve le plus ſouvent dans la claſſe mitoyenne: mais cette claſſe mitoyenne connaît bien le néant de la grandeur idéale.

Les Grands ne veulent avoir rien de commun avec les hommes d'un Etat médiocre, pas même ce qui pourrait les rendre eſtimables.

Au reſte il eſt dans tous les pays des différences de rang & il ne faut pas les mépriſer. Tous ces égards qu'on accorde aux dignités,

Digitized by Google

à la naiſſance, aux richeſſes ſont bien ſans conſéquence. L'homme qui en jouït n'y a aucune part, & l'on ne rend ces vains hommages qu'à des choſes qui ne ſont pas lui. Ce ſont de petites conventions établies dans les Sociétés & qui ne ſont méconnues que par des hommes groſſiers ou par de petits eſprits qui croient par là s'ériger en ſages.

Le vrai ſage ſouvent mépriſera un ſot decoré de la grandeur; mais il rendra toujours extérieurement ce qu'il doit à la dignité, parce que, s'il doit s'élever contre les uſages dangereux: il ſait qu'il faut ſe ſoumettre aux coutumes indifférentes.

Il ſemble que c'eſt ſous ce point de vue qu'on peut conſidérer l'égalité parmi les hommes. Mais ce qui contribue le plus à rendre les Citoyens égaux entr'eux, c'eſt de vivre ſous la protection des mêmes Loix.

CHAPITRE VIII.

Loix.

Les Rois injuſtes firent deſirer de juſtes Loix. Elles ſont les mêmes pour tous; elles

Digitized by Google

ne ſont ſujettes ni à la ſéduction ni au caprice.

QUELQUEFOIS des Rois ſages & vertueux ſacrifierent au bien public une partie de leur puiſſance, s'enchaînerent eux-mêmes par les liens de l'équité & devinrent légiſlateurs.

AVANT qu'aucune loi eût été portée, celui qui en tua un autre fut un ſcélérat digne de mort & condamné par la loi naturelle, qui lui défendait d'attenter à la vie de ſon ſemblable, puiſque lui-même deſirait qu'on reſpectât la ſienne.

AVANT que la Société ſe fût formée, avant la convention des propriétés que cette aſſociation rendit néceſſaire; celui qui ſe nourrit du fruit du premier arbre qu'il rencontra, ne fit que ſatisfaire juſtement au beſoin de la Nature.

MAIS depuis que la Société eſt établie, & que, par une ſuite néceſſaire de ſa conſtitution, elle a dû aſſigner des poſſeſſions, à ſes membres, celui qui oſe attenter à ces poſſeſſions eſt criminel. Il mérite d'être puni de la maniere que la Société juge la plus convenable au maintien d'un ordre qui compoſe ſon eſſence.

Digitized by Google

Les loix de convenance, autrement nommées Loix civiles, sont des decrets émanés du Gouvernement, qui prescrivent aux Citoyens ce qu'il leur est ordonné de faire, ce qu'il leur est défendu de se permettre.

La loi n'a pas besoin, pour obtenir toute sa force, d'être approuvée par tous les Citoyens. On en a déja dit la raison, en parlant du Gouvernement. Il suffit qu'elle soit émanée de ceux en qui le Peuple reconnaît le droit de la promulguer.

Une loi est bonne, qui est utile au Public, quoiqu'elle puisse léser des Particuliers, lorsque le bien qu'elle opere, ne pourrait pas en résulter de même, sans cette lésion particuliere.

Ce serait une loi condamnable, que celle qui léserait des Individus, sans être utile à la Société.

Mais que faudrait-il dire d'un Législateur qui blesserait le corps social, pour le seul avantage de quelques membres? Ne ressemblerait-il pas à un homme qui prendrait les fondemens de sa maison, pour construire des ornemens aux combles?

Au

Digitized by Google

Au reſte, quand le Gouvernement ſe trompe, ce n'eſt ſouvent qu'une longue expérience qui peut apprendre qu'il s'eſt trompé.

Une loi avantageuſe à l'aſſociation générale, mais qui fait ſouffrir un individu, eſt toujours condamnée par cet individu, & par ceux qui lui ſont attachés, quoiqu'elle ſoit utile à lui-même en effet, puiſqu'elle l'eſt à tout le Corps politique.

Celui qui eſt gêné dans ſes deſirs par une loi, ſe plaint de cette loi. Il ſe plaindrait encore bien d'avantage, ſi on laiſſait un libre cours aux deſirs effrénés de ſes Concitoyens.

Une loi qui ordonne une réforme néceſſaire, ne ſera jamais approuvée par celui dont cette réforme dérange le bien-être.

Une loi qui n'eſt point inſpirée par la juſtice, qui ne tend pas à l'intérêt ſocial, qui n'eſt dictée que par la puiſſance, n'eſt pas une véritable loi. Ce n'eſt qu'un acte de caprice ou de tyrannie.

Citoyens, lorſque la Société dans laquelle vous vivez, s'eſt longtems ſoutenue avec un certain ſyſtême de légiſlation, croyez qu'il lui eſt convenable. Ne mépriſez point votre

Digitized by Google

Phil. 845

Digitized by Google

QU'ILS écoutent ce que Montaigne semble avoir adressé. Ils ne le regarderont pas, peut-être, comme un homme à petits préjugés. » IL est bien aisé, dit-il, d'accuser d'imperfections une police, car toutes choses humaines en sont pleines. Il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances. . . Mais d'y rétablir un meilleur état en la place de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus qui l'avaient entreprins. . . . . Je me laisse volontiers aller à l'ordre public du monde. Heureux Peuple, qui fait ce qu'on commande mieux que ceux qui commandent sans se tourmenter des causes! qui se laisse mollement rouller après le roullement céleste!

SAGE Montaigne, on en fait à présent un plus que toi. Les uns veulent qu'il n'y ait que des laboureurs: les autres veulent qu'on ne laboure même pas, parce que le travail des terres est un commencement de dépravation: d'autres conseillent de songer promptement à diminuer la population, pour se mettre plus en état de résister aux ennemis. Heu-

Digitized by Google

Patrie, parce que vous en entendez censurer la Législation, parce que des rêveurs profonds conseillent de la changer.

Un tems de réforme est un tems de crise; toute crise est dangereuse, on ne sait pas quelle en sera la fin. Le corps souffre par un changement de régime; on veut augmenter sa force & l'on risque de lui donner la mort. Toute loi ancienne est sacrée; on ne peut y toucher que d'une main tremblante. Elle peut être défectueuse, & cependant être analogue à la constitution du Corps qui l'a reçue.

Un homme sain doit se tenir à son régime ordinaire: une Société vigoureuse doit conserver ses mêmes loix. Ce n'est que dans les maladies qu'il faut recourir aux remedes, parce que tout remede est un mal.

Figurez-vous un architecte qui, peu content de la construction de Paris ou de Londres, proposerait de les détruire. Vous aurez une juste idée de quantité de livres écrits pour la réformation de la Société. Encore la plupart de leurs Auteurs veulent-ils abattre des Palais pour élever des chaumieres.

Digitized by Google

QU'ILS écoutent ce que Montaigne semble leur avoir adressé. Ils ne le regarderont pas, peut-être, comme un homme à petits préjugés.

„ IL est bien aisé, dit-il, d'accuser d'imperfections une police, car toutes choses humaines en sont pleines. Il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances. . . Mais d'y rétablir un meilleur état en la place de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus qui l'avaient entreprins. . . . . Je me laisse volontiers aller à l'ordre public du monde. Heureux Peuple, qui fait ce qu'on commande mieux que ceux qui commandent sans se tourmenter des causes! qui se laisse mollement rouller après le roullement céleste!

SAGE Montaigne, on en fait à présent bien plus que toi. Les uns veulent qu'il n'y ait que des laboureurs: les autres veulent qu'on ne laboure même pas, parce que le travail des terres est un commencement de dépravation: d'autres conseillent de songer promptement à diminuer la population, pour se mettre plus en état de résister aux ennemis. Heu-

reux Montaigne, que n'a-t-on conservé toute ignorance!

CHAPITRE IX.

Contrat Primitif.

PLUSIEURS Ecrivains supposent un Contrat Primitif par lequel les Peuples se sont reservé le droit de s'opposer au Souverain, quand il abuse de son autorité.

MAIS quel est le point où doit cesser la soumission du Peuple & où l'autorité commence à être abusive?

CE Contrat ne me semble propre qu'à entretenir entre les Souverains & les Peuples un procès éternel, dont ceux-ci payeront presque toujours les dépens.

QUI a vu l'original de ce Contrat? Qui a pu le passer? Qui a eu le droit de me représenter avant que j'existasse?

LES Rois sont obligés d'être justes; mais ce n'est pas pour observer les conventions d'un pacte qui n'a jamais existé. Le devoir des Rois leur est dicté par leur propre intérêt plus fort que tous les Contrats. Le bonheur des

Peuples fait le bonheur, la puiſſance, la gloire & la ſûreté des Souverains.

Le devoir de la fidélité des Sujets n'eſt pas non plus appuyé ſur une promeſſe qu'ils n'ont pu faire avant que d'exiſter & que perſonne n'a pu faire pour eux: mais ſur le plus fort des engagemens, ſur celui de conſulter l'avantage de la Société. Elle ne peut ſubſiſter qu'à l'abri du Gouvernement, lequel à ſon tour ne peut ſe maintenir que par l'obéiſſance des Sujets.

CHAPITRE X.

Juſtice.

Le Gouvernement le plus éclairé, ne ſaurait connaître aſſez toutes les actions des Citoyens, pour arrêter tous les actes d'injuſtice. Il eſt des détours obſcurs, des pratiques ſombres, des moyens de chicanne, par leſquels on peut ſe ſouſtraire à l'animadverſion des Loix.

Toutes les Loix portées pour faire obſerver la juſtice, n'ont pu être promulguées que pour l'utilité publique. Chaque Citoyen doit ſe comporter avec tant de vertu, doit ten-

Digitized by Google

dre ſi directement au bien général dans toute ſa conduite, que les loix ſemblent inutiles. Il doit avoir l'ame auſſi pure qu'elles.

TOUT homme doit ſe rendre tel qu'il ſouhaite de trouver ſes ſemblables. Il doit être juſte, puiſqu'il deſire de n'être entouré que des amis de l'équité.

CELUI qui eſt aſſez adroit pour s'emparer ſubtilement & ſans ſe compromettre des biens de ſon voiſin, ne doit-il pas craindre ſans ceſſe que quelqu'autre ſcélérat, auſſi adroit que lui, ne raviſſe toute ſa fortune?

CE qui cauſe un des grands maux de la Société, c'eſt que les uns ſont occupés à dreſſer des embuches & les autres à s'en garantir, ſouvent même à tous les deux à la fois.

CHACUN eſt intéreſſé à la conſervation de ſes biens; chacun l'eſt donc à la ſûreté des biens de tous, puiſque c'eſt la ſécurité générale qui fait celle des Particuliers.

DE même, dit Cicéron, que ſi, dans le corps, chaque membre penſait à augmenter ſa vigueur, en tirant à lui la force du membre voiſin, il faudrait bientôt que le corps entier s'affaiblît & mourût: ainſi lorſque chacun vou-

Digitized by Google

dra s'emparer des avantages des autres & les leur ravir, pour en profiter, la Société humaine ſera bientôt renverſée.

Les conventions, les engagemens par lesquels un homme prête pour retirer, répand pour recueillir, ou donne ſon tems & ſa peine pour en recevoir un prix conforme à l'eſtimation qu'il en a faite & qui a été convenue, ſont des objets ſacrés qui forment un des principaux liens de l'union politique.

Celui qui refuſe de ſatisfaire à ſes engagemens, quels qu'ils ſoient, pourvû qu'ils ne ſoient pas contraires à l'honnêteté ni à l'intérêt ſocial, eſt un Citoyen atroce, qui trouble l'ordre de l'aſſociation & mérite d'en être rejetté.

La feinte, la diſſimulation, tout ce qui peut induire en erreur celui avec lequel on contracte, eſt une injuſtice plus criante que ſi elle étoit commiſe à force ouverte, puiſqu'il reſte moins de moyens de s'en garantir.

Le méchant ſacrifie le bonheur ſolide du témoignage de ſa conſcience, au plaiſir de jouïr de quelques biens, qui demain, peut-être, lui ſeront enlevés. C'eſt faire un marché de dupe.

Digitized by Google

Quel bonheur reſte-t-il à celui qui ne peut s'eſtimer lui-même ? Le plaiſir d'être juſte ne ſe perd qu'avec la vie.

Si les richeſſes rendaient toujours heureux, on ſerait tenté de pardonner aux fripons. Mais il ſe verſe plus de larmes ſous les lambris dorés, que ſous les toits converts de chaume.

A ne conſulter que la prudence, c'eſt toujours faire une ſotiſe que d'être malhonnête homme. Il eſt bien rare que les mauvaiſes manœuvres ne ſe découvrent pas enfin. Cette découverte empoiſonne les jours de leurs auteurs.

Que de ſoins, que de peines, que de travaux de corps & d'eſprit pour couvrir une mauvaiſe action d'un voile qui ſe déchire toujours. La vertu eſt pour l'honnête homme un oreiller bien doux, &, s'il a tout perdu, ſa propre eſtime lui reſte & le conſole.

Comme il eſt juſte de défendre ſes biens, & qu'il n'en eſt point de plus précieux que l'exiſtence, on peut avoir le droit de donner la mort pour conſerver ſa vie. Cette loi de la Nature s'accorde encore avec l'intérêt général, puiſque la Société ſerait infeſtée de bri-

Digitized by Google

gands, s'ils étoient sûrs de n'avoir à immoler que des victimes sans résistence.

AINSI quand nous ne pouvons à l'instant obtenir l'appui du Gouvernement, nous devons nous secourir nous-mêmes & frapper notre ennemi. Mais s'il est terrassé, ou s'il prend la fuite, comme il n'y a plus pour nous de peril, ce n'est pas à nous, c'est au Gouvernement à nous venger. Car il est utile que le même homme ne puisse pas être à la fois le vengeur & l'offensé, l'accusateur & le juge. Il faut, pour démêler ce qui est juste, un œil plus sûr que celui d'un homme passionné.

LA peine du coupable est due à l'utilité publique & non pas à la vengeance d'un Particulier. Elle n'est pas ordonnée pour le faire jouïr du tourment d'un malheureux, & pour lui faire gouter un plaisir atroce, à la vue des tourmens de son semblable.

LA peine doit être proportionnée au crime. Un cœur ulcéré ne garderait pas de mesure dans sa vengeance. D'ailleurs un ennemi serait toujours coupable; mais les loix n'ont point d'ennemi, & leurs dépositaires doivent recevoir sans passion les défenses de tous les accu-

Digitized by Google

ſés. Tranquilles, comme la Divinité même, la colere ne doit jamais troubler la ſérénité de leur front, &, ſi leur bouche, organe de l'équité, prononce les arrêts les plus ſéveres, c'eſt le crime qu'ils puniſſent, mais ſans haïr le criminel.

Si le Magiſtrat ouvre ſon cœur à la haine, s'il voit avec indignation l'accuſé dont il tient le ſort dans ſes mains; qu'il tremble de donner ſa voix. Il ne peut plus être juge, puiſqu'il devient ennemi.

CHAPITRE XI.

Religion.

Il ſemble que ce ſoit ici le lieu de parler de la Religion, puiſqu'elle tient par-tout au Gouvernement & qu'elle eſt liée au ſyſtême politique de la Légiſlation. Elle doit être dans les mains de la puiſſance gubernatrice & ne doit tendre qu'à affermir les Citoyens dans leurs devoirs. Alors elle fait partie de ces mêmes devoirs & eſt néceſſaire à l'Etat Social.

Toutes les Religions ſont fondées ſur la croyance d'un Dieu, toutes ont pour but l'a-

Digitized by Google

vantage des hommes. Tout temple eſt reſpectable; c'eſt une enceinte où ils ſe raſſemblent pour rendre hommage au Créateur, où ils croient ſentir ſa préſence plus immédiate; où ils s'embrâſent d'une reconnaiſſance plus vive pour celui qui leur donna, qui leur conſerve l'exiſtence, où ils ſe ſentent ſaiſis d'une ſainte horreur qui les écarte du crime en leur repréſentant la colere d'un Dieu vengeur; où leurs cœurs ſe dilatent & s'ouvrent à un attendriſſement qui les diſpoſe à l'humanité.

OUVRAGE du même Dieu, tous les hommes le reconnaiſſent. Toutes leurs Religions conſiſtent dans l'adoration de l'Etre Suprême. Il s'eſt manifeſté à eux par ſes œuvres; ils n'ont pas fermé les yeux à la lumiere de cette révélation générale. Les paſſions ont entraîné bien des hommes vers le crime; l'erreur les a ſouvent aveuglés: mais nul n'eſt impie dans ſon cœur. Connaître un Dieu & s'élever contre lui, refuſer de l'adorer, ce ſerait là l'impiété: mais c'eſt un ſentiment atroce qui n'entre pas dans le cœur humain. Tous les hommes ne rendent pas à Dieu le même culte; mais tous ceux qui le reconnaiſſent, lui ren-

Digitized by Google

dent le culte qu'ils penſent devoir lui plaire. Ils n'ont qu'une même penſée, un même deſſein, un même deſir; & ils ſe perſécutent!

La croyance d'un Dieu eſt le plus fort lien qui uniſſe les hommes entr'eux. C'eſt par elle que tant de Sociétés, ſéparées par les opinions dogmatiques, ont encore un nœud puiſſant qui les enchaîne les unes aux autres.

Les hommes tiennent ſi faiblement à la vertu, ils ſont ſi fortement attachés à leurs intérêts, & tellement aveuglés ſur leurs véritables avantages, qu'il ſemble qu'on doive trembler de ſe trouver au milieu d'eux. Mais on ſait qu'ils croient un Dieu rémunérateur & vengeur, & cette idée retient dans la Société l'homme effrayé, prêt à fuir loin de ſes ſemblables.

Je crois ſentir en moi-même les preuves de l'exiſtence de Dieu gravées en traits profonds que je ne pourrais effacer. Ce ſentiment ne me ſemble gueres plus ſéparable de moi, que celui de ma propre exiſtence. J'accorde pour un inſtant que la Nature, par les combinaiſons infinies du mouvement, ait pu devenir l'auteur de mon organiſation. Je veux la reconnaître

Digitized by Google

dans la création de ces insectes, machines disposées pour la formation d'ouvrages toujours admirables, mais toujours les mêmes: je reconnaîtrai même son pouvoir dans la vaste architecture de l'univers, dans l'harmonie de ces globes terrestres ou enflammés, toujours mus dans l'immensité de l'espace & suivant des loix toujours constantes: mais moi, je pense. Des combinaisons fortuites ont-elles pu donner à la matiere la faculté de penser? Je ne suis point maître de composer mes idées. La plus grande contention de mon cerveau, ne me peut faire naître aucune pensée (*) qui paraisse

(*) Il est certain que l'homme ne peut former aucune pensée à son choix. Je puis rêver, me recueillir, chercher des idées; j'en trouverai même: mais je ne pourrai pas dire que j'ai trouvé celle que je cherchais. En effet, pour la chercher avec choix, il fallait que je la connusse, qu'elle fût présente à mon esprit, & dès lors je n'avais pas besoin de la chercher. On ne peut faire un choix de ce qui n'existe point encore. Or la pensée qui va naître dans mon cerveau, n'a encore pour moi aucune existence. Elle est seulement au rang des choses possibles. Il faudra que je la reçoive telle qu'elle me

due à ma volonté. Elles me viennent par inspiration : c'eſt Dieu qui me les donne, elles m'élevent juſqu'à lui & me ſont un témoin de ſon exiſtence.

COMMENT la Nature m'a-t-elle donné l'intelligence, ſi elle n'eſt point intelligente? Comment l'effet ſera-t-il ſi différent de ce qui le cauſe? Mais ſi elle eſt intelligente, elle eſt Dieu.

SI la Nature eſt aveugle, elle a produit ſans deſſein ſes ouvrages admirables. Si l'on ſuppoſe un deſſein, on ſuppoſe une penſée & par conſéquent un Etre intelligent, un Dieu.

ſera offerte. Ainſi l'homme qui réfléchit cherche une penſée quelconque, & non pas telle penſée. Si celle qui lui ſurvient eſt bonne, c'eſt avec raiſon qu'on l'appelle une idée heureuſe, parce qu'elle ſemble due à un hazard favorable.

Dépend-il de moi de vouloir trouver une penſée, même indéterminée? Non, ſans doute. Car cette volonté elle-même eſt une idée qui m'eſt venue ſans rien devoir à mon choix, puiſque je n'ai pu la choiſir avant qu'elle exiſtât. Il ſerait abſurde de dire qu'on a *voulu vouloir* penſer.

Digitized by Google

Si une penſée n'a point ordonné, ne dirige point, n'anime point le Grand Tout, quelques-unes des parties de ce Tout lui ſeront ſupérieures. Car moi qui penſe, je puis, ſans trop d'orgueil, me regarder, par ma penſée ſeule, comme ſupérieur à la Nature inintelligente. En effet un Etre penſant, fut-ce un atome, l'emporte ſur un être privé de la penſée, quelqu'énorme qu'il ſoit.

De bonne-foi, quel homme voudrait être le Soleil, ou même le ſyſtême complet de tous les ſoleils & de tous les mondes poſſibles?

Si l'on dit que l'homme eſt un Etre matériel, qui doit le ſentiment & la penſée à une certaine modification qui lui eſt propre, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres de matieres qui ſe trouvent en lui: il reſtera toujours à demander ſi l'on comprend bien ce que c'eſt qu'une combinaiſon de matieres qui penſe, & comment une organiſation peut penſer. C'eſt produire un effet pour une cauſe; c'eſt expliquer l'inconnu par l'inconnu, l'obſcur par le plus obſcur. Il ne nous eſt pas donné de concevoir ce que c'eſt que l'Etre Suprême, ni par quel moyen ſa toute-puiſſance fait influer

Digitized by Google

l'esprit inétendu, sur la matiere étendue. Mais conçoit-on mieux ce que c'est qu'une modification qui donne la pensée, qu'une cause dénuée de raison, qui donne le pouvoir de raisonner?

QUELLE grande, quelle sublime idée que celle d'un Dieu maître, auteur, & conservateur d'un immense univers & de mondes innombrables! d'un Dieu qui embrasse toute la Nature & tous les tems, & dont la vengeance sûre attend le scélérat tranquille dans le crime! Quelle idée touchante, que celle d'un Dieu pere de tous les hommes, d'un Dieu bon, d'un Dieu qui récompense, derniere consolation du malheureux que lui seul peut consoler! d'un Dieu devant qui toute grandeur est affaissée, devant qui tous sont égaux, l'oppresseur qui l'offense & l'opprimé qui l'implore; le riche dont le cœur se ferme à la pitié, & le pauvre qui attend l'homme dur au tribunal de l'Eternel.

LA Religion soutient l'infortuné; l'Athéisme laisse l'ame dans la sécheresse, livre le malheureux au désespoir, & ne lui présente d'autre soulagement que la mort.

Digitized by Google

Si cependant il eſt un homme tranquille & vertueux que nous ſoupçonnions d'Athéisme; ſi même il nous a fait confidence de ſes ſentimens ſecrets; gardons-nous de le haïr. Conſidérons-le comme un homme qui s'égare, que nous devons remettre dans ſon chemin, mais que nous ne devons pas frapper, parce qu'il s'eſt trompé ſur ſa route. Ayons pitié d'une erreur qui lui ôte toute conſolation pour une autre vie dans les maux dont celle-ci eſt ſemée. Voyons en lui un exemple de la faibleſſe de nos lumieres, regardons-le comme un infortuné, & aimons-le encore d'avantage. Car la premiere loi, la loi fondamentale de la Société, eſt de s'aimer les uns les autres.

Si telle doit être notre indulgence pour une erreur qu'on regarde comme le plus fatal égarement de l'eſprit; que dirons-nous de ces ſavans qui, ayant abandonné les dogmes révérés par leurs peres, manquent à cette même indulgence pour ceux qui les ont conſervés? Pourquoi mépriſent-ils ceux qui ne penſent pas comme eux? Pourquoi les perſécuter, en quelque ſorte, par l'outrage, par le dédain, par ces noms odieux d'eſprits faibles, de fanati-

Digitized by Google

ques, d'imbécilles? Hélas! tous les hommes pensent différemment. Leurs idées sont aussi variées que leurs traits. Quel est celui qui a raison? Que les bornes de notre esprit sont étroites! que notre raison est faible! Quelle est l'obscurité de nos lumieres! Il semble que nos bouches ne soient que des organes d'erreurs. Nous ne savons rien, hors de nous, et nous-mêmes. Nous nous sommes tous trompés, nous nous tromperons encore: & nous avons de l'orgueil! Ah! loin de nous cette petitesse, qu'on nomme vanité, qui fait que nous méprisons, & qui nous rend méprisables.

ENVAIN, pour prix de nos fatigantes études & souvent de nos erreurs, usurpons-nous le titre de Philosophes. Nos études sont vaines, notre Philosophie est trompeuse, nos travaux opiniâtres nous ont pris & nous laissent dans l'ignorance.

RESPECTONS les hommes religieux. Mais quand pourra-t-on les arracher à ces superstitions dangereuses & destructives, qui, sous des noms sacrés, ont fait régner le crime sur la terre? Ici des hommes sont immolés à la Divinité; là de vastes pays sont dépeuplés, les

Digitized by Google

fers ſont aiguiſés, les gibets, les buchers ſont élevés au nom de Dieu: là des femmes ſe brûlent ſur les reſtes inanimés de leurs époux: & le culte, qui doit être utile à la terre, ne parait établi que pour la déſoler. Il ſemble que ce ne ſoit que par la deſtruction qu'on puiſſe rendre hommage au Créateur, & que le ſpectacle le plus agréable à ſes yeux, ſoit celui de ſes Créatures expirantes dans les tourmens.

CELUI qui a formé le monde & tous les mondes qui compoſent l'univers, a auſſi créé l'homme. Pourquoi? Pour en être adoré? Nos adorations lui ſont dues, mais que lui importent-elles? Pour en être ſervi? en quoi? Il a créé l'homme, parce qu'il l'a voulu. En oſant interpréter les deſſeins de Dieu, nous lui prêtons les petiteſſes de nos vues. L'homme ne peut réellement le ſervir: mais il doit maintenir l'ordre ſur ce globe, ouvrage de Dieu, que Dieu lui a marqué pour ſon habitation: il doit ſervir ſes freres, ouvrages de Dieu comme lui: leur être utile, parce qu'il déſire qu'ils lui ſoient utiles; être vertueux, parce qu'il lui importe de trouver ſes ſemblables vertueux, parce que la ſureté, le bon-

Digitized by Google

heur des hommes, dépend de la probité de chacun d'eux. La Religion eſt un juſte tribut de reconnaiſſance que la Créature paie au Créateur. Mais il ne recevrait pas avec plaiſir un hommage, il rejetterait un culte qui pourrait être nuiſible aux hommes, car c'eſt à eux que ce culte doit être avantageux, non pas à lui qui n'en a pas beſoin. Dès qu'il ſe trouve dans quelques-unes de ces Religions par leſquelles les Peuples divers préſentent leurs adorations à leur Auteur quelqu'uſage dangereux à ces mêmes Peuples, ces uſages, établis, ſans doute, par leur aveuglement, doivent être proſcrits comme déſagréables à Dieu. Si nous ſommes obligés de croire que nous l'offenſons par nos faibleſſes & par nos erreurs, nous l'outrageons encore bien d'avantage par nos cruautés.

PUISQUE la Religion mérite nos reſpects, le Prêtre qui remplit ſes devoirs eſt lui-même bien reſpectable. Obligé d'être, par ſes vertus, une image ſenſible de la Divinité, il conduit encore plus les hommes par ſes exemples que par ſes leçons. Sa bouche eſt l'organe de la morale la plus pure. Il eſt le précepteur du Peuple, il lui apprend ſes obligations, il

Digitized by Google

lui fait connaître, il lui fait aimer le bien. Dans les campagnes, il exerce, en quelque sorte une magistrature auguste, qui ne doit sa force qu'à la douceur de la persuasion. Les hommes n'y seraient gueres supérieurs aux animaux qu'ils emploient au labourage de leurs terres, s'ils ne recevaient quelque connaissance des premiers principes de la morale, par la voix du Ministre des autels qui les dirige, qui les console dans leurs maux, qui concilie leurs différends & qui leur sert à tous de pere.

MAIS si le Prêtre est vicieux, si sa voix excite au crime ceux qu'il doit appeller à la vertu; si, pour son intérêt, il nourrit des superstitions dangereuses; s'il souffle la guerre au nom d'un Dieu de paix; s'il porte le trouble, lui qui ne doit prêcher que la concorde: c'est le plus atroce de tous les hommes.

LES Prêtres peuvent être très utiles; mais il n'est pas utile qu'il y en ait un grand nombre. S'il y en a beaucoup, il faut que la plupart soient mal choisis & par conséquent indignes de leur ministere. Moins nombreux, ils s'observeraient d'avantage, parce qu'ils seraient eux-mêmes plus observés. Il est juste

qu'il y en ait assez pour avoir l'œil sur le troupeau ; mais il est bon que le troupeau puisse avoir aussi l'œil sur eux.

La destination d'un homme chargé du Ministere sacré, & dans laquelle tout bon Gouvernement doit le contenir est de faire connoître au Peuple ce qu'il lui est nécessaire de savoir, & non de s'engager dans des disputes obscures : de faire d'honnêtes gens & non des esprits subtils ; d'adorer Dieu & non pas de savoir ce qu'il a voulu nous laisser ignorer. Il doit s'appliquer bien plus à l'étude de la morale qu'à celle de la Théologie : étude vaine, qui nous porte à apprendre plus que nous ne devons savoir ; étude dangereuse qui nous fait haïr ceux qui ne savent pas comme nous : source abondante de divisions & de querelles qui ont souvent ensanglanté la terre.

On peut ajouter ici que, dans bien des pays, il y a un nombre trop considérable de ces maisons, où des hommes souvent vertueux & éclairés, vont ensevelir leurs vertus & leurs lumieres & les rendre inutiles au monde.

En général les plus vertueux se cachent dans leurs saintes retraites & fuient le siecle

Digitized by Google

corrompu. Mais on trouve qu'il y en a trop peu qui reſtent cachés.

POURQUOI ne pas rendre tant de bras, tant de talens, tant de vertus à la Société? Ils prient pour nous ces pieux ſolitaires. Eh! quoi? Faut-il des capuchons, des ſandales, des ceintures de corde, la craſſe monacale, pour rendre les prieres agréables à l'Eternel?

IL eſt vrai que le Prince ou le Magiſtrat n'aurait, peut-être, pas alors le droit de s'emparer des biens attachés à ces maiſons. Ces richeſſes leur ont été aſſignées par de pieux fondateurs qui, bien intentionnés, mais peu éclairés, ont cru rendre par ces fondations de grands ſervices au Public. Ainſi lors qu'une ſœur de St. Louis voulut fonder un Hôpital, des Moines qui la dirigeaient, lui perſuaderent qu'elles mériterait bien mieux de l'Etat en fondant un Monaſtere.

NE faudrait-il pas interpréter l'intention des fondateurs, comme ils l'euſſent fait eux-mêmes ſi leurs lumieres avaient répondu à la bonté de leurs intentions, & affecter au bien public ce qu'ils ont voulu lui conſacrer?

Digitized by Google

Il y a beaucoup d'Hôpitaux où le malheureux, près de périr, trouve les moyens de prolonger une vie encore plus misérable. Mais il n'y a point de maisons où des vieillards qui sont restés dans l'indigence, après avoir consacré leur vie au travail & payé à la Société le contingent de leur labeur, puissent trouver dans leurs derniers jours un asyle heureux, juste récompense de leurs travaux.

La maison des incurables de Paris a été instituée à-peu-près dans cette vue. Mais c'est un secours insuffisant, & d'ailleurs, pour y être admis, il faut être attaqué d'une de ces infirmités, qui, sans ôter la vie, résistent à l'art de la médecine. Or quelle maladie plus incurable que l'indigence dans la vieillesse?

Les maisons Réligieuses qui seraient trouvées superflues & les richesses qui y sont attachées, pourraient être consacrées à remplir cette louable intention.

Quel spectacle touchant pour les ames sensibles, que celui de ces vieillards à têtes chauves ou blanchies par les années, de ces respectables peres de famille, heureux de n'être

Digitized by Google

point dans leur vieilleſſe un fardeau pour leurs enfans, ne craignant point l'affreux avenir, & coulant en paix & ſans inquiétude, après une vie laborieuſe, les derniers de leurs jours! Si mes yeux pouvaient être témoins de ce ſpectacle, je croirais avoir aſſez vécu.

CHAPITRE XII.

Population.

Il ne ſuffit pas d'être ſoumis au Gouvernement de la Société dans laquelle on vit, il faut coopérer à la conſerver. C'eſt par la population qu'elle ſe ſoutient, qu'elle ſe répare, qu'elle acquiert une fleur de jeuneſſe toujours nouvelle: c'eſt en lui offrant de nouveaux Citoyens, êtres émanés de notre propre exiſtence, que nous commencerons à payer ſes bienfaits.

La loi de la Nature & la loi de la Société ont ici une force égale. Car lorſque celle-ci nous demande de nouveaux Citoyens, celle-là nous fait entendre la voix du deſir, & nous préſente l'appas de celui des plaiſirs qu'elle a voulu rendre le plus ſenſible.

Digitized by Google

QUICONQUE dédaigne d'accorder le tribut que lui demande l'humanité, attente contre elle, & semble vouloir la détruire, puisqu'elle s'éteindrait bientôt, si tous ses semblables, avaient pour elle la même ingratitude. Peu digne d'avoir reçu la vie qu'il refuse à ceux qui devaient descendre de lui, assassin de sa postérité, il est également coupable envers l'Etat & envers la Nature.

LE pauvre se marie & propage, parce qu'il ne connait que les besoins physiques qui sont très bornes, parce que, n'ayant rien, il ne saurait craindre que ses enfans le forcent à se rien retrancher.

LES malheureux sont la pépiniere de l'humanité, & servent à remplir le vuide de toutes les classes. Sans eux les grands Etats seraient bientôt de grands déserts.

L'HOMME qui vit dans la médiocrité, craint d'avoir trop d'enfans, parce qu'il se trouverait au dessous de la médiocrité.

LE riche ne veut point retrancher sur son superflu, se refuser des plaisirs, des caprices, apprendre à connaître quelques privations. D'ail-

Digitized by Google

leurs il plaindrait trop ses enfans, s'ils devaient être moins riches que lui.

MAIS sans les besoins factices, on ne connaîtrait ni médiocrité ni richesses; car il n'y a de réel que le nécessaire. Ainsi les faux besoins sont la cause du grand nombre de célibataires.

DANS la jeunesse, on desire le mariage, on souhaite d'en voir naître des fruits, parce qu'on n'est pas encore entiérement dépravé, parce qu'on n'a pas eu le tems d'étouffer la voix de la Nature, parce que les prestiges de l'opinion n'ont pas encore eu la force de l'emporter sur elle.

MAIS avec le tems, les préjugés font taire la voix du cœur: celui-ci a moins de feu. On veut soutenir un Etat, se rendre plus considérable par un plus grand faste; une malheureuse prudence n'offre que des objets de crainte. On croit être devenu sage, & l'on n'est que corrompu.

LA jeunesse sur bien des objets, voit plus juste que l'âge avancé. C'est que les passions données par la Nature sont moins sujettes à nous égarer, que la raison formée par les hommes & embarrassée de mille erreurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

CULTIVE cette terre, nourris-toi de ses productions, & croi que Dieu ne se plait pas à te voir abréger par des jeûnes, les jours qu'il t'a permis de vivre, ni soutenir ta vie en dévorant le fruit de nos peines que tu ne veux point partager.

TU pries pour moi! Vien plutôt travailler avec moi & rendons grace ensemble au Créateur qui bénira nos travaux.

TON sang ruisselle sur ces fers aigus dont toi-même perces ta peau. Garde ton sang, imbécille: garde ce sang qui fait ta force. Elle t'est nécessaire pour défricher cette terre & pour produire des hommes.

MAIS non. Ils se sont fait un devoir d'une chasteté absolue, d'une entiere rénonciation à l'espoir d'être peres. Vertu stérile, ou plutôt attentat contre la Divinité qui, par la voix de la Nature, ordonne à l'homme de peupler cette terre qui lui a été donnée pour habitation.

LA chasteté, sans doute, est une vertu. Mais c'est cette chasteté qui nous défend de souiller la couche de notre ami, de notre Concitoyen: c'est cette chasteté féconde, qui, ne

Digitized by Google

L'AUTEUR de la Nature n'a donné aux animaux qu'une courte carriere à parcourir. Il ſemble n'accorder aux Individus que le tems de ſe reproduire & de perpétuer les eſpeces. L'homme naît pour donner la naiſſance à l'homme. Tel eſt l'ordre du Créateur.

CHAPITRE XIII.

Célibat des Faquirs.

IL ne peut donc être l'auteur de ces inſtitutions dangereuſes, par leſquelles l'homme renonce à être utile à l'homme.

DES Mortels ſuperbes ont eu l'ambition d'être encore plus parfaits que les hommes vertueux. L'Inde eſt, en quelque ſorte, peuplée de Faquirs occupés à imaginer des moyens cruels de ſe tourmenter eux-mêmes. Retirés de la Société; dévoués à mille ſupplices divers dont leur orgueil s'eſt fait un art; horribles & dégoutantes victimes de la ſuperſtition, ou plutôt ridicules martyrs de la vanité, ils ſe ſont conſacrés aux macérations, aux prieres & à l'inaction, comme ſi l'Auteur de la Nature n'avait pas placé l'homme ſur la terre pour agir, pour jouïr, & non pour contempler.

Digitized by Google

CULTIVE cette terre, nourris-toi de ses productions, & croi que Dieu ne se plait pas à te voir abréger par des jeûnes, les jours qu'il t'a permis de vivre, ni soutenir ta vie en dévorant le fruit de nos peines que tu ne veux point partager.

Tu pries pour moi! Vien plutôt travailler avec moi & rendons grace ensemble au Créateur qui bénira nos travaux.

TON sang ruisselle sur ces fers aigus dont toi-même perces ta peau. Garde ton sang, imbécille: garde ce sang qui fait ta force. Elle t'est nécessaire pour défricher cette terre & pour produire des hommes.

MAIS non. Ils se sont fait un devoir d'une chasteté absolue, d'une entiere rénonciation à l'espoir d'être peres. Vertu stérile, ou plutôt attentat contre la Divinité qui, par la voix de la Nature, ordonne à l'homme de peupler cette terre qui lui a été donnée pour habitation.

LA chasteté, sans doute, est une vertu. Mais c'est cette chasteté qui nous défend de souiller la couche de notre ami, de notre Concitoyen: c'est cette chasteté féconde, qui, ne

nous permettant point d'uſer nos forces, par l'abus des plaiſirs, nous rend plus dignes de les goûter, plus capables d'être utiles à la propagation de l'eſpece, plus propres à ſupporter les travaux qui nous ſont impoſés ; qui nous conſerve enfin la vigueur de l'eſprit, celle du corps, la vie même. C'eſt cette chaſteté qui plait à Dieu, parce qu'elle eſt avantageuſe au genre humain. Nous ne pouvons être utiles à la Divinité : ſoyons-le donc à nos compagnons, à nous-mêmes ; c'eſt ainſi que nous ſerons agréables à ſes yeux.

CHAPITRE XIV.

Amour.

HEUREUX les hommes, d'être utiles à l'Etat en ſuivant le doux penchant de la Nature !

A PEINE un léger duvet commence à couvrir les joues délicates de l'Adoleſcent, qu'un nouveau ſentiment germe dans ſon cœur, & ſemble lui donner une exiſtence nouvelle. Le ſang coule dans ſes veines avec plus de chaleur & porte dans toutes ſes fibres le frémiſſement

Digitized by Google

d'un desir inconnu. La Nature entiere change de face à ses yeux. Il se plait dans la solitude, il aime à se plonger dans de douces rêveries. La mélancolie s'empare de son ame; heureuse tristesse, qui ressemble au plaisir! Tout l'appelle à l'Amour, tout nourrit le feu divin qu'il recele.

Une jeune fille s'offre à sa vue. Il tremble, il frémit, ses genoux le soutiennent à peine: il est dans un état cruel, & cependant il éprouve un sentiment délicieux. Il reconnaît l'objet qu'il desirait, sans savoir qu'il eût des desirs. Il baisse les yeux; il les leve un instant, il les baisse encore, il n'ose regarder celle qu'il voudrait dévorer de ses regards. Il l'aime, il l'adore, & craint que de l'aimer ce ne soit lui faire une injure. Il faut du tems avant qu'il ose lui parler, il en faudra bien d'avantage avant de lui dire qu'il l'aime. Mais que ses complaisances, ses soins, son accent devenu plus doux, plus touchant, son œil humide & enflammé, savent bien le dire au défaut de sa voix! Il voudrait se confondre avec l'objet de ses vœux & cependant il craint de

Digitized by Google

l'approcher de trop près. Il s'enhardit enfin: on sait qu'il aime, il sait qu'il est aimé.

Ce plaisir si délicat, le plus vif qu'il puisse jamais éprouver, n'est que le prélude d'un autre plaisir. Les deux amans se donnent mutuellement leur foi & leur union reçoit le sceau d'un contrat authentique, par les formalités d'usage dans l'Etat auquel ils sont attachés.

CHAPITRE XV.

Polygamie.

En même tems que l'Etat demande aux hommes de nouveaux Citoyens, il exige l'union du pere & de la mere. Si l'on cite l'exemple contraire de quelques Sociétés, une telle exception ne peut être une loi.

Remontons encore au berceau de l'Etat Social, à ces tems qui ont précédé la naissance des richesses & du luxe. Nous verrons l'enfant exiger longtems de sa mere des soins pénibles & assidus: alors la chasse, la pêche, les travaux du pere la nourrissaient. Quand l'enfant mâle avait acquis assez de force, il fallait que

Digitized by Google

que le pere le façonnât à partager ses travaux tandis que son épouse allaitait le dernier fruit de leur union. La mere instruisait ses filles aux ouvrages de son sexe. Elles faisaient ensemble les vêtemens, elles préparaient la nourriture de la famille.

TEL est encore à-peu-près l'état des familles pauvres ou médiocres, c'est à dire, de la plus grande partie de l'humanité.

DANS toute situation, le mariage est toujours une des premieres suites de l'Etat Social, parce que les deux époux doivent concourir à l'éducation de leurs enfans. C'est par un abus funeste qu'ils doivent souvent à d'autres ce bienfait. Ce qui peut excuser les parens, c'est qu'ils sont souvent si peu estimables, que le premier venu est plus digne qu'eux d'élever leurs enfans.

LA Nature fait naître à peu près la même quantité d'individus des deux sexes. Si le mariage du pere & de la mere n'était pas nécessaire aux enfans, il serait avantageux que le nombre des mâles fût le moindre, puisque les meres perdent beaucoup de tems pour la propagation, pendant qu'elles sont enceintes & pendant qu'elles allaitent.

Digitized by Google

Si, dans les contrées de l'Orient, il ne naît pas beaucoup plus de femmes que d'hommes, la permission accordée aux Musulmans d'avoir plusieurs épouses, est contraire à la Nature. On assure que peu de Mahométans usent de cette liberté: sans cela il faudrait qu'un grand nombre d'entr'eux gardât le célibat.

Mais du moins par une suite de cette loi funeste, il reste assez d'hommes inutiles, pour qu'on emploie ces mutilations cruelles qui séparent l'homme de l'homme même.

Je soupçonne qu'on n'a pas conservé le véritable esprit de cette loi, dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems. Les femmes, dans ces climats, perdent de très bonne heure la fécondité. Peut-être continuaient-elles de rester dans la maison avec le titre d'épouses, & leurs époux avaient alors la permission de prendre d'autres femmes, pour ne pas rester, à la fleur de l'âge, inutiles à la population.

Au reste les Lévantines ne sont en général que peu de fois meres. Il faut aux hommes plusieurs femmes, pour être peres autant de fois que le sont communément les Européans.

Digitized by Google

Ici les hommes se marient, comme ailleurs, plus tard que les femmes, & celles-ci ont une très longue & très abondante fécondité. Quand elles deviennent stériles, leurs époux sont ordinairement dans un âge assez avancé pour être livrés au repos.

Il paraît donc contraire aux vœux de la République, au moins dans nos climats, qu'un Citoyen ait plusieurs épouses: mais il est nécessaire à sa conservation que chaque Citoyen en ait une.

CHAPITRE XVI.

Encouragement du Mariage.

L'Etat ne saurait donner au Mariage trop d'encouragement. C'est aussi ce que n'ont pas négligé les anciens Peuples dont nous admirons le plus la législation.

Mais, où la législation manque, elle pourra se trouver efficacement remplacée par la prudence des Grands, des Magistrats, & même des simples Citoyens. Qu'en toute occasion, ils marquent une juste préference, même des égards respectueux au pere de famille; que le

Digitized by Google

Célibataire ne trouve aucune faveur auprès d'eux, qu'il manque de considération dans la Société, que son inutilité volontaire lui soit au moins tacitement reprochée. Bientôt les mœurs suppléeront au défaut des loix, & le Célibataire s'empressera, en s'engageant sous les loix du Mariage, de mériter l'estime qui lui est refusée.

Mais au contraire, rien n'est plus exposé aux froides plaisanteries des gens du monde que le Mariage, si ce n'est l'accomplissement des devoirs qui y sont attachés. Car nous ne serions pas encore assez corrompus, si nous n'étions que vicieux; il faut que nous engagions les autres dans le vice & que nous répandions le sarcasme sur la vertu.

Quel respect cependant est dû à ces liens si précieux, qui, en joignant ensemble deux personnes, confondent en même tems plusieurs familles, rendent communs leurs intérêts, leur ouvrent une nouvelle source d'amitiés, de soins, de secours mutuels. La Patrie devient encore plus chere au jeune époux, parce qu'il y est attaché par de nouvelles chaînes, parce qu'il tient à un plus grand nombre de ses membres,

Digitized by Google

parce qu'il a déja rempli un de ses vœux, & qu'il espere répandre encore sur elle de nouveaux bienfaits en contribuant à la perpétuer.

CHAPITRE XVII.

Adultere.

QUICONQUE attente aux mœurs d'une famille, attente contre l'Etat même, puisqu'il insinue dans un de ses membres le venin contagieux du vice qui, de proche en proche, gagnera le Corps entier.

TU ris des maux que tu causes, homme corrompu; homme corrupteur; toi, qui fais ton plaisir d'inspirer tes mœurs à ton ami; toi, qui te dis heureux, quand tu as fait rougir de sa vertu, celle que tu arraches à l'époux qui reçut sa foi, celle à qui tu ments, quand tu veux lui persuader que tu l'aimes. Mais le mal ne s'arrêtera pas où tu l'as fait naître. Ta maîtresse verra son exemple servir de modele à ses compagnes; ton ami, vicieux par toi, sera bientôt imité par ses amis: &, par une chaîne continue, mais dont l'œil ne pourra bientôt plus suivre les chaînons multipliés, le Corps

Digitized by Google

ſocial ſera bientôt infecté de coupables Individus, qui, ſans toi, auraient été vertueux, & même, après un nombre de ſiecles, naîtront encore des hommes vicieux par toi.

MAIS ne cherchons pas ſi loin les malheurs qui ſont ton ouvrage. Je te ſuis dans cette maiſon, aſyle à préſent reſpectable de la paix & de la vertu; mais où tu traîneras après toi le crime & le trouble. Quel ſpectacle touchant! Une épouſe adorée d'un époux qu'elle adore, une confiance mutuelle, des careſſes également partagées, une amitié auſſi vive & ſurtout plus précieuſe que l'amour même, ce calme de deux cœurs qui n'ont point de reproches à ſe faire! Couple à préſent fortuné, vous allez éprouver à la fois tous les tourmens!

L'ÉPOUX, ſans défiance, préſente à l'épouſe ſon ami. Quel ami! Sous ce titre auguſte & ſaint, il eſt admis dans l'intimité d'une femme dont l'ame eſt trop pure pour connaître la défiance. Il reçoit dans ſon traître ſein le dépôt des faibles chagrins qui ne ſont qu'aſſaiſonner le bonheur d'un ménage bien uni: mais il ſait les exagérer. Il fait remarquer dans l'époux qu'on aime, de ces légers défauts dont l'hu-

Digitized by Google

manité ne peut être exempte, il s'étudie à se parer des qualités contraires, il se rend aimable pour perdre celle qu'il attaque, il n'épargne aucune de ces complaisances insidieuses, armes toujours fortes, contre un sexe faible: semblable à ces serpens cruels qui lechent d'abord la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer. Comment une femme innocente pourrait-elle résister à tant d'embuches? Elle se rend, & perd en même tems sa tranquillité.

FEMME honnête, ce n'est pas encore notre sexe que tu dois craindre le plus. Il saura te respecter, si tu te montres respectable. Timide devant toi, il n'osera te confier un sentiment qui t'outrage; &, pour défendre ta vertu, tu n'auras besoin d'autres armes que de l'empreinte auguste de cette vertu même, qui brillera sur ton front. Crains les femmes surtout. Crains cette amie dangereuse qui te familiarisera d'abord, par des saillies agréables, avec l'image du vice, qui t'accoutumera insensiblement à ne point regarder comme un malheur affreux la perte de l'innocence. Bientôt elle osera te faire confidence de ses plaisirs furtifs. Elle rira de ta rougeur, elle t'apprendra

Digitized by Google

à ne rougir que de ta vertu. Sa voix lascive enhardira l'amant timide qui tremble devant toi, ses plaisanteries écrasantes lui feront une honte de sa retenue. Elle l'encouragera à prendre des libertés dont tu n'oseras t'offenser devant elle. S'il est besoin d'un aiguillon plus fort, elle recevra sous tes yeux les caresses de celui qu'elle aime, elle te rendra témoin des prémices de la volupté. Elle parlera en secret à ton amannt, elle lui fera part de tes aveux, lui apprendra les moyens de t'attaquer, lui indiquera tes faibles; &, s'il le faut, l'accablera même de son mépris, jusqu'à ce qu'il puisse lui témoigner que toi-même enfin es devenue méprisable.

CHAPITRE XVIII.

Des suites de l'Adultere.

Si, par le Mariage, deux familles n'en composent plus qu'une seule & forment, en quelque sorte, une masse d'appuis, de facultés, de ressources: l'infidélité conjugale porte dans les familles la division, y fait naître les trames sourdes & les guerres ouvertes.

Digitized by Google

L'ÉPOUX offenſé ſupporte impatiemment ſon outrage; l'épouſe infidelle proteſte de ſon innocence; les parens prennent parti: le Séducteur & ceux qui lui ſont attachés augmentent encore le trouble. Le partage d'intérêt, d'amitié, d'opinion, attiſe les haines. L'inſulte, le ſarcaſme n'eſt point épargné; les querelles naiſſent, les inimitiés pullullent. On ſe calomnie, on ſe déchire, on ſe traverſe; & nombre de Citoyens ſont troublés par le crime d'un homme corrompu, & l'abandon d'une femme qui s'eſt laiſſé corrompre.

Au milieu de tant de Citoyens qui ſe haïſſent, qui pourra maintenir la paix? Les loix, dira-t-on. Eh quoi! toujours des loix & jamais de mœurs!

QU'ON ne penſe pas que le vice ſoit favorable à la propagation de l'eſpece. Un amant adulteré croit n'employer jamais trop d'efforts, & craint de ne prouver jamais aſſez ſon amour aux maîtreſſes qui le fatiguent de leurs faveurs. Or rien n'eſt plus contraire à la vigueur féconde que cette ardeur voluptueuſe qui diſſipe elle-même ſes moyens.

Digitized by Google

L'ÉPOUX, content de jouïr, s'inquiete peu de briller. Il ne cherche le plaiſir que lorſque la Nature elle-même lui en indique le moment, & elle l'indique toujours avec ſûreté. Moins il ſe livre ſouvent à l'amour, & plus les fins de l'amour ſont ſûrement remplies.

DANS tout pays où il y aura beaucoup d'habitans, il y aura beaucoup d'infidélités conjugales. Eh! je le ſais. Je ſais auſſi que, dans toute ville fort peuplée, il y aura beaucoup de ſcélérateſſe, beaucoup de brigandage, beaucoup de vices. Qu'en conclure? que les hommes s'infectent mutuellement, quand ils ſe touchent de trop près.

DÉFENSEUR de l'Adultere, (car il y en a) vous pouvez devenir pere de famille. Trouveriez-vous bien juſte qu'un faux ami vous laiſſât la charge des enfans qu'il aurait eus d'un commerce furtif avec votre épouſe? Ne verriez-vous pas avec une profonde douleur que, par ce commerce adultérin, vos propres enfans ſeraient dépouillés d'une partie de votre héritage? Avec quelle tendreſſe éleveriez-vous des enfans dont vous ſoupçonneriez n'être

Digitized by Google

pas le pere, que vous regarderiez comme les uſurpateurs des biens de votre progéniture? Ne ſentez-vous pas, par ces effets du vice, qu'il attaque l'une des premieres inſtitutions ſociales; le droit de propriété? Vos deſcendans ont le droit légitime de ſuccéder à vos poſſeſſions. Celui qui les en prive n'eſt-il pas un homme injuſte?

QUAND donc il réſulterait de ces commerces condamnés quelqu'avantage pour la population, il faudrait le ſacrifier à la juſtice.

CONSIDÉREZ encore la triſte influence qu'ils ont ſur les mœurs. Il faut avilir, corrompre des valets, les façonner à la trahiſon, à l'infidélité, leur apprendre à mépriſer leur maître. Il faut s'avilir ſoi-même, en les prenant pour confidens & ſe mettre dans leurs dépendence, par la crainte de leur indiſcrétion. Il faut faire une étude de la fauſſeté, ſe prêter à des manœuvres honteuſes & même ſouvent ridicules, tromper un époux dont on feint d'être l'ami, qu'on déshonore & dont on ruïne les enfans.

ACCOUTUMÉS à ſe rendre eſclaves de femmelettes, les hommes deviennent plus faibles qu'elles. Ils ne ſavent plus penſer que

Digitized by Google

d'après les objets de leurs adorations, ils ne s'occupent que de niaiſeries, de futilités. Combien l'on voit de poupins à barbe noire & même à cheveux gris, avec des caracteres de petites filles !

TOUJOURS attentif à ſéduire les femmes, il faut mettre tous ſes ſoins à leur complaire, à les flatter ; les admirer quand elles diſent des ſotiſes, admettre ſans appel leurs déciſions & les accoutumer à décider toujours. C'eſt ainſi qu'on leur gâte l'eſprit, & bientôt elles gâtent le nôtre à leur tour.

LE moindre des maux que faſſe l'Adultere, c'eſt d'éteindre l'amitié entre deux perſonnes deſtinées à paſſer enſemble ce que le Ciel doit leur accorder de jours.

L'ÉPOUSE, ſéduite par un amant aimable, peut-elle chérir encore cet époux qui l'empêche d'être toute entiere à ce qu'elle aime ? D'abord incommode, il devient bientôt odieux. Elle feint auprès de lui, mais elle feint mal, des ſentimens qu'elle n'a plus. Elle reçoit froidement des careſſes qu'elle voudrait repouſſer avec horreur. Elle eſt malheureuſe par tout ce qui naguere la rendait heureuſe ;

Digitized by Google

par l'aſpect d'un mari qui n'eſt plus qu'un ſurveillant inſupportable, d'un ménage où ne regne point ſon vainqueur, d'enfans qui ne ſont point les fruits de ſon nouvel amour. L'époux infortuné ſoupçonne qu'il aime ſeul. Ses ſoupçons ſe changent en certitude. Les reproches commencent, les haines s'aîgriſſent, toute confiance eſt rompue. Le mari fuit une maiſon où le chagrin le dévore; il va chercher ailleurs le plaiſir qui le fuit. L'épouſe, abandonnée de ſon époux & de ſon inconſtant ſéducteur, ſe jette en déſeſpérée dans les bras de nouveaux amans: elle y trouve la volupté, ſans y trouver la paix de l'ame. La vieilleſſe vient, elle rejoint deux époux ou plutôt deux ennemis qui ſe fuyaient, qu'elle ne réunit que pour faire leur ſupplice, & qu'elle force à couler enſemble les reſtes empoiſonnés d'une vie, qu'ils ſe rendent mutuellement odieuſe.

J'ENTENDS crier ici qu'il faut permettre le divorce.

TRISTE reſſource, rarement employée par ceux mêmes à qui elle eſt accordée, & dont les ſuites fâcheuſes ſe font aſſez connaître, quand on conſidere les divorces forcés que cau-

Digitized by Google

se la Nature par la mort de l'épouse. Le mari, passant à de secondes noces, soumet les enfans de son premier mariage à l'empire d'une étrangere, qui, bientôt devenue mere elle-même, n'a que de la haine, ou du moins la plus grande indifférence pour des enfans à qui elle n'a pas donné le jour. Elle s'indigne de leur voir partager la tendresse de leur pere & des avantages qu'elle voudrait qui appartinssent tout entiers à sa propre progéniture. S'il y a quelques exemples contraires, ils sont bien rares & l'on sent qu'il n'est pas possible à une belle-mere d'avoir une tendresse réellement maternelle, pour des enfans qu'elle n'a pas portés dans son sein.

Il faudra donc interdire aussi les seconds mariages?

Non, assurément. Ce serait faire un trop grand tort à la population, puisque beaucoup d'hommes, à la fleur de l'âge, sont privés de leurs épouses. Mais, parce qu'on est obligé de supporter quelques maux qui sont compensés par les avantages qui les accompagent, faut-il encore rassembler sur la Société d'autres maux qui ne sont pas inévitables?

Digitized by Google

Au reſte, on pourrait donner en faveur du divorce bien des raiſons auxquelles il ſerait, peut-être, difficile de réſiſter. Mais s'il devenait très commun, ce ſerait la marque d'un vice dans les mœurs, & d'ailleurs il y a bien des Gouvernemens qui ne l'admettent pas. Sera-t'il permis à ceux à qui le divorce n'eſt pas accordé, de donner atteinte aux loix de leur Patrie, de troubler l'ordre ſocial, & de porter la diſſenſion dans les familles de leurs Concitoyens? Nous n'avons pas le pouvoir de réformer les loix: notre devoir eſt de nous y ſoumettre. Qui ſe ſouleve contr'elles, rompt les nœuds de la chaîne ſociale.

Je puis avoir dit pluſieurs choſes qui ne s'accordent pas avec la ſituation des Grands, des Riches. Mais eſt-ce donc à eux que je parle de morale?

CHAPITRE XIX.

Chaſteté.

Le Chriſtianiſme rejette l'union des deux ſexes qu'il n'a pas conſacrée par le ſceau du Sacrement.

Digitized by Google

MAIS pourquoi les Peuples qui ne suivent que de vaines superstitions, ont-ils interdit aux personnes libres de tout engagement les douceurs de la volupté ?

IL faut reconnaître ici la grande prudence des premiers Instituteurs des Gouvernemens qui, peut-être, n'ont pas senti ce qui devait plaire au Ciel, mais qui ont très bien connu ce qui était utile à la terre.

IL semble d'abord que l'Etat doive s'affliger peu, des plaisirs d'une jeune fille ou d'une veuve capable encore de sentir l'amour & de le faire naître.

MAIS l'union qui regne entre des amans n'étant pas indissoluble, & mille circonstances pouvant la rendre passagere, les enfans n'auraient point d'état & en quelque sorte point d'existence. Qui en prendrait soin ? Le pere ? Il n'est aucun titre qui constate sa paternité & qu'on puisse faire valoir contre lui pour l'obliger à en remplir les devoirs. La mere ? Mais, si elle passe dans les bras d'un époux, sera-t'il obligé d'adopter une progéniture étrangere ? Il faudra donc la condamner à garder le célibat pour élever le fruit de son amour, & la condam-

Digitized by Google

damner à une ſtérilité contraire à l'intérêt ſocial, parce qu'elle a été féconde une fois.

MAIS, ſi l'amant épouſe celle qui lui a donné un gage de ſa tendreſſe, comme alors le but de la Société eſt rempli, & que l'enfant n'a plus à craindre l'abandon de ſes parens, l'honneur de la mere eſt réparé.

UNE autre raiſon a fait aux perſonnes libres un devoir de l'abſtinence des plaiſirs amoureux. Croit-on que des femmes enchaînées par les liens du mariage à des maris tristes, infirmes, valétudinaires, ou peu dignes de poſſéder leur cœur, ſeront environnées de compagnes plongées dans les tendres délices, & réſiſteront à l'aimable contagion de la volupté ? Elle croiront ſuivre la Nature, quoiqu'elle-même condamne ce que l'intérêt de la Société réprouve. L'exemple puiſſant l'emportera ſur le devoir & les loix impérieuſes du tempéramment & du cœur feront taire celle de la vertu.

POUR que les plaiſirs impétueux de l'amour ne vinſſent pas troubler les tranquilles douceurs du mariage, il étoit donc néceſſaire qu'ils fus-

Digitized by Google

sent interdits à ceux à qui la loi n'avait pas expressément permis de s'y livrer.

LA plus sûre gardienne de la chasteté virginale & de la fidélité des épouses, c'est la pudeur, qui, sans doute, n'est pas inspirée par la Nature, puisqu'elle n'est pas un besoin; mais dont tous les Peuples ont naturellement reconnu l'avantage & qui a été consacre dans toutes les Sociétés.

C'EST ainsi que les diverses nations, également intéressées à maintenir l'union conjugale, ont tendu toutes, comme de concert, à en assurer le repos & la tranquillité.

CHAPITRE XX.

Choix des Epoux.

LA nécessité du mariage établie, il est tems de parler du choix des époux. Il dépend quelquefois des contractans, & quelquefois de leur famille. Que ce choix est difficile à faire!

LA Nature ne sait point se démentir. Elle agit dans l'homme comme dans les autres animaux.

Digitized by Google

Voyez le soin que prend cet habitant de la campagne d'accoupler ensemble des animaux de bonne race, pour avoir toujours du bétail de la meilleure qualité. Cet homme que vous méprisez, rendu plus intelligent que vous par l'expérience, vous dicte la leçon que vous devez suivre.

Nous tirons de nos parens, quelquefois de nos aïeux, souvent peut-être, de nos ancêtres plus éloignés, * (car les observations ne peuvent remonter bien haut) une partie de nos traits, de nos habitudes extérieures, du son de notre voix. Eh! qui osera dire que nous ne leur devons pas aussi une grande partie de nos qualités intérieures? On le peut prouver par analogie. On a remarqué dans les haras, que, par la génération, un étalon bien choisi, communique presque toutes ses qualités naturelles & acquises. On pourrait faire à peu près les mêmes observations sur les au-

* Du tems de Brantôme, la maison d'Autriche étoit remarquable par des levres épaisses, & l'on croyait que cette conformation, qui n'est pas encore entièrement altérée, venait de la Maison de Bourgogne.

tres animaux domeſtiques. Et l'on voudra que l'homme ne tienne tout au plus que quelques traits de ceux qui lui ont donné l'être ! Non, ſans doute. Notre caractere, nos vertus, nos vices, notre génie viennent ſouvent en grande partie de nos aſcendans. C'eſt une vérité dont bien des Peuples ont paru convenir, en accordant la nobleſſe aux deſcendans de ceux qui s'étaient ennoblis par leurs vertus.

PERE de famille, tu connais les vertus de ton fils; tu deſires qu'elles ſoient encore reproduites dans ſa poſtérité. Prends donc garde où tu lui choiſiras une épouſe. Ne va pas la chercher, ſéduit par l'attrait de l'or, dans une famille où regnent des vices. Etudie le caractere des parens, celui de la fille. Prends ſoin que ce caractere ait d'heureux rapports avec celui de ton fils. Tu travailleras à ſon bonheur, tu pourras lui promettre des enfans vertueux comme lui-même.

CE fils a-t-il de légers défauts que tu voudrais pouvoir corriger dans tes deſcendans ? Tu n'as qu'à les tempérer par les vertus contraires de ſon épouſe. Eſt-il un peu trop vif ? Que ſa femme ſe faſſe aimer par ſa douceur.

Digitized by Google

Sa prodigalité pourrait-elle, dans ses neveux, dégénérer en dissippation? Que sa femme ait une sage œconomie. Sa noble confiance se tournerait peut-être en arrogance dans ceux qui naîtraient de lui? Que son épouse plaise par une aimable timidité.

Fais plus encore. Consulte la santé de tes neveux. S'il se peut même, procure leur les avantages de la beauté. Ton fils est d'une santé délicate? Fais-le entrer dans une famille où regne une santé plus ferme. Tu desires quelque chose dans sa taille, dans ses traits? Corrige les par les graces extérieures de son épouse, par les charmes de sa beauté.

CHAPITRE XXI.

Inceste.

Il semblerait, au premier coup d'œil, que le plus sûr moyen de perpétuer dans les familles les vertus & les qualités louables, serait de ménager les alliances dans les familles mêmes, d'unir le frere avec la sœur. Union sacrée chez les anciens disciples de Zoroastre, ménagée dès l'enfance par l'habitude de vivre ensemble,

préparée enfin par le devoir de s'aimer & cependant rejettée avec horreur par le consentement presqu'unanime de tous les Peuples policés.

Une spéculation assez simple semble prouver, indépendemment de cette horreur générale & dont l'origine a été vraisemblablement politique, que ces unions doivent être funestes à l'humanité.

Il n'y a point d'hommes, peut-être, qui ne porte en lui-même le germe de quelqu'infirmité, qui n'ait dans son cœur le germe de quelque vice moral, dont l'extérieur ne soit déformé par quelque défectuosité.

Nous avons vu qu'il n'est pas moins dans la Nature que les Enfans tiennent de ceux qui leur ont donné l'être une Partie du tempérament, du caractere & de la conformation extérieure.

Il est également certain que cette maniere d'être éprouve des altérations dans la seconde génération, parce que les qualités du pere se trouvent tempérées dans la progéniture par les qualités contraires de la mere.

Mais unissez ensemble le frere & la sœur ces deux personnes qui n'ont qu'un même sang

qui coule dans leurs veines, qui portent à l'extérieur des traits de reſſemblance dont l'œil eſt frappé, qui n'en recelent pas moins, ſans doute, dans l'intérieur, communiqueront à leurs enfans les vices de leur ſanté, de leur ſtructure, de leur caractere: communication peu ſenſible peut-être à la premiere génération, mais devenue plus marquée en ſe multipliant.

UN homme d'une conſtitution peu ſaine qu'il tient de ſon pere, produira avec la fille de ce même pere, des enfans plus valétudinaires encore desquels naîtront des Individus faibles, peu capable des fonctions de la Société, à peine même capables de vivre.

L'HOMME colere aura des deſcendans dont on ne pourra calmer ni éviter les fureurs, & l'ami des plaiſirs ſera la ſouche d'une race dont la ſévérité des loix ne pourra contenir la licence effrénée. Ainſi l'univers n'aura plus que des habitans vicieux, infirmes & difformes, & bientôt après ne ſera plus qu'un déſert.

AU contraire par le mêlange des différentes familles, les défauts peuvent ſe transformer dans les vertus qui les avoiſinent; l'infirmité commençante reprend une heureuſe vigueur,

la laideur s'embellit, & les habitans de la terre continuellement croisés entr'eux, conservent au monde vieillissant la fleur de sa premiere jeunesse.

AINSI les alliances entre les oncles & les nieces, entre les enfans de deux freres seront encore interdites, parce que le même sang, quoique divisé en plusieurs canaux, & déja mêlangé, conserve encore quelques-uns des vices de sa premiere souche.

CEPENDANT ces unions seront moins dangereuses que celles entre les freres & les sœurs; & les loix, se relâchant de leur sévérité, les permettront quelquefois, pourvû que les exceptions ne deviennent pas trop fréquentes.

C'EST donc dans une famille étrangere qu'un pere choisira l'épouse de son fils. Son choix fait, ses devoirs sont remplis & celui des époux commence.

CHAPITRE XXII.

Devoirs des Epoux.

DESTINÉS à passer leurs jours ensemble, deux époux ne peuvent être heureux que par leur bonheur mutuel.

Digitized by Google

COMMENT l'un jouïra-t-il du bonheur, ſi l'autre ſe laiſſe emporter à tous ſes mouvemens de colere, s'il cede à tous ſes vains caprices, s'il ſe livre à l'eſprit de domination ſi naturel & ſi déſagréable, s'il ne ſait ſacrifier des deſirs qu'il ne pourrait ſatisfaire ſans affliger le compagnon de ſa vie, ſi, toujours occupé de lui-même, ou plutôt s'oubliant toujours, il ne conſidere jamais dans ſes démarches la perſonne à laquelle il doit complaire.

LE bonheur pourrait-il être le partage de celui qui ferait le malheur de l'autre? Figurez-vous un homme enchaîné pour toujours à la ſuite d'un infortuné. Ses yeux ne voient que l'expreſſion d'une longue douleur, des joues ſillonnées par les larmes, un œil éteint par l'habitude d'en répandre, les couleurs livides de la morne triſteſſe répandues ſur un viſage flétri, l'agréable embonpoint miné par le chagrin deſtructeur: ſon oreille n'eſt frappée que de plaintes ameres, de cris lamentables. Il veut fuir cet odieux ſpectacle qui ſans ceſſe ſe reproduit. Il cherche hors de chez lui, hors de lui-même, le bonheur dont il eſt indigne & qui ſe refuſe à ſa pourſuite: ou, s'il perd dans la diſ-

Digitized by Google

ſipation du monde & des affaires l'aſpect de la victime qu'il a frappée, un tems vient où l'on eſt incapable d'une vie occupée, où la Société fuit avec l'âge du plaiſir. C'eſt alors que la ſolitude eſt affreuſe; c'eſt alors qu'on recueille les épines du malheur qu'on a ſemées dans le jeune âge.

Il n'eſt point de bonheur dans la vie, qui ne ſoit mêlangé de quelqu'amertume. Il n'eſt point dans l'union conjugale de félicité qui ne ſoit traverſée par quelques douleurs. Mais ſouvent elles ſont prolongées par la faute de celle des deux Parties qui les ſupporte.

L'époux infidele eſt coupable. Mais combien ne manquent à leur ſerment qu'entraînés par une occaſion vive, ſéduits par un enchantement paſſager, forcés en quelque ſorte par les avances d'une femme hardie, ou piqués par l'attrait d'un goût momentané. Leurs eſprits s'abandonnent aux charmes d'une volupté nouvelle, mais leurs cœurs n'ont point abjuré leurs premiers engagemens; &, dans les bras d'une maîtreſſe qui les enyvre de plaiſirs, ils n'accordent qu'à leurs dignes épouſes le ſentiment précieux de l'amitié.

Digitized by Google

CET instant est critique. Observe-toi, Femme prudente. Dévore tes pleurs, dissimule tes chagrins & qu'une aimable douceur rappelle près de toi l'époux volage. Les nouveaux droits que tu auras acquis sur son estime, ajouteront encore des nœuds plus forts aux liens qui l'attachent à toi.

MAIS la plupart des femmes se livrent, sans réserve, à l'impétuosité des sentimens jaloux qu'elles éprouvent. Leurs bouches ne s'ouvrent plus que pour les plaintes les plus ameres, les plus durs reproches. Elles auraient pu, dumoins, en attendant un retour plus tendre, rester les amies de leurs époux. Mais elles emploient tout leur art à se fermer un cœur dont les chemins leur étaient encore ouverts. Elles étaient loin encore d'être indifférentes; & elles se rendent odieuses. Acharnées à faire le tourment de leurs infideles, elles deviennent pour eux des furies implacables, & finissent par leur en inspirer toute l'horreur.

DANS le Mariage, il faut donner tous ses soins à adoucir son caractere, se mettre sans cesse à la place de la personne dont on doit faire le bonheur, lui épargner ces désagré-

Digitized by Google

mens, légers peut-être en eux-mêmes, mais qui, renouvellés sans ceſſe, ſuffiſent pour empoiſonner la vie. Car de faibles maux multipliés, ſont plus inſupportables, qu'un grand grand malheur qui paſſe & s'oublie.

LOIN des époux qui veulent être heureux ces emportemens de colere qui aviliſſent l'homme plus qu'aucune autre paſſion.

MAIS des perſonnes médiocrement acceſſibles à ces tranſports violens, ont une froide ſéchereſſe, une douceur âcre, une tranquille affectation de ſupériorité, qui, bien plus encore que les vivacités paſſageres, contribuent à réfroidir l'amitié, ſentiment que des époux doivent chercher à mériter ſans ceſſe.

D'AUTRES ne peuvent ſe refuſer à l'envie de faire des railleries ameres, ſe picotent, ſe pointillent, ſe harcellent par de petites contradictions, des refus déplacés, finiſſent par l'humeur, l'impatience, &, par ce ſeul travers d'eſprit, nuiſent à la douceur de leur union.

LE Mariage doit offrir un commerce mutuel & continu de complaiſances, de ſoins, de conſeils, d'indulgence & de tendreſſe. Il fut un tems, & même ce tems fut long, où la So-

tiété, ne se maintenant que par la force, la vigueur corporelle était absolument nécessaire. Cette vigueur avait même le nom de vertu dans les langues anciennes. Les hommes étant plus vertueux, c'est à dire plus robustes que les femmes, obtinrent sur elles une supériorité qu'ils devaient à la force de leurs muscles. Ils étaient faits pour combattre sans cesse. La femme avait soin de garder la maison: tranchons le mot, de servir. Ce tems n'est plus. Aujourd'hui la véritable force, la plus avantageuse à la Société & même au Citoyen, c'est celle de l'esprit. L'homme sera donc encore supérieur à sa femme, quand il aura plus de prudence, plus de capacité, plus de connaissances utiles au bien de la famille. Mais alors il ne fera sentir cette force que par celle de la persuasion: sorte d'empire flateuse pour celui qui la possede & jamais odieuse à celui qui s'y soumet.

Mais rien ne sera plus ridicule que la supériorité affectée par un sot sur une femme prudente & d'une grande ame; si ce n'est celle d'une femme qui, affectant sur son époux un empire suprême, une domination écrasante,

l'avilit, le rend mépriſable, en fait ſon jouet & celui de la Société.

Il ſerait trop long & trop inutile de s'appeſantir ſur les devoirs qu'exige le mariage. Chacun les connait, peu veulent les ſuivre. Eloignons ſur-tout nos regards de ces ménages affreux, dans leſquels un époux barbare ſe plait à accumuler le malheur ſur la tête d'une infortunée, qui, en lui accordant ſa main, n'attendait pas un pareil ſort. Ce même homme montre ſouvent dans la Société des vertus, de l'humanité, il ne maltraite que ce qu'il doit aimer. Malheureux, ſi la raiſon ne peut rien ſur toi, écoute du moins la tendre voix de la pitié. Ne l'entends-tu jamais retentir ſur ton cœur?

CHAPITRE XXIII.

Premiere nourriture des Enfans.

Il ſemble plus néceſſaire de diriger que de recommander l'amour paternel. Eſt-il un cœur aſſez dur pour méconnaître cette tendreſſe que nous inſpire un être qui a fait partie de nous-mêmes & qui n'en eſt ſéparé que pour devoir

encore à nos soins assidus la continuation de son existence. Cet amour est un sentiment vif & profond qu'un naturel pervers voudrait étouffer en vain, & auquel nous rappelle sans cesse la Nature. Nous chérissons notre enfant avant même qu'il ait vu le jour, nous comptons les instans qui nous conduisent à celui de sa naissance, nos vœux impatiens voudraient hâter ce moment délicieux. Nous aimons en lui pour l'avenir toutes les qualités qu'il nous plait de lui supposer, nous lui avons obligation déja de tous les plaisirs qu'il doit nous procurer un jour. Il naît enfin cet objet de nos plus ardens desirs; il annonce par ses cris sa débile existence. Ses cris frappent, déchirent nos cœurs. Une tendre mere, affaiblie par les maux qu'elle a soufferts, étendue encore sur un lit de douleurs, demande avec empressement aux femmes qui l'environnent ce fruit si cher de ses souffrances, & porte sur lui des regards où se peint bien plus vivement l'expression du plaisir, que celle des maux qu'elle a déja oubliés.

Livre toi, sensible mere, à cet amour si doux. Prends garde d'oublier bientôt ce que tu dois à cet enfant qui exige tous tes soins,

qui a besoin de toute ta tendresse. Tu l'aimes, parce qu'il te doit sa naissance. Tu l'aimes plus encore que son pere ne le peut aimer, parce qu'il te doit plus, parce qu'il t'a couté d'avantage, parce que tu l'as acheté par les plus cruelles douleurs. Craindrais-tu de souffrir encore pour lui, de lui sacrifier ta paresse, tes aises, & de vains plaisirs?

Tu le vois aujourd'hui pour la premiere fois: ton œil avide le dévore, tes mains le caressent, ta bouche le couvre de baisers. Vas-tu donc avoir le courage barbare de l'éloigner de tes yeux? Quand il était encore dans les ténebres, tes desirs l'appellaient à la lumiere: était-ce pour l'écarter aussitôt loin de toi? Tu as enduré sans murmure la fatigue de le porter dans ton sein, & tu renonces au plaisir de le soutenir dans tes bras! Tu l'aimes & tu cedes à une autre le doux tribut de ses premieres caresses, de sa premiere reconnaissance! Il ignorera longtems que c'est à toi qu'il doit la vie; mais il connaîtra bientôt que c'est à une autre qu'il doit la nourriture. C'est pour une autre que le sentiment de l'amour commencera à germer dans son cœur. Tu le reverras trop tard.

Digitized by Google

Ton

Ton aſpect étranger, (l'aſpect étranger d'une mere!) ne lui inſpirera que de l'éloignement, de l'effroi. Tu le verras, pour fuir tes careſſes importunes, ſe précipiter ſur le ſein qui l'allaite; & ne répondre à la voix de ſa mere, que par des cris aigus; interprêtes de ſa haine.

PAR le tems ſeul & ſurtout par l'abſence d'une nourrice chérie, tu pourras obtenir enfin que le fruit de tes entrailles ſupporte ſans peine ta préſence. Mais il n'oubliera pas facilement ſa bienfaitrice; il ne contractera qu'avec peine une inclination nouvelle & longtems plus faible que la premiere. Tu gémiras longtems de l'indifférence & même de l'horreur avec laquelle il recevra tes careſſes, avant de pouvoir plier ſon jeune cœur à l'ingratitude & à l'inconſtance. Car, envain tu voudrais te le diſſimuler, du moment où il commence à t'aimer, à perdre l'idée de ſa nourrice, de ce moment même il commence à être léger & méconnaiſſant.

SOUVENT, & j'en ai l'expérience, une mere croit enfin régner ſans rivale ſur le cœur de ſon enfant & y avoir fait naître une tendreſſe affermie par un tems aſſez long. La nourrice

Digitized by Google

reparait, l'enfant la reconnait à peine, où même ne la reconnait plus. Il la fixe longtems avec des yeux incertains, semble étudier ses gestes, ses habitudes, écoute en silence une voix autrefois si chere, rassemble des idées presqu'effacées de sa faible mémoire & quitte enfin sa mere, ou plutôt la fuit, pour voler dans les bras du premier objet de son amour.

Que de femmes sont souvent punies avec autant de rigueur que de justice, pour avoir refusé le lait à leur progéniture! Combien de fois cet aliment salutaire, aigri dans le sein d'une mere dénaturée, fermente dans toutes ses veines, se tourne contr'elle en poison, la fait périr dans les douleurs, ou lui laisse traîner une vie accablée de maux plus cruels que le trépas! supplice affreux & long, préparé par la Nature, contre celles qui résistent à ses loix.

Peut-on même jamais lui désobéir, sans éprouver sa vengeance? Quel art téméraire ose repousser des flots de lait loin des canaux qui leur étaient destinées & leur apprendre une route qu'ils n'auraient jamais dû connaître? La fievre annonce toujours la crise violente qu'

Digitized by Google

occasionne ce combat intérieur, la malignité s'y joint quelquefois, & la mort suit de près les premiers jours de l'enfantement.

MAIS si la mere court de grands périls en refusant à son enfant la nourriture qu'elle lui doit; le nouveau-né, confié à une nourrice étrangere n'est pas exposé à de moindres dangers. C'est seulement dans le sein de la mere qu'a été préparé l'aliment convenable à l'enfant, aliment sans doute plus analogue qu'aucun autre à celui qui le soutenait, qui causait son accroissement avant qu'il vînt à la lumiere, aliment rendu digestible par les mêmes liqueurs, conduit dans le même estomac, filtré dans les mêmes canaux. Un lait nouvellement formé & léger encore, peut seul convenir à un estomac novice. Un lait qui a plus de consistance, tel que celui d'une nourrice qui a enfanté depuis plusieurs mois, doit le surcharger, y causer des indigestions. D'ailleurs le lait d'une femme qui vient d'enfanter purge l'enfant, lui fait jetter le méconium, purgation utile & douce; puisqu'elle est préparée par le seul mécanisme de la Nature & non par un art peut-être alors toujours dangereux, & rejetté du moins

Digitized by Google

conſtamment par d'habiles praticiens. En effet l'enfant qui vient de naître n'a déja que trop ſouffert, pour franchir les différentes barrieres qui le retenaient dans les flancs qui l'ont porté ; il n'eſt que trop fatigué par l'habitude nouvelle pour lui de reſpirer ; il ne fait que de commencer à vivre dans le fluide léger de l'air, ſi différent du fluide épais dans lequel il a nagé juſqu'alors : ce changement ne lui cauſe que trop d'impreſſions violentes, ſans lui faire éprouver encore le travail d'une médecine, ordonnée par un art qui n'eſt jamais ſans incertitude. Il a beſoin, ſans doute, d'une purgation, mais il faut qu'elle ſoit compoſée par la Nature.

C'eſt aux alimens que nous prenons, qu'eſt dû notre accroiſſement : ce ſont les Parties ſubſtantielles de ces alimens qui deviennent des Parties de nous-mêmes. Nous perdons ſans ceſſe, par d'inſenſibles ſécrétions, des portions de notre exiſtence, qui ſont remplacées par d'autres portions de notre nourriture capables de s'aſſimiler avec nous : en ſorte que l'homme tend ſans ceſſe à ſe diſſiper en vapeurs & à ſe renouveller, & n'eſt plus, en grande partie,

Digitized by Google

au bout d'un tems, ce qu'il était autrefois. Le point substantiel qui le compose au moment de la conception, se cache, par sa petitesse extrême, à l'œil attentif de l'observateur curieux: tout ce qu'il acquiert de plus par le tems, c'est à la nourriture qu'il le doit.

Si donc toute la partie matérielle de l'homme, n'est autre chose qu'un composé de parties substantielles des alimens, qui sont devenues lui-même; combien n'est-il pas vraisemblable que la nourriture influe beaucoup sur le moral? C'est de sang & de carnage que se nourrissent les lions & les tygres, au lieu que les animaux plus doux ne paîssent que l'herbe des prairies.

Si la nourriture a sur le tempérament une telle influence, croira-t'on que le lait d'une nourrice n'en aura point sur le caractere de l'enfant? Il en a peut-être une très grande, & ce n'est pas sans trembler que nous pouvons confier à une femme étrangere, pour le nourrir, l'enfant qui fait notre espérance & qui va peut-être sucer les vices avec le lait.

Connaissons-nous d'ailleurs, à l'aspect d'une nourrice, les défauts intérieurs de

ſa conſtitution, les germes de maladies, d'infirmités qu'elle recele en elle-même, les vices du ſang qui coule dans ſes veines: ſources de maux innombrables, qui vont refluer dans la ſubſtance de ſon nourriçon ?

COMMENT une mere peut-elle ſe repoſer ſur les ſoins d'une mercénaire, qui concevra peut-être pour l'enfant étranger qui lui eſt remis une tendreſſe maternelle, mais qui peut-être auſſi n'aimera de lui que le bénéfice qu'il lui procure ? Eſpere-t'on qu'une femme, ſouvent inconnue & légérement choiſie, ſacrifiera au bien de ſon nourriçon, ſes goûts, ſes plaiſirs & l'amour du gain ? C'eſt tout ce qu'on pourrait ſe promettre d'un petit nombre de meres.

UNE jeune nourrice ſe privera-t-elle du plaiſir de participer aux fêtes, de ſe mêler aux danſes du village, & d'acquérir, par la groſſiere vivacité de ſes ſauts, & la lourde rapidité de ſes mouvemens, la gloire de la premiere danſeuſe du canton ? Ne prendra-t elle aucune part à ces feſtins ruſtiques, où le vin brille au milieu des viandes entaſſées, & dont la ſobriété eſt bannie ? Ou, ſi la pauvreté lui dé-

fend de se livrer à la joie, ne partagera-t-elle pas les rudes travaux de son mari, n'ira-t-elle pas glaner à la suite des moissonneurs, s'unir aux troupes des vendangeuses, ou se courber sous le poids des lourds fardeaux?

CEPENDANT l'enfant abandonné pousse des cris affreux, se débat dans les liens qui le retiennent, s'épuise par son désespoir, ou contracte, par ses efforts, une infirmité cruelle. Etroitement enveloppé au milieu de ses déjections corrompues, fermentées par sa propre chaleur, l'épiderme se décompose en écailles d'un rouge pourpré, sa peau se couvre de boutons enflammés. Ses maux sont augmentés encore par le jeûne, si dangereux dans ce premier âge de la vie, où la croissance exige des réparations fréquentes. La nourrice revient enfin, & lui laisse engloutir un lait échauffé, plus pernicieux encore que la diete.

COMBIEN d'enfans sont les victimes de la saison des fruits! C'est alors que les habitans de la campagne se dédommagent de la grossiéreté de leurs repas accoutumés. Une nourrice dévore avidement des fruits fiévreux & mal sains & fait sucer à son nourriçon le lait qui

Digitized by Google

en eſt formé & qui participe à leurs qualités vicieuſes.

Il eſt vraiſemblable que les enfans de la campagne périſſent ſouvent dans leurs premieres années par la miſere, par le défaut de ſoins, par la vie mal réglée & peu convenable des femmes qui les allaitent, par les mauvais alimens qu'ils prennent eux-mêmes lorſqu'ils ſont ſevrés: & tel eſt le genre de vie que nous faiſons partager à nos enfans! Il ne faut pas, ſans doute, les élever avec délicateſſe; mais, ſi nous voulons les conſerver, il faut leur procurer une nourriture convenable.

A Combien de périls ils ſont expoſés par la négligence des nourrices! Les uns ſont conſumés ou défigurés par les flammes; les autres ſont eſtropiés par différens accidens que la prudence aurait pu prévenir; d'autres ſont mutilés par ces animaux immondes & voraces, avides d'une chair tendre & onctueuſe. Mille exemples ſemblables ſont connus; les femmes ſe les racontent mutuellement & même le exagerent, ſi pourtant on peut les exagérer: & ces exemples affreux ne peuvent les rappeller aux devoirs de la maternité?

Digitized by Google

Rien ne doit être plus capable d'effrayer les parens qui confient leur progéniture à des nourrices mercénaires, que ces victimes si nombreuses d'un lait empoisonné par une seconde conception. Par quelle confiance téméraire se persuade-t-on qu'une femme habitera sans cesse avec son mari, recevra ses plus vives caresses, s'en verra tendrement invitée au plaisir, sans se rendre aux empressemens, peut-être aux violentes attaques d'un époux, à la voix du desir qui la consume elle-même & d'un tempérament encore exalté par la gêne & la privation? Le moyen le plus sûr, le seul peut-être de résister à nos passions, c'est de fuir les occasions qui nous invitent à les satisfaire. Mais cette femme peut-elle fuir son mari? Et n'est-ce pas s'exagérer la force d'un sexe faible, que de croire qu'elle pourra lui résister toujours? Et n'est-ce pas être injuste, après l'avoir placée sur les bords étroits & glissans du précipice, de l'accuser d'y être tombée?

La seule circonstance où il devrait être permis de choisir une nourrice étrangere, ce serait lorsqu'on voudrait corriger, dans l'enfant, quelque vice de constitution de la mere, par

Digitized by Google

la conſtitution contraire d'une nourrice bien choiſie.

CHAPITRE XXIV.

Education.

L'ÉDUCATION d'un enfant commence plutôt que le vulgaire ne le croit. La prudence doit le diriger dès le moment de ſa naiſſance. Une nourrice imbécille s'amuſe des paſſions naiſſantes de ſon nourriçon, ſe plait même à les exciter. L'enfant qui n'a encore d'autre langage que ſes cris, l'emploie à exprimer ſes volontés impérieuſes. Quand elles ne ſont point juſtes, il faut déja ſavoir y réſiſter. Si vous lui obéiſſez pluſieurs fois de ſuite, il faudra toujours lui obéir. Si vous réſiſtez dès le commencement aux ordres dont ſes cris ſont les interprêtes, il ne les renouvellera plus pour le même ſujet.

QU'ON y prenne bien garde: l'enfant à déja les paſſions de l'homme fait. Il aime à commander, il eſt colere & jaloux. Il frappe ſa nourrice, les enfans qui l'environnent, les choſes même inanimées.

Digitized by Google

On ne doit pas inférer delà que ces passions soient en quelque sorte innées. L'enfant est colere, parce qu'accoutumé aux complaisances, il est surpris de se voir contrarié; il est jaloux, parce que souvent accablé de caresses, il lui déplait d'en être privé.

Veillez, Mere intelligente, à réprimer ces vices commençans. Quel tems voulez-vous attendre pour les corriger? Celui où ils auront déja pris racine, où vous serez forcée d'employer les cris, les punitions, les mauvais traitemens répétés, de vous rendre odieuse? Alors il serait trop tard. Soyez tendre, mais ne soyez point faible. Craignez les dangereux effets de trop de complaisance. Si votre enfant exige quelque chose sans nécessité, avec colere, avec empire, que cette raison suffise pour vous défendre de le satisfaire. Continuez à ne vous point laisser fléchir. Il aura beau pleurer; ne vous rendez point à ses larmes dès que vous aurez une fois refusé: car il apprendrait dès lors que ce qu'il n'obtient point tout de suite, il peut se le faire accorder par l'opiniâtreté. S'il marque de la jalousie, n'abandonnez pas aussitôt l'autre enfant à qui vous

accordiez des caresses, mais insensiblement partagez-les également entr'eux, & renouvellez fréquemment sous ses yeux ce spectacle de caresses partagées, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus affecté. S'il frappe, rendez-lui le coup, assez faiblement pour ne lui pas causer trop de douleur, assez fort pour qu'il y soit sensible. Qu'il puisse croire avoir fait aux autres le même mal qu'il ressent, ou du moins qu'il ne peut faire aux autres aucun mal, sans en éprouver lui-même aussitôt.

Des femmes maladroites feignent de pleurer quand leurs petits enfans les ont battues. Ils ne sont point dupes de ces grimaces mal faites & redoublent leurs coups. D'ailleurs les croit-on capables d'un raisonnement aussi compliqué que celui-ci: J'ai battu cette femme, & elle pleure; il faut donc que je lui aie fait du mal. Il connaît les douleurs: mais suppose-t-il déjà que les autres souffrent? Il n'a pas, sans doute, des idées aussi étendues. Mais il est sensible, & il saura bien te dire: quand je frappe, on me fait du mal.

Il y aurait beaucoup de sagesse à préparer, dès ce premier âge, votre enfant à une vie

Digitized by Google

ſure. Quelle que ſoit ſa naiſſance, il eſt deſ-
iné peut-être à ſupporter bien des maux. Que
le fatigues l'attendent, auxquelles il ſuccom-
bera bientôt, s'il ne peut leur oppoſer qu'un
:orps faible, qui a pris dans la molleſſe un ac-
croiſſement ſans vigueur. Je veux même éloi-
gner de vous les triſtes préſages de l'infortune.
Mais, s'il eſt appellé un jour à porter les ar-
nes pour ſa Patrie, comment ſa faibleſſe ré-
ſiſtera-t-elle à des alimens groſſiers, aux fu-
ieſtes intempéries de l'air, & à l'humidité de
a terre qui ſouvent lui tiendra lieu de lit? Ac-
ablé, ſans avoir combattu, il périra bientôt
ans honneur, & n'emportera pas avec lui la
gloire d'avoir vengé d'avance ſon trépas par le
ang verſé des ennemis.

IMITEZ donc, dans quelqu'état de fortu-
ie que vous ſoyiez, ces Spartiates, ces Ger-
nains, qui n'ont été tant de fois vainqueurs,
ue pour avoir oppoſé à la fatigue des corps
lus robuſtes que ceux de leurs ennemis.

PROVOQUEZ vous-même votre enfant à
aire uſage de toutes ſes forces: c'eſt le moyen
e les augmenter, & elles lui ſeront un jour
ien précieuſes. D'ailleurs cet exercice doit

contribuer à sa santé. Gardez-vous d'imiter ces parens qui semblent vouloir interdire à l'enfance tout mouvement, & se plaire à voir des machines inactives & stupides. Que vos enfans sautent, qu'ils courent, qu'ils portent les fardeaux dont ils pourront se charger. Laissez leur la liberté, vous n'aurez pas besoin de les exciter à ces rudes exercices. Cet âge craint le repos & ne redoute pas la fatigue. Tout est léger en eux, le physique & le moral, parce que l'un tient toujours à l'autre. Plus ils prendront de mouvemens, plus vous verrez en eux de cette gaieté vive qui fait le charme du premier âge. Tous les esprits alors sont en action, tous les nerfs veulent prendre leur ressort, &, si vous vous opposez à la Nature alors si agissante, ou vous la détruisez, ou vous nuisez du moins à la perfection de son ouvrage.

Il ne doit pas leur suffire de s'exercer ainsi dans des appartemens souvent renfermés, & en quelque sorte étouffés par la fréquence & l'élevation des édifices. Il faut les conduire en plein air, & tous les jours s'il est possible, car l'inconstance du ciel ne sera point alors

Digitized by Google

dangereuſe, & les enfans y ſeront bientôt accoutumés. L'homme n'a point été formé par la Nature pour vivre inactif & renfermé; pour exercer, environné d'épaiſſes murailles, ces arts tranquilles qui l'énervent & qui le tuent. Elle l'a placé ſur la terre pour agir, pour en arracher avec peine ſa ſubſiſtance. C'eſt lui qui s'eſt bâti des priſons & qui les a ornées à ſon gré, ſans les rendre moins mal ſaines ni moins funeſtes.

Leur nourriture doit être frugale. Qui ſait s'ils ne ſeront pas forcés un jour à quelque choſe de plus que de la frugalité. Il eſt néceſſaire que les enfans ſatisfaſſent leur eſtomac, mais il eſt dangereux qu'ils le ſurchargent, & ils ſont gourmands. Si l'on flate leur goût, ſi l'on irrite en eux la paſſion qui les domine, on ne doit pas croire qu'ils y réſiſteront. Et quelles ne doivent pas être les dangereuſes conſéquences d'indigeſtions fréquentes dans des eſtomacs qui ne ſont pas encore formés? Du pain doit leur ſuffire, auſſi bien qu'aux hommes faits au déjeuné & au gouté: & cet aliment étant peu capable d'aiguillonner la friandiſe, il ne faut vraiſemblablement le leur re-

Digitized by Google

ſuſer jamais, à quelqu'heure qu'ils en demandent : car ils n'en mangeront pas au delà du beſoin qui doit être très fréquent dans un âge où la Nature demande de quoi fournir à l'accroiſſement. Il ſerait prudent, je crois, de leur donner moins de viande que de végétaux. Ceux-ci ont des fibres plus tendres & par conſéquent plus faciles à décompoſer par la digeſtion. Ils fourniront une nourriture ſuffiſante, mais moins forte, & par conſéquent plus proportionnée à de jeunes eſtomacs.

D'AILLEURS, comme on l'a dit, les productions de la terre donneront un caractere plus doux, que les alimens fournis par le regne animal. Eh ! quelle qualité plus deſirable que la douceur, dans de jeunes êtres deſtinés longtems à un état de dépendance !

PEUT-ETRE cependant ne doit on pas les priver entiérement de l'uſage des viandes. Ne ſerait-il pas même utile de les y accoutumer inſenſiblement de bonne heure, puiſqu'elles doivent être un jour la baſe de leur nourriture & que même la conformation interne de l'homme ſemble indiquer qu'il n'eſt point deſtiné à ſe nourrir uniquement de végé-

Digitized by Google

végétaux, comme les animaux frugivores ?

Plus l'enfant croîtra en âge, plus on doit éviter de soufcrire à ses caprices. C'est un grand mal que les hommes obéissent aux enfans. On leur doit des secours & non de l'obéissance. On est obligé de leur aider quand il est nécessaire; mais non de suivre leurs desirs, de partager leurs jeux. On peut condescendre quelquefois à contribuer à leur amusement; mais il faut qu'ils s'accoutument à voir, sans murmurer, cesser ces complaisances. Il ne faut jamais faire pour eux ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes: ce serait les accoutumer trop tôt à exiger des services. Que l'expérience leur apprenne à connaître toute leur faiblesse, toute leur dépendance, toute la supériorité que les hommes faits ont sur eux. Qu'ils prient & ne commandent jamais. Si une fois on se soumet à leur joug, on apprendra bientôt qu'il n'est pas de maîtres plus exigeans.

Il ne faut pas non plus les soumettre par caprice à notre obéissance & nous faire un jeu de mettre leur soumission à l'épreuve. Il faut que ce soit par de justes motifs que nous leur défendons quelque chose ou que nous le leur

Digitized by Google

preſcrivons. Ils ſont plus éclairés qu'on ne penſe ſur ce qui les touche & reconnaîtraient bientôt que nous abuſons de notre ſupériorité pour uſurper la tyrannie. Leur ignorance, leurs beſoins & leur faibleſſe les mettent aſſez dans notre dépendance. Ne nous étudions pas à avilir leurs ames, ſi nous en voulons faire des hommes & non pas des eſclaves.

Il eſt eſſentiel que ceux qui concourent à l'éducation d'un enfant ne ſe contrarient jamais mutuellement. Que le pere, la mere, les domeſtiques ne faſſent rien que d'intelligence. Si lorſque l'un a repris le jeune éleve pour quelque ſujet que ce ſoit, l'autre le careſſe, le plaint, le conſole, l'enfant ſera certainement du parti du conſolateur. Il commencera à ſoupçonner que les hommes faits peuvent avoir tort quelquefois: ils auront perdu ſa confiance & il ne ſera pas facile de s'y rétablir. Mais ſi, lorſqu'il a fait une faute, il ne voit de tout côté que des viſages ſéveres, il ſe croira réellement coupable, & ſe gardera d'autant plus de retomber dans la même faute, qu'il ſera certain de ne trouver aucun appui.

Digitized by Google

L'ENFANCE eſt curieuſe. Tous les objets ſont nouveaux, rien n'eſt connu & l'on voudrait tout connaître. Delà naiſſent des queſtions ſans ceſſe renouvellées. Il ſerait incommode de ſe ſoumettre à y répondre toujours; mais il faut y répondre ſouvent & ſurtout ne répondre jamais que la verité. Quelle détestable coutume que celle de ſe faire un jeu de tromper les enfans! C'eſt dès lors qu'ils commencent à ſe faire une proviſion d'idées: n'eſt-il pas cruel de leur en impoſer, d'abuſer de leurs peines pour leur faire emmagaſiner des idées fauſſes? Qu'on juge des efforts prodigieux de mémoire qu'ils ſont obligés de faire ſeulement pour retenir les mots de la langue. Ne doit-on pas être effrayé du travail immenſe que fait leur eſprit pour retenir, raſſembler, combiner les perceptions les plus ſimples? Et cependant leurs parens mêmes ſont aſſez barbares pour leur remplir la tête de menſonges, pour accabler leurs cerveaux encore faibles d'un fardeau d'abſurdités!

RENDEZ à vos enfans un grand ſervice. Fermez leur entendement aux prejugés qui troubleraient longtems & peut-être toujours

leur raiſon, & qui altéreraient leur bonheur. Rien de plus difficile à détruire que les premieres impreſſions de l'enfance, tems où l'imagination paſſive eſt dans toute ſa force. On craindra longtems les fantômes dans l'obſcurité, ſi, dans ſes premieres années, on a entendu dire à des femmes crédules que les fantômes viennent errer ſur la terre pendant la nuit. On paſſera longtems les nuits avec les diables déguiſés ſous les formes les plus effrayantes, ſi l'on a lu de trop bonne heure les hiſtoires de ces ſaints qui paſſaient leur vie dans la compagnie des démons qui venaient les tourmenter. Des imaginations ardentes & faibles ſont mille fois plus cruellement harcelées, que ne l'était, dit-on, l'hermite Antoine dans ſon déſert. On voit, comme Paſcal, un abyme dévorant, toujours ouvert à ſes côtés, ſi l'on a été trop frappé dans l'âge tendre des deſcriptions infernales dont tant de livres dévôts ſont remplis. En vain la raiſon déja formée, combat pendant le jour ces idées abſurdes: l'imagination frappée triomphe d'elle, dès que les ombres couvrent notre horizon. On peut être encore tourmenté dans la vieilleſſe, pour les vaines terreurs

Digitized by Google

qu'on a contractées dans l'enfance, & que le jugement a mille fois désavouées.

SOUVENT les enfans s'ennuient de leurs jeux, &, pour se dissipper, ils font des questions dont ils savent très bien la réponse, uniquement pour engager ceux qui se trouvent là à s'occuper d'eux, à converser avec eux. Alors on peut prendre le parti de leur imposer silence, car il ne faut jamais perdre de vue de les empêcher d'être incommodes.

C'EST pour n'avoir pas sû se donner dans les premiers tems quelques peines assez légeres, & pour avoir souffert que leurs enfans, d'abord capricieux & volontaires, devinssent bientôt insupportables, que tant de parens, enfin rebutés d'une gêne devenue réelle par leur faute, remettent leurs enfans en des mains étrangeres, & confient leur éducation à des inconnus.

UN défaut de bien des peres est de vouloir que leurs enfans soient des prodiges d'esprit, lorsqu'ils ne font encore que balbutier. Il faut que, dès le plus bas âge, ils surchargent leur mémoire: on force leur esprit à une tension presque continuelle. Qu'arrive-t-il? On a le

Digitized by Google

plaisir d'avoir pendant quelques années des perroquets assez bien instruits, auxquels succedent des hommes ignorans, sans capacité, sans génie, parce que le mécanisme de leur cerveau a été usé, avant même qu'ils fussent parvenus à l'adolescence.

MAIS ces jeunes hommes si stupides, n'en sont pas moins orgueilleux. Ils ont contracté de trop bonne heure l'habitude de se voir admirer, pour ne se pas croire réellement admirables. Trop ignorans, trop peu sensés, pour se rendre même compte de leur ineptie, de leur ignorance, ils prennent le ton dominant dans la Société, parlent haut, font taire les vieillards, se mocquent de ceux dont les connaissances étendues devraient leur en imposer, & vont produire dans toutes les maisons où ils pénetrent avec tant de suffisance, le spectacle ridicule & désagréable de jeunes avantageux.

CET esprit de présomption & de facilité est assez ordinairement le partage des jeunes gens qui ont été, de trop bonne heure, abandonnés à eux-mêmes. S'ils ont eu assez d'esprit pour briller au milieu d'une jeunesse inepte &

Digitized by Google

indiſciplinée, s'ils ſe ſont attiré alors la conſidération de leurs camarades par quelques idées brillantes d'un faux éclat, ou par quelques connaiſſances faiblement ébauchées, ils ne ſe corrigeront jamais de leur vanité babillarde, ou de leur flegme orgueilleux. Ils voudront, ſans avoir rien acquis de plus qu'une foule d'idées louches, que l'uſage du monde procure aux eſprits faux, briller, dominer dans la Société, comme ils ont fait autrefois parmi des enfans, & ne ſeront jamais que des hommes incommodes & mépriſables, & d'inſupportables vieillards.

Il eſt bien eſſentiel de travailler de bonne heure à préſerver les enfans de ce vice. N'étouffons pas en eux cet amour-propre capable ſeul, après le beſoin, d'arracher les hommes à l'oiſiveté, de leur faire faire des efforts; mais écartons loin d'eux la préſomption. Que leur amour propre les porte à travailler pour valoir quelque choſe, mais que leur vanité ne leur perſuade pas qu'ils valent déja beaucoup. Inſtruiſons-les: nourriſſons, étendons, fortifions leur eſprit; ſoyons quelquefois contens d'eux pour les encourager; mais ne les admirons point;

Digitized by Google

car que croiront-ils avoir encore à faire, si déja ils sont admirables? Qu'ils interrogent quelquefois, que jamais ils ne décident. Telle est l'incertitude des connoissances humaines, sur les choses même les plus communes, que l'esprit décisif est toujours un esprit faux. Ne leur donnons point comme des vérités des choses incertaines: ne leur laissons pas ignorer combien on est rarement certain de connaître la vérité. Formons l'enfance au grand art de douter, si nous craignons de faire des hommes qui ne douteront jamais.

APPRENONS-LEUR à respecter les vieillards. Si quelquefois les enfans s'enorgueillissent de savoir des choses ignorées par des hommes faits, exagérons-leur toutes les qualités de ces mêmes hommes qui les dédommagent bien de leur ignorance sur quelques parties. C'est ainsi qu'on forme une jeunesse modeste, retenue, ennemie de la raillerie, & bien différente de ces jeunes-gens sans barbe, qui semblent se charger du soin d'instruire les vieillards à têtes blanches.

SI l'on doit donner tant de soin à rendre les jeunes-gens modestes, à quel point ne faut-il

Digitized by Google

pas réprimer en eux jusqu'à l'ombre de l'insolence? Peu de vices doivent être plus vigoureusement repris en eux, que le mépris pour les pauvres, la dureté pour les domestiques, l'affectation de se faire servir dans les choses qu'eux-mêmes peuvent faire aisément. Mais de quoi serviront les leçons d'un pere, si lui-même témoigne le plus profond mépris pour ceux que l'arrogance des riches appelle des hommes de néant?

C'est l'exemple des peres qui fait la bonne éducation des enfans. Je veux bien, s'il le faut, que ton fils doive à un autre que toi les connaissances qui te manquent, ou que tu n'as pas le loisir de lui communiquer; mais qu'il ne reçoive que de toi seul l'exemple & les préceptes des vertus.

Les parens ne sauraient avoir trop d'attention à se contenir devant leurs enfans, à réprimer, en leur présence, les accès de la colere, à ne se permettre aucun propos licencieux, à se défendre tout ce qui pourrait les instruire de quelque vice; car ils se hâteraient de les contracter pour ressembler à des hommes.

Digitized by Google

Il faut même avoir le courage de rompre avec les Sociétés dont l'imprudence dans les propos & la légéreté licencieuse ne peut se contenir, & deviendrait funeste aux enfans.

Qu'ils aient horreur du mensonge & qu'ils n'entendent jamais mentir.

A Peine peuvent-ils balbutier quelques mots, que nous leur faisons prendre l'habitude de la fausseté. Nous étouffons en eux cette aimable naïveté, cette véracité précieuse qui leur est naturelle. On les gronde quand ils disent ce qu'ils pensent. On dresse même des embuches à leur innocence: on les interroge, & les reproches ne leur sont point épargnés quand leur réponse n'est pas celle que leurs parens desiraient. On leur fait dire qu'ils aiment ce qu'on veut leur faire aimer, qu'ils n'ont aucune envie de ce qu'ils desirent le plus. C'est avec un soin particulier qu'on les dresse au mensonge, dont par eux-mêmes ils n'auroient point l'idée de longtems, parce que la Nature n'apprend point à parler pour dire le contraire de sa pensée. Par une autre bisarrerie, on les gronde ensuite quand on s'apperçoit de leurs mensonges, quoiqu'on ait pris tant de peine à

Digitized by Google

leur apprendre à mentir. On a même l'imprudence de les entretenir de fausſetés; on les trompe, & on a la maladreſſe de leur laiſſer voir qu'on les a trompés. Ils ſont raillés impitoyablement quand ils ont été pris pour dupes. On craint qu'ils n'ignorent trop longtems que les hommes ſont faux & menteurs, & que, pour vivre avec eux, il faut leur reſſembler.

On doit leur accorder toujours les récompenſes qui leur ont été promiſes. C'eſt un engagement pris avec eux; y manquer, ce ſerait leur donner un exemple de mauvaiſe foi. Ce ſerait encore un mal de s'excuſer en leur faiſant comprendre l'impoſſibilité de faire ce qu'on a promis: car pourquoi promettre légérement? Comportons-nous, autant qu'il eſt poſſible, avec les enfans comme avec des hommes.

Il eſt auſſi bien eſſentiel de ne les pas menacer, comme on fait ſi ſouvent, de punitions qu'on ne leur fait jamais éprouver. Et, comme il faut punir rarement, il ne faut pas ſouvent employer la menace. La punition trop fréquente émouſſe la ſenſibilité & endurcit

Digitized by Google

contre la crainte, reſſort utile dans l'éducation, mais qui s'uſe bientôt ſi on le fait jouer trop fréquemment. La peine promiſe doit toujours ſuivre la faute ; ſans cela toutes les menaces ſeront bientôt vaines.

AVOIR toujours à la bouche les reproches, les réprimandes, c'eſt le moyen de ſe faire mépriſer des enfans. Ils ſauront bientôt que tout cela n'eſt qu'un vain bruit.

SI l'on jette les hauts cris pour une faute légere, & ſouvent pour quelque choſe de moins qu'une faute, pour une étourderie, pour une légere inadvertance, dont tout homme ſerait auſſi bien capable, que fera-t-on quand ils auront mérité quelque grave réprimande ?

IL n'y a point de femmelette qui ne ſe croie fort capable de bien élever ſes enfans, & il n'y a preſque aucune mere qui veuille prendre la peine d'être ſur ſes gardes, de veiller ſur elle-même, de réprimer ſes humeurs, de vaincre ſa colere, de régler ſes caprices. Une éducation à faire n'eſt point une choſe facile : elle exige le ſacrifice, peut-être le plus dur de tous ; celui de toutes ſes paſſions habituelles.

Digitized by Google

Un des premiers ſentimens qui entre dans le cœur d'un enfant, c'eſt celui de la juſtice. Il en acquiert l'idée dès la premiere fois qu'il eſt injuſtement maltraité. Qu'on ait donc grande attention de ne le pas reprendre ſans examen, on ne ferait qu'ulcérer ſon cœur.

Que de meres grondent, ſans ſujet, leur enfans par légéreté, & leur paſſent les fautes réelles par faibleſſes! Les petits malheureux ne ſavent plus où ils en ſont; il peut leur devenir indifférent d'avoir raiſon ou d'avoir tort, de ſe livrer au bien ou d'embraſſer le mal. Qui ſait s'ils ne conſerveront pas toute leur vie du mépris pour la vertu qu'ils ont vu ſi mal récompenſée. La vie entiere dépend quelquefois d'une premiere vue de l'enfance. Mere, ſoyez tendre, mais ferme & réfléchie.

Si, lorſqu'ils commencent à raiſonner, on leur fait partager les ſoins domeſtiques; ſi on leur en confie quelque partie, ſi on les conſulte; on leur inſpirera de bonne-heure le ſoin, l'œconomie & l'intelligence d'une foule de détails qu'on ne doit point mépriſer, puiſqu'ils deviennent ſi néceſſaires dans le cours de la vie,

Digitized by Google

CETTE voie de conſultation peut devenir encore très utile pour imprimer dans leurs ames les grands principes de la morale. Qu'on faſſe naître, qu'on ſuppoſe des circonſtances délicates, où le choix entre le bien & le mal ſemble difficile; que les amis, les parens ſe prêtent à cet utile deſſein; qu'on paraiſſe bien aiſe d'avoir leur avis; qu'ils ne puiſſent pas ſoupçonner que c'eſt uniquement pour leur inſtruction qu'on le demande; que les principes vertueux qu'ils ont établis, ſoient loués, répétés, répandus; que ces principes leur faſſent une ſorte de réputation, qu'ils leur procurent une ſorte de gloire parmi ceux qui les environnent; que les nouvelles connaiſſances de la famille ne tardent point à en être informées & ſoient pour les jeunes ſages de nouveaux admirateurs: ce ſera un grand hazard s'ils oſent jamais, dans la pratique, démentir leurs propres maximes ſi bien connues. Une bonne réputation eſt une barriere inſurmontable qui nous ſépare du vice. S'il eſt peu d'hommes vertueux, c'eſt qu'on eſt trop froid à remarquer, à relever les premiers actes de vertu.

Digitized by Google

La pareſſe eſt naturelle à l'homme & l'homme en Société eſt deſtiné au travail. Ce n'eſt pas aſſez d'occuper les enfans, il faut leur faire aimer l'occupation; & ils ne manqueront pas de l'aimer, ſi leurs travaux leur attirent des éloges, des careſſes & des récompenſes. Mais le travail leur ſera bientôt odieux, & peut-être pour toujours, s'il n'eſt ſuivi que de réprimandes & de chagrins.

Dans l'éducation particuliere, dont le grand vice eſt le défaut d'émulation, je voudrais, quand les enfans ſont appliqués à quelques études, à quelques arts, à quelques talens, qu'on eût ſoin d'aſſembler aſſez fréquemment la famille & des amis éclairés, & bien inſtruits d'avance de leurs rolles. Les enfans s'exerceraient devant eux, ſubiraient des examens, les feraient juges de leurs progrès. Les louanges que mériteraient leurs ſuccès, ou la honte qui ſerait la ſuite de leur négligence, leur ſerait faire de nouveaux efforts. Déja l'enfant reſſemble à l'homme, il veut jouïr & la plus douce des jouïſſances eſt la conſidération, parce qu'elle en entraîne mille autres après elle.

Digitized by Google

Il faudrait, dans ces sortes d'examens, avoir grande attention de ne pas porter des jugemens trop séveres. Ils exciteraient bientôt le dégoût. Il faut toujours tempérer la censure par des éloges & des encouragemens.

Il est une politesse d'usage qui ne consiste que dans des mots, des postures & des grimaces de convention. On aura toujours assez tôt de cette politesse-là.

Il en est une autre qui ne tient point au costume, qui est de tous les tems, de tous les pays. C'est la pure expression d'une ame humaine & sensible: c'est celle-là qui est de devoir & qui ne saurait être inspirée de trop bonne-heure.

L'Homme ne pouvant au premier abord être jugé que par l'extérieur, il lui est avantageux de se présenter dans la Société sous les dehors les plus favorables & les plus capables de lui concilier la bienveillance. Nos habits nous tiennent de si près, qu'ils entrent pour quelque chose dans le jugement qu'on fait de nous. Il faut donc accoutumer les enfans à une maniere propre & décente de se vêtir. La malpropreté rebute; la trop grande négli-

Digitized by Google

gligence eſt un manque d'égards pour la Société.

Il y a des hommes de mérite, à qui l'on ne ſaurait faire accueil quand on ne les connait pas. Le peu de ſoin qu'ils ont d'eux-mêmes reſſemble au délabrement. On dirait que leurs habits les déguiſent.

On ſe revêt avec quelque ſoin, mais ſans recherche, par bienſéance: on veut des habits magnifiques par vanité. L'homme honnête paraît avec avantage ſous des habits ſimples & décens; l'homme ordinaire porte des habits brillans pour éblouir. On ne le remarque plus, on ne voit que ſes habits.

Il faut bien ſe garder de faire naître dans les enfans cette vanité, cet amour de la parure. Meres, ne les admirez pas quand ils ſont plus parés qu'à l'ordinaire: ne leur faites pas croire que des choſes vaines peuvent avoir quelque prix. D'ailleurs ils peuvent éprouver un jour les coups de la fortune. La pauvreté n'eſt point un mal par elle-même, quand elle ne va point juſqu'à la privation du néceſſaire: mais elle eſt le plus affreux des maux pour ceux qui ſe ſont accoutumés à la molleſſe, qui

Digitized by Google

ſe ſont fait des beſoins ſuperflus. C'eſt donc préparer bien des peines à ſes enfans, que de les élever avec une délicateſſe recherchée, de leur faire confondre leurs ajuſtemens avec eux-mêmes, de leur laiſſer croire que ces vaines parures ajoutent à leur mérite, de leur faire regarder mille inutilités comme des objets néceſſaires, & de leur inſinuer que, pour être comme tout le monde, il faut être comme le très petit nombre des riches.

POURQUOI les graces n'entreraient-elles pas pour quelque choſe dans l'éducation ? Doit-on négliger les moyens innocens de plaire ? Les Anciens, ſi auſteres dans leurs mœurs, voulaient que leurs enfans appriſſent les principes de la gymnaſtique dont la danſe faiſait partie. Elle donne aux jeunes gens un maintien ferme & aſſuré qui les rapproche de l'homme fait. Il en peut réſulter qu'ils tâchent de monter leur eſprit au niveau de cet extérieur.

UN Pere doit, autant qu'il lui eſt poſſible, éloigner de ſon fils tous les dangers. Il doit lui faire apprendre à nager parce que nul homme ne peut répondre qu'un jour il ne ſera pas heureux de pouvoir paſſer un fleuve à la nage :

Digitized by Google

il doit lui faire prendre des leçons d'eſcrime, parce que c'eſt un art d'exercice qui augmente l'adreſſe & qui développe le corps, & parce que tout homme peut être attaqué par un ſcélérat.

Des écrivains voudraient qu'on adoptât l'uſage de quelques anciennes Républiques, dont les loix ordonnaient que les enfans ne connuſſent d'autre pere que l'Etat & fuſſent élevés par les ſoins du Gouvernement. Loix barbares, puiſqu'elles contrediſent la premiere loi de la Nature. Loix qui ſuffiſent ſeules à prouver que la tyrannie peut ſe trouver même dans les Etats Républicains. Si le Citoyen a droit de compter ſur la conſervation de quelque propriété, n'eſt-ce pas ſur celle de ſes enfans, de cette portion de lui-même qui lui eſt ſi chere? Eh quoi? Vous déclamez contre le despotiſme des Monarques Orientaux, qui ſe regardent, dites-vous, comme les ſeuls maîtres de toutes les poſſeſſions de l'Etat; & vous nous conſeillez des pratiques encore plus cruelles! Barbares, s'écrierait un tendre pere, prenez ma fortune, & laiſſez moi mes fils.

Digitized by Google

Je dois, dites-vous, m'oublier moi-même & sacrifier à l'Etat jusqu'à mes entrailles paternelles. Mes enfans qui me seront arrachés au moment où ils verront le jour, ces enfans qui ne sauront jamais quel fut leur pere, seront meilleurs Citoyens, parce que nul lien ne les attachant à aucun Particulier, ils ne tiendront qu'à la Patrie.

Frivole raisonnement, qui cache un vain sophisme! Qu'est-ce que la Patrie? N'est-ce donc que cette terre qui nous porte? Quoi! l'on viendra me dire sérieusement que c'est cette portion de terre que je dois chérir, que c'est à cette boue de mon pays que je dois un amour exclusif! Non, Citoyens. Je comprends, & vous comprenez tous avec moi dans ce mot de Patrie, tous nos compatriotes, les Souverains, les Magistrats qui nous gouvernent & nous protegent, les Guerriers qui nous défendent, les Bienfaiteurs qui ont mérité notre reconnaissance, les amis qui ont gagné notre cœur, nos Parens, les Auteurs de notre être, ces Epouses à qui nous avons lié notre sort, ces Enfans qui nous doivent le jour. C'est l'assem-

Digitized by Google

blage de tous ces titres qui nous eſt cher, & non ces eaux, ces campagnes, ces forêts, ces édifices, objets inanimés, indignes de notre amour. Privez-nous des titres précieux d'époux & de peres; vous ôtez aux liens qui nous attachent à la Patrie les chaînons les plus forts.

Les Légiſlations modernes, en laiſſant aux parens la propriété de leur progéniture, ont fait cependant avec ſageſſe de reſtreindre le pouvoir des peres & de leur ôter le droit de vie & de mort ſur leurs enfans, que les Romains leur avaient accordé.

Un pere ſcélérat pourrait donner la mort à ſon fils qui ne voudrait point entrer dans ſes projets criminels & dont il craindrait la vertu: ſon avidité pourrait le porter à vouloir envahir l'héritage de ce fils. Un pere tendre ſerait un juge trop doux; il pardonnerait, il diſſimulerait des crimes qui pourraient devenir dangereux à la Société. Enfin un homme d'une ſévere équité, ne pourrait punir ſon fils, même juſtement, ſans contracter quelque choſe d'un caractere odieux.

Nos loix, favorables à notre tendreſſe, ſemblent ne nous laiſſer que le droit de nous fai-

re aimer de nos enfans. Droit précieux, qui doit nous suffire. Ne tardons pas à déposer cette espece de souveraineté que nous donne le titre de pere, pour jouïr du retour plus flateur de l'amitié. Dès que nos enfans sont parvenus à l'adolescence, ils sentent le besoin d'avoir des amis. Sachons descendre jusqu'à eux: gagnons leur confiance, allons au devant de leurs cœurs qui ne cherchent qu'à s'épancher. Quittons une morgue désormais dangereuse; gardons-nous d'effrayer leurs passions, sans cependant les partager. Méritons qu'ils nous choisissent pour amis, si nous ne voulons pas qu'ils fassent de mauvais choix. La corruption suit de près les mauvaises liaisons contractées par la jeunesse, & cependant il faut que la jeunesse se lie: tâchons donc que ce soit avec nous. Rarement la sévérité mal entendue des peres, a rendu les enfans plus vertueux. Elle ne fait que leur inspirer de la ruse pour tromper la vigilance paternelle, que leur faire goûter le coupable plaisir de l'avoir mise en défaut.

La Nature n'a que trop marqué l'inégalité qui est entre nous & nos enfans: pourquoi la leur rendre encore plus frappante? Sans notre

Digitized by Google

empire pédantesque, notre âge ne les éloigne déja que trop de nous.

FAISONS donc nos efforts pour captiver leurs cœurs: que nos tendres soins nous assurent de leur reconnaissance. Car, il faut oser le dire, on ne se reconnaît jamais dépendant que par faiblesse & par besoin. Quand nos enfans seront eux-mêmes chefs de famille, quand ils auront par eux-mêmes un état dans la Société, ils ne nous seront plus soumis que d'une soumission volontaire. Ils ne tiendront à nous que par les liens d'une reconnaissance peut-être faiblement sentie, & par ceux du plus froid des sentimens, du respect. Plus nous voudrons conserver un empire qui s'échappera de nos mains, plus nous voudrons exiger d'eux; & plus nous les éloignerons de nous, plus nous nous fermerons le chemin de leurs cœurs. D'ailleurs il est absurde d'exiger de l'amour: il brave tout empire, il est supérieur à toute force; il se laisse gagner & ne se laisse jamais contraindre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Amitié.

AINSI l'amitié n'eſt pas préciſément un devoir; car il faut qu'un devoir puiſſe ſe commander, & ne ſerait-il pas ridicule d'ordonner à un homme d'aimer & d'être aimé?

MAIS ſi les ſecours mutuels ſont le prix de l'Etat Social, quels éloges ne mérite pas l'amitié, elle qui offre une union encore plus reſſerrée que celle des membres politiques; elle qui rend plus ſenſible encore le commerce de ſoins réciproques, de conſeils, & de conſolations, & qui multiplie les liens qui nous attachent à la Patrie, en nous uniſſant intimement à des Concitoyens dont notre cœur ne peut ſe ſéparer.

TOUS les hommes rendent hommage à l'amitié, tous célebrent ce ſentiment & deſirent de trouver des amis, parce qu'ils ſentent tous le beſoin qu'ils ont de trouver des ſecours, des appuis phyſiques ou moraux.

NOUS exagérons ce ſentiment, nous le pouſſons en imagination juſqu'à un excès romanesque, nous le faiſons conſiſter dans un parfait

Digitized by Google

abandon de soi-même, dans une entiere rénonciation à ses intérêts les plus chers en faveur de la personne aimée, parce que nous voudrions bien rencontrer des gens prêts à se sacrifier pour nous: mais nous retranchons beaucoup de notre théorie dans la pratique, parce que nous n'aimons point à nous sacrifier nous-mêmes, parce que ce sacrifice n'est point dans la nature.

UNE froide philosophie differte sur l'amitié, en analyse le sentiment & le rapporte à l'amour de soi. Il est beau de raisonner si bien, mais il est plus doux de sentir. Si c'est uniquement pour notre intérêt propre que nous aimons, il est toujours bien flateur pour la personne aimée d'être l'objet qui nous intéresse le plus.

CE n'est pas, dit-on, la personne de votre ami que vous chérissez. Vous aimez son esprit qui vous amuse, sa complaisance qui vous est agréable, sa bienfaisance qui vous est utile. Quel sophisme! comme si les qualités d'un homme n'étaient pas des parties de lui-même, n'entraient pas dans la constitution de son être. Si mon ami n'a pas les qualités que je lui sup-

Digitized by Google

posais, je suis inconstant sans être condamnable, puisque je ne fais que me corriger de mon erreur. S'il les perd, je change, sans être inconstant, puisqu'il cesse d'être le même.

CEPENDANT après la perte des qualités qui nous attachaient à notre ami, nous pouvons découvrir en lui d'autres qualités qui nous le font aimer encore. Alors nous sommes inconstans au sein de la fidélité même. Ainsi l'ami que nous aimions à vingt ans, nous plaît par d'autres endroits à quarante. Ainsi la femme qui nous a plu par sa beauté, nous plait encore quelquefois par un mérite plus solide, quand ses charmes sont effacés. Quelquefois aussi le souvenir des sentimens qu'excitait en nous sa beauté, suffit pour nous la rendre encore agréable.

L'AMITIÉ est un sentiment exquis & ne semble pas faite pour tous les hommes. Il en est beaucoup qui, par la sécheresse, la froideur & la rudesse de leur caractere ne peuvent l'éprouver ni la faire naître. Il en est d'autres qui en sont en quelque sorte privés par état: tels sont communément ceux qui nagent dans la richesse & qui ont en main la puissance.

Digitized by Google

Ces gens-là n'ont pas besoin d'amis. Il faut trop d'appareil à leurs jouïssances, ils ne font point de cas de celles qu'offre la Nature à tous les hommes. Quel appas trouveraient-ils à des plaisirs, que de pauvres honnêtes-gens peuvent gouter comme eux?

Il faut à l'homme puissant des esclaves qui tremblent sous son pouvoir, des adulateurs, dont l'œil sausſement timide semble n'oser pas s'élever jusqu'à lui, des ames avilies qui implorent sa protection dédaigneuse. Les oreilles hautaines des Grands pourraient-elles se prêter à la voix d'un ami, qui leur apprendrait qu'ils ne sont que des hommes?

La richesse suffit au riche, il n'a plus que le sentiment de son opulence actuelle, le desir de l'augmenter & la crainte de la perdre. Dans les plaisirs, il ne connaît que le faste; ils n'ont de prix à ses yeux que par leur publicité. Qu'importe qu'il jouïsse, pourvû qu'on envie ses jouissances? Il semble, à voir son orgueil, que tout ce qui lui appartient est lui-même, ses terres, ses bijoux, son or. Il le croit, sans doute, puisqu'il en est si vain. A la maniere

Digitized by Google

dont il étale, piece à piece, mille précieuſes babioles, il ſemble dire: regardez, vous ne me connaiſſez pas tout entier. Il n'a point d'éxiſtence perſonnelle, ſon individu échappe au Spectateur, il n'exiſte que dans les magnificences qui l'environnent. S'il lui prend le caprice de paraitre avoir des amis, il ſera bientôt ſatisfait, puiſqu'il en peut acheter. Il aura, pour ſon argent, une foule empreſſée de gens qui en joueront le rôle. Au moindre ſignal, ils ſeront toujours prêts pour la repréſentation. Ils mépriſent l'homme, ils aiment ſa fortune. Il eſt content quand ils ont bien loué ſes habits, ſes meubles & ſes équipages.

L'AMITIÉ eſt ſur-tout le ſentiment des infortunés. Ses plaiſirs ſont tranquilles. Il faut des plaiſirs vifs pour picoter le ſentiment émouſſé des heureux.

LA douleur dilate les ames: elle aime à s'épancher. C'eſt ſouffrir doublement que de ne pouvoir confier ſes ſouffrances, de ne les pas voir partager. Il ſemble, quand on eſt plaint, que l'on n'eſt plus malheureux: alors on pleure moins de triſteſſe que du plaiſir d'avoir

Digitized by Google

trouvé un cœur ſenſible. Tous les hommes verſent des larmes: heureux qui peut les répandre dans le ſein d'un ami!

MAIS où le trouver? Nous ſommes durs dans nos inſtans de joie, &, quand notre bouche ſourit, notre œil fuit l'aſpect du mortel qui ſoupire. Le malheureux a beſoin d'un ami; mais c'eſt parmi les malheureux qu'il doit le chercher. Il en eſt comme du pauvre: ce n'eſt que le pauvre qu'il trouvera généreux.

BIEN des gens cherchent un ami. Pourquoi? c'eſt qu'ils s'ennuient. Il leur faut quelqu'un ſur qui ils puiſſent paſſer leurs humeurs, aux dépens de qui ils puiſſent ſatisfaire leurs caprices; quelqu'un qu'ils puiſſent accabler de leur babil inſipide ou de leur ſtupide ſilence. Aiment-ils? Non: mais ils veulent abſolument être aimés. Ils ne vous lâcheront pas que vous ne ſoyiez leur ami. Commencez-vous, par complaiſance, à en faire l'office? Il faudra le faire toujours, à toute heure, à tout moment. Si vous n'êtes pas là dans l'inſtant qu'ils deſirent, attendez-vous aux plus violens reproches. Vous ſerez traité d'ingrat, pour avoir manqué une fois à obliger. Ce ſont des tyrans

qui cherchent des victimes & qui se plaignent quand elles leur échappent.

L'Homme exigeant, l'homme dont la bouche est toujours ouverte aux reproches, l'homme qui ne considere que lui-même, n'est pas fait pour trouver un ami. Il veut un esclave & nous craignons tous les fers. N'est-ce pas un plaisant pacte d'union que de dire: de mon côté seront toutes les jouïssances, & du vôtre tous les sacrifices.

Il faut dans l'amitié des conformités de caractere, de goût, de sentiment, de connaissances. Avec ces heureux rapports, on sera invité par le plaisir à se réunir autant qu'il sera possible: on ne cherchera point son ami par complaisance, mais parce qu'on ne peut être nulle part mieux qu'avec lui.

Deux hommes de caractere trop différent, se trouveraient mutuellement des défauts énormes. La vivacité de l'un sera traitée d'emportement insupportable; la douceur de l'autre, d'ennuyeuse insipidité. Si les bornes de l'esprit sont réciproquement placées à une trop grande distance, l'ennui, l'orgueil de la supériorité d'une part, & de l'autre l'humiliation

Digitized by Google

de l'infériorité, rompront bientôt une liaiſon contractée trop légérement. S'il y a une trop grande diſparité dans les connaiſſances acquiſes, l'un, ſi vous voulez, ne ſachant parler que de poëſie, quand l'autre ne parlera que de métaphyſique; quel agrément pourront-ils recueillir d'une converſation dans laquelle ils ne s'entendront pas? Enfin, s'il y a un trop grand contraſte dans leurs ſentimens, leur union ne ſera qu'un commerce de diſputes interminables, d'où naîtront l'aigreur & la haine.

Il eſt un autre rapport, le plus indiſpenſable de tous, & qui peut ſuffire encore dans l'abſence de tous les autres: c'eſt celui de deux cœurs vertueux.

Sans lui, l'amitié ne peut exiſter, puiſque la bâſe de ce ſentiment eſt une confiance réciproque, qui ne ſubſiſtera jamais entre deux cœurs livrés au crime.

Deux ſcélérats n'auront jamais qu'une ſeule confiance mutuelle: celle qui portera ſur les objets auxquels ils ſont mutuellement intéreſſés. Sur tout le reſte, s'ils ſe connaiſſent bien, ils ſe défieront l'un de l'autre. Ils pourront

Digitized by Google

être complices fideles, tant que leur complicité pourra leur être avantageuse: mais ils ne peuvent être amis.

On dit qu'il faut aimer ſes amis avec leurs défauts, & l'on a raiſon; car, la perfection n'étant point accordée à notre nature, l'indulgence réciproque eſt la premiere loi de l'amitié. Mais on n'a jamais dit qu'il faut aimer ſes amis avec leurs ſentimens pervers, parce que l'amitié ne peut être fondée que ſur une eſtime ſentie de part & d'autre, que de légers défauts ne doivent point altérer, mais qui ne peut ſubſiſter avec des penchans criminels.

Ainsi l'union amicale une fois contractée, ne doit pas être rompue par des faibleſſes ou des erreurs: mais elle ceſſe, où commence le crime.

Puisqu'elle ſuppoſe deux cœurs dignes de s'attacher l'un à l'autre, elle les ſuppoſe auſſi mutuellement dévoilés. Nos penſées, nos ſentimens ſont un fardeau pour notre ame quand il faut les y tenir renfermés. Que les épanchemens ſont doux! qu'on eſt heureux de pouvoir penſer haut ſans défiance! Que le lâche qui

Digitized by Google

qui rompt avec son ami & trahit ses secrets, soit à jamais livré à l'indignation de la Société : que tous les honnêtes gens aient horreur de faire usage des lumieres qu'ils reçoivent de ce perfide : qu'il soit mis au rang de ces vils délateurs qui cherchent à pénétrer, à envenimer les pensées intérieures des Citoyens.

Il semble même, tant l'amitié doit être sacrée, que, si la conversation de deux amis était furtivement surprise par un tiers indiscret ou gagné, aucun tribunal ne pourrait profiter des clartés que fournirait le rapport de cet entretien, parce que les Juges de la terre n'ont point action sur les pensées, & qu'on ne doit regarder que comme une pensée intime, l'ouverture de cœur faite à un ami. Des complots criminels devraient seuls faire exception à cette regle, par la raison déja établie, que deux scélérats ne peuvent plus être considérés comme amis, mais comme complices.

Celui qui a dit que nous devions vivre avec notre ami, comme s'il devait être un jour notre ennemi, a donné une maxime de prudence, mais il semblait vouloir détruire l'amitié. On

Digitized by Google

attribue ce mot au ſage Bias, mais il eſt plutôt digne de quelque Sophiſte imbu de la ſeche doctrine de l'égoïsme. L'amitié exclud toute réſerve, à plus forte raiſon tout ſentiment déshonnorant pour notre ami. Il y a de la nobleſſe dans celui qui eſt trop grand, trop vertueux pour ſoupçonner que ſon ami puiſſe jamais ceſſer de l'être & le trahir: il y a toujours de la baſſeſſe dans la défiance.

DEMANDERA-T-ON quels ſont les devoirs de l'amitié? Eh! qui les ignore? Ne ſait-on pas qu'elle exige des déférences réciproques, des conſeils dans les conjonctures difficiles, des conſolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des ſecours dans l'infortune, une ſenſibilité également partagée? Qu'ajouterai-je encore? Et à quoi bon écrire ce qui eſt généralement connu, quoique très rarement pratiqué?

COMME il importe au Corps Social d'avoir beaucoup de membres vertueux, il lui eſt utile de renfermer un grand nombre de Citoyens dignes de connaître l'amitié & de trouver des amis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Gloire, estime, mépris, opprobre.

C'EST donc par le bien que l'amitié rapporte aux hommes qu'elle est si recommandable. Qu'on examine de même tous les actes qui obtiennent l'approbation, on verra qu'ils la doivent aux avantages que la Société en retire; qu'on jette un coup d'œil sur les qualités qui attirent le blâme, on reconnaîtra qu'elles sont nuisibles à la Société.

UN homme est-il utile à un grand nombre d'autres hommes, soit qu'il les défende par son courage, soit qu'il les rende plus heureux par la sagesse de ses loix, soit qu'il rétablisse entr'eux l'union par l'équité de ses jugemens, soit qu'il les éclaire par son génie: il obtient ce qu'on appelle de la gloire, qui n'est autre chose qu'une estime très généralement répandue.

L'APPROBATION resserrée dans un cercle plus étroit, à laquelle on donne simplement le nom d'estime, est accordée au bon pere de famille, qui est utile à ses enfans, & à la So-

Digitized by Google

ciété, à laquelle il donnera de bons Citoyens:

A L'HOMME de probité avec qui l'on peut traiter ſurement & de la part duquel on ne peut craindre aucun tort:

A CELUI qui exerce un talent avec quelque diſtinction, qui ne menace pas de devenir un fardeau pour la Société & qui même contribue pour ſa part à l'enrichir.

AU cœur généreux qui loin de recéler ſa fortune, la fait partager à pluſieurs de ſes Concitoyens. Si cette fortune eſt grande, les effets de la généroſité devenant plus ſenſibles, peuvent mériter de la gloire.

MAIS ſi la fortune d'un Citoyen eſt bornée, il acquierra de l'eſtime par une ſage œconomie, & par les bornes mêmes qu'il ſera obligé de preſcrire à ſon caractere bienfaiſant.

QUEL eſt celui qu'on mépriſe?

L'HOMME intempérant, parce que les ſuites de ſes vices le rendent incapable de rien d'utile:

LE diſſippateur, parce qu'il menace d'être à charge à ſes Concitoyens quand il aura perdu ſes reſſources:

Digitized by Google

Le joueur, fût-il honnête homme, par la même raiſon, & parce qu'il eſt menacé de ne pas garder ſa probité dans l'infortune:

L'Avare, parce que perſonne n'en peut eſpérer aucun ſecours:

L'Homme oiſif, qui, ſans faire aucun bien, conſume, comme les frélons, la nourriture des abeilles ouvrieres:

Le menteur, parce qu'étant ſouvent dangereux pour les hommes d'être trompés, ils ne veulent l'être jamais, & que, quand ils interrogent ou qu'ils ſe donnent la peine d'écouter, ils s'attendent raiſonnablement à entendre la vérité. D'ailleurs peut-on croire que celui qui nous trompe ſans aucun motif apparent, ne cherchera pas encore d'avantage à nous tromper, quand il y ſera excité par ſon intérêt.

Qui couvre-t'on d'opprobre?

Ceux qui ſe ſont montrés capables de faire des actions nuiſibles à quelques Citoyens.

Tels ſont en général les jugemens des hommes: presque toujours équitables quand ils prononcent ſur les actions & très ſouvent injuſtes, quand ils prononcent ſur leurs auteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Bienfaisance.

Le devoir d'un Citoyen est d'être utile à la Société. Il ne suffit donc pas qu'il se défende de faire aucun mal aux autres, d'être injuste, de désobéir aux loix: il faut encore qu'il fasse tout le bien qu'il peut faire, qu'il rende tous les services qui dépendent de lui.

Aucun homme, en quelque haut degré d'élévation & de fortune qu'il se trouve placé, n'est tellement indépendant des autres, qu'il ne puisse désirer de trouver des hommes bienfaisans. Qui donc a droit de s'exempter de l'être?

La bienfaisance est différente de la générosité. Elle n'exige pas la richesse. Il n'y a personne qui ne puisse être bienfaisant, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être utile à un autre. Quiconque me conseille, m'instruit, me console, me rend facile quelque pas glissant de la vie, est mon bienfaiteur. L'homme puissant qui m'offre son crédit, le riche qui m'offre de l'or, est souvent un fat qui m'insulte.

Digitized by Google

CELUI-LÀ est le bienfaiteur de ses Concitoyens, qui produit des travaux utiles à la Société, soit qu'il l'éclaire par son génie, soit que, par ses mains, il lui paie le contingent de son labeur.

CELUI qui reste dans l'oisiveté est indigne de partager les avantages de l'Etat Social.

IL y a des gens qui, sans tenir aux richesses, ne rejettent aucun moyen d'en acquérir, employant l'injustice, la ruse, les rapines, la concussion, refusant de payer leurs créanciers légitimes, dissippant le bien de leurs pupilles & répandant l'or de tous côtés. C'est voler d'une main, pour donner de l'autre.

IL faut prendre garde que notre bienfaisance ne l'emporte sur nos facultés. Comme il est de l'intérêt de la Société que chaque Citoyen soit conservé, & que nul ne peut avoir une garde plus sûre que lui-même: chacun doit penser d'abord à sa conservation propre, ensuite à celle de sa famille. Ainsi celui-là serait plutôt prodigue & imprudent que bienfaisant & généreux, qui, pour être utile à des étrangers, dissipperait sa fortune dont il est comptable à ses descendans. Il est beau de savoir

Digitized by Google

donner, mais il faut ſavoir donner avec retenue.

La généroſité, dit Cicéron, épuiſe elle-même ſes propres moyens. Qu'y a-t-il de plus inconſidéré que de ſe mettre hors d'état de faire longtems ce que l'on fait avec plaiſir? Il n'y a point de bornes à la généroſité; car ceux qui en profitent, inſpirent à d'autres l'envie de participer aux mêmes bienfaits.

Celui qui donne ſans compter, ne pourra être longtems généreux.

Mais on trouve plus ſouvent des hommes durs, qui ne manquent jamais de prétextes pour repouſſer le malheureux. Ils vous diront avec un orgueil froid, &, comme s'applaudiſſant eux-mêmes de leur bonne conduite, à laquelle ils ſont peut-être moins redevables qu'à la faveur des conjonctures, que cet infortuné eſt indigne de ſecours, qu'il s'eſt attiré ſon malheur.

Eh! quoi? N'as-tu jamais fait de fautes, toi-même? Je t'accorde que cet indigent ait des reproches à ſe faire. Il a follement diſſipé ſon héritage: ſoit. Il n'a pas aſſez aimé le travail: je le veux. Il a même donné dans le déſordre; paſſons. Mais ſes fautes méritent-

Digitized by Google

elles la mort? Et ta dureté l'y condamne! Si, par imprudence, un homme eſt près de tomber dans un précipice, refuſeras-tu de lui tendre la main?

BEAUCOUP aiment mieux faire des préſens à des gens qui n'ont aucun beſoin, que de ſoulager l'indigence. Impitoyable par nature, généreux par oſtentation. Quand on peut donner, que ce ſoit à celui qui a le plus de beſoin. Mais ſouvent on donne par cupidité: on ſeme pour recueillir.

COMBIEN de fois on rendrait un grand ſervice au malheureux, en lui donnant ce qu'on rejette! La deſtruction, la diſſipation de ce qui nous eſt ſuperflu & qui peut ſervir aux autres, eſt un attentat contre l'eſprit ſocial.

LES ſervices rendus à un homme de mérite honorent le bienfaiteur & font réjaillir ſur lui des rayons de la gloire de celui qui a reçu le bienfait.

C'EST un hommage qu'un homme honnête rend à un autre, quand il veut bien lui avoir obligation. Un cœur fier, parce qu'il ſe rend à lui-même témoignage de ſa vertu, ne trouve pas tous les hommes dignes de lui rendre ſervice.

Digitized by Google

CELUI qui a fait du bien & qui exige du retour, perd le titre de bienfaiteur, & n'eſt plus qu'un créancier rigoureux.

CHAPITRE XXVIII.

Reconnaiſſance.

CEPENDANT il ne faut pas croire qu'un bienfait ne mérite pas de reconnaiſſance. C'eſt à l'homme bienfaiſant d'oublier ce qu'il a fait, à l'obligé de s'en ſouvenir. Il eſt vrai, comme dit Puffendorff, que l'ingrat n'eſt point injuſte, parce que celui qui a donné, n'a rien exigé en retour. Cependant l'ingratitude eſt autant abhorrée que l'injuſtice même. Elle eſt d'une ame baſſe, qui ne rougit point de ſe dégrader & de ſe déclarer peu digne de l'opinion qu'avait conçue de lui le bienfaiteur.

IL ſerait à ſouhaiter que nous fuſſions ſemblables à ces terres fertiles qui rendent plus qu'elles n'ont reçu. La reconnaiſſance n'exige pourtant pas un échange égal. Elle peut exiſter dans le cœur & ne pouvoir ſe manifeſter par des effets. Des ſoins zèlés, de l'amour envers le bienfaiteur, des ſervices pro-

Digitized by Google

portionnés au pouvoir de l'obligé, même l'intention, s'il n'eſt capable de rien de plus, ſuffiſent pour l'empêcher d'être ingrat.

GARDONS-NOUS de faire naître le repentir dans l'ame d'un mortel généreux. Sur-tout ne rougiſſons pas de ſes bienfaits & ne fuyons pas ſon aſpect comme celui d'un ennemi. Il n'eſt que trop vrai que c'eſt une reconnaiſſance rare, que de ſupporter ſans peine la préſence de ceux à qui l'on doit tout.

AVOIR honte d'un bienfait reçu, c'eſt rougir d'avoir été jugé digne d'être obligé.

CHAPITRE XXIX.

Avarice.

LE vice le plus oppoſé à la bienfaiſance, l'avarice, eſt de toutes les paſſions la plus abſurde, puiſqu'elle ne porte que ſur l'opinion, ſans aucun objet réel.

TOUTES les autres paſſions offrent des agrémens à ceux qu'elles poſſedent. Elles flatent les ſens, leur germe ſe trouve dans la Nature. Pouſſées à l'excès, bien des maux les ſuivent: mais c'eſt toujours le plaiſir qui les accompagne. L'avarice fait elle-même le tourment des

Digitized by Google

insensés qui s'abandonnent à elle: elle ne paraît qu'environnée des noirs soucis.

Quelle folie d'accumuler, pour n'en faire aucun usage, ce qui n'a de valeur que par l'usage même; de s'attacher à la possession d'un signe représentatif, sans vouloir jamais se procurer rien de ce qu'il représente; d'embrasser toujours une image vaine & de repousser opiniâtrément la réalité!

Ce vice ne laisse qu'une humeur noire, à la place de toutes les heureuses affections que donne la Nature. L'avare n'est ni Epoux, ni Pere, ni Ami, ni Citoyen, ni Homme: il n'est qu'avare.

Il vole ses Concitoyens en interceptant, autant qu'il est en lui, la circulation des especes. Il craint d'accorder aux ouvriers le juste salaire qu'ils ont droit d'attendre, il fait languir sa femme dans le chagrin des privations au milieu des richesses, prive ses enfans de l'éducation, leur refuse dans un âge plus avancé les moyens de se procurer un état, abandonne aux douleurs l'infortuné qui pourrait être soulagé par de médiocres secours, & se refuse à lui-même ce qu'exige la Nature.

Digitized by Google

LES plaiſirs ne peuvent l'émouvoir, les larmes ne peuvent l'attendrir. Chez lui tous les ſens ſont anéantis; ſes yeux ſeuls ont encore une jouiſſance : la vue de l'or.

COMMENT, avec un tel amour pour les richeſſes, ſe refuſera-t-'on aux moyens injuſtes & bas d'en acquérir?

DU moins l'avarice rend toujours l'homme bien coupable, puiſqu'elle l'empêche de faire aucun bien. C'eſt le vice d'une petite ame, qui ne produit que des actes ignobles, & ne s'allie qu'à de petites & froides paſſions.

L'AVARE eſt bien malheureux. Sa famille ſouhaite ſa mort, les fripons lui dreſſent des embuches, tous les hommes le fuient, le mépriſent & l'abandonnent au ſupplice qu'il s'eſt forgé lui même.

CHAPITRE XXX.

Humanité.

LA bienfaiſance étendue ſur toute l'eſpece humaine, forme cette belle vertu que l'on nomme humanité : vertu dont l'exercice n'a d'autres bornes que celles du monde, & qui rend

précieux & chers tous les Etres intelligens & sensibles.

L'ETAT peut avoir d'autres Etats pour ennemis: mais l'homme ne doit pas connaître d'homme qu'il haïsse. Un Citoyen, qui a prêté serment sous les drapeaux de la République, peut, sans manquer à l'humanité, donner la mort à quiconque porte les armes pour un Etat ennemi. Mais, hors des combats, tous les hommes doivent être mutuellement sacrés les uns pour les autres, quelque dissention qu'il puisse y avoir entre les Puissances.

LA douce compassion & l'intérêt réciproque n'avaient pas encore assez tempéré chez les Romains les droits cruels de la guerre. Cependant ils étaient assez éclairés pour regarder comme des meurtiers ceux qui, sans avoir prêté le serment militaire, se mêlaient dans les armées, & donnaient la mort aux ennemis de la République.

LE fils du vieux Caton, étant en Macédoine dans la guerre contre le Roi Persée, fut licencié par le Consul. Son pere lui ordonna de ne point se trouver à l'action, parce que n'étant plus compris dans le nombre des Sol-

Digitized by Google

dats, il avait perdu le droit de combattre contre les ennemis.

Si tous écoutaient la voix de l'humanité, les recueils des loix seraient bien courts, puisqu'il n'y aurait ni oppression, ni injustice, ni persécutions, ni querelles, ni méfaits. La paix régnerait sur la terre, entre des Puissances épriſes du bonheur des humains, parmi des hommes amis des autres hommes.

On ne verrait dans ses semblables que des freres, sous quelque puissance qu'ils vécussent, quels que fussent les degrés de leurs lumiere, la perfection de leur police, leur maniere d'adorer leur auteur. On ne voit à présent dans la plus grande partie de ses semblables, que des ennemis, des étrangers, des barbares & des impies.

Eh ! quelle plus grande impiété que de mépriser, de haïr ceux que le Créateur nous a donnés pour freres, d'abhorrer, de déchirer ses plus précieux ouvrages, de faire régner la haine & la désolation dans le séjour qu'il nous a marqué ?

Malheureux que nous sommes par les maux attachés à notre nature, nous mettons

Digitized by Google

tous nos soins à les aggraver ! Nous n'avons que quelques jours à passer ensemble & nous les employons à nous porter les plus rudes coups !

Vous vous plaignez, tristes humains ! Hélas ! n'accusez que vous-mêmes. Vous forgez de vos propres mains, vous vous étudiez à rendre plus cruels, les instrumens de vos supplices.

Quand la sainte humanité sera révérée sur la terre, on y verra le bonheur régner avec elle.

CHAPITRE XXXI.

Luxe.

Parmi les instrumens de nos peines, le luxe tient un des premiers rangs, puisque c'est de lui que découlent presque tous ces maux factices, mais si sensibles, qui ne sont pas causés par la souffrance physique de l'individu.

D'un autre côté, il fait fleurir les Etats, & procure aux Citoyens mille commodités, mille plaisirs. Supprimez le luxe, vous ôtez cette vie qui anime les empires.

Il semble nuire à la population, parce qu'il fait craindre le grand nombre d'enfans à ceux qui

Digitized by Google

qui ne pourraient plus soutenir leur faste. Il est favorable à la population, parce qu'il fait travailler & vivre un grand nombre de Citoyens.

On a beaucoup écrit sur les maux qu'entraîne le luxe, on y a proposé beaucoup de remedes. Quelques-uns des livres où l'on agite ces matieres sont assez bien faits pour amuser le loisir de quelques lecteurs, qui trouveront qu'il y a du bon dans ces écrits, & qui en interrompront la lecture pour ordonner de nouveaux ornemens à leur fallon, ou pour commander à leur sellier le plus leste équipage.

Pendant que l'ouvrage nouveau se débite, & que tout faste y est terrassé, d'habiles architectes construisent des palais, de bons peintres en décorent l'intérieur, des brodeurs ajoutent une valeur nouvelle aux étoffes les plus précieuses & les comédiens donnent une tragédie nouvelle, dont une seule représentation fera circuler plus d'argent que la production philosophique & contribuera par conséquent au bonheur d'un plus grand nombre de Citoyens.

On parle tous les jours du luxe, & rien n'est plus difficile à définir, ni moins défini que le luxe.

Digitized by Google

UN homme qui a un revenu considérable, fait une dépense conforme à ce revenu & se procure bien des choses qui ne sont pas de première utilité. Cet homme a-t-il du luxe ? Mais, s'il renfermait les produits annuels de sa fortune, pour en former un trésor, alors il serait mauvais Citoyen, puisqu'il recélerait dans ses coffres ce dont il n'a que l'usufruit & qui doit être répandu dans la circulation. Chaque particulier doit avoir l'usage libre de ses biens; mais ses biens doivent être cependant ceux de tous: ils le deviennent en effet & se répandent sur quantité de membres de la Société en passant par un nombre infini de canaux. Le riche avare fait un vol à la Société.

L'HOMME pauvre qui prive sa famille du nécessaire pour briller par des objets superflus, donne dans un luxe odieux, & est criminel envers lui-même à qui il prépare une foule de maux, & envers tous ceux qu'il fait souffrir par un vain amour du faste.

ON trouve dans les villes riches beaucoup d'hommes, qui n'ont d'autre bien que le produit de leur industrie, & qui, pour s'élever au niveau de ceux qui jouïssent d'une aisance se-

Digitized by Google

lidement fondée, dissippent tout ce que l'industrie leur rapporte. Ils vivent dans un faste disproportionné à leur condition & qui ne porte que sur leurs moyens casuels & instantanés; ils laissent leurs enfans dans la misere & l'éprouvent eux-mêmes quand ils parviennent à la vieillesse. Leur imprudence est condamnable; mais je ne pense pas qu'elle doive être réprimée par les loix. Il est, je crois, avantageux à la Société qu'il y ait de ces imprudens. Car l'Etat souffrirait un défaut de circulation très sensible, si tous ceux à qui leur industrie produit au delà du nécessaire pensaient à l'avenir & resserraient leur superflu. Leurs enfans, qui se trouveraient maîtres d'une certaine fortune, n'exerceraient pas de ces professions de premiere utilité auxquelles la dissippation de leurs peres les condamne. Notre position est telle que la folie est bonne à quelque chose.

MAIS celui qui, pour paraître avec éclat, contracte témérairement des dettes auxquelles il est incertain de satisfaire, mérite d'être réprimé par le Gouvernement. Il vole des particuliers qui ont trop compté sur sa bonne-foi,

Digitized by Google

il détruit, autant qu'il eſt en lui, la confiance due aux honnêtes-gens.

LORSQU'UN Peuple manque d'induſtrie, celui qui prodigue ſes richeſſes à l'étranger, pour ſe procurer des objets de luxe, eſt un mauvais Citoyen qui augmente, autant que ſes facultés le lui permettent, la miſere de ſa Patrie.

QUAND, dans un Etat, il y a un nombre ſuffiſant de Cultivateurs & de Soldats, que feront les autres? Ou ils periront dans l'inutilité & dans la miſere, & la population ſera arrêtée: ou ils s'adonneront à des arts qui ne ſeront pas de premiere néceſſité. Ils ne pourront donc alors ſubſiſter que par le luxe.

UN homme qui fait bâtir donne dans le luxe, car une chaumiere ſuffit. Celui qui porte d'autres vêtemens que de fil & de laine commune, donne dans le luxe; car on peut être ſuffiſamment vêtu, ſuivant les différentes ſaiſons, avec du gros drap, une bonne peluche épaiſſe, du camelot & de la toile. Supprimez donc, dans un Etat floriſſant, tous les arts qui ſervent à la belle conſtruction & à la

Digitized by Google

décoration des bâtimens, toutes les manufactures d'étoffes fines ou précieuses, toutes celles de bonneterie en soie & des différentes bagatelles qui entrent dans un habillement un peu recherché: que deviendront tant de Citoyens? On les employera aux arts d'une utilité absolue. Mais apparemment que ces mêmes arts sont cultivés, puisqu'ils nourrissent ceux qui s'occupent des arts d'agrémens. L'homme industrieux fait vivre le Colon; le Colon fait vivre l'homme industrieux. Tous deux enrichissent l'Etat & méritent des récompenses.

CEUX qui font travailler les hommes industrieux, doivent souvent eux-mêmes à leur propre industrie, c'est à dire à des arts de luxe, cette aisance qui les rend utiles; les ouvriers en emploient d'autres, qui, à leur tour, contribuent à la subsistance de quantité d'autres.

ON étudie les mœurs d'un petit Peuple naissant, & l'on veut nous les faire adopter. C'est renvoyer un homme robuste au lait de sa nourrice.

CEPENDANT le sage rejettera loin de lui, autant que l'usage impérieux pourra le lui per-

Digitized by Google

mettre, les productions du luxe, ou il ne les prendra que pour ce qu'elles valent, & n'y sera jamais attaché. Mais il n'y aura que peu de sages, & les choses n'en iront pas plus mal.

Les autres continueront d'entretenir le luxe par leur fortune ou par leurs travaux, &, tant qu'ils n'y sacrifieront qu'en consultant leurs facultés, la Société n'en sera que plus active.

CHAPITRE XXXII.

Aumône.

Mais, dira-t-on, le riche n'a pas besoin de dissipper ses revenus en dépenses qui ne sont pas d'absolue nécessité. Il peut répandre ses richesses dans le sein du malheureux.

Oui, sans doute, il est beau d'employer ses facultés à secourir l'infortune. Mais ici une triste vérité m'échappe. C'est que l'aumône, distribuée sans intelligence, peut être souvent dangereuse.

La meilleure aumône qu'un riche puisse faire, c'est de dépenser son revenu. Il fait vivre les marchands, les ouvriers, qui, à leur tour, fournissent à la subsistance de ceux dont

Digitized by Google

ils tirent les matieres premieres, ou les choſes néceſſaires à la vie. Ainſi chacun vit, chacun travaille, & il n'y a que le pareſſeux qui reſte inutile dans l'Etat.

Des charités trop abondantes feraient au contraire naître la pareſſe. Cet ouvrier, qui ſubſiſte de ſon travail, aimerait mieux ſe tenir tranquille & vivre aux dépens du riche qui nourrirait ſon oiſiveté.

Je ſuppoſe qu'un homme dont la fortune monte à un million de livres, liſe quelque part, qu'autrefois des perſonnages révérés diſtribuerent tous leurs biens aux pauvres: qu'il veuille imiter cet exemple, qu'il vende ſes terres, ſes maiſons & diſtribue ſon million à deux mille indigens. Voilà d'abord un homme hors d'état d'aider à l'avenir les malheureux: mais voilà deux mille hommes dont la moitié ne travaillera plus qu'avec beaucoup de relâchement & dont l'autre ne fera rien du tout. Il ſuit delà une grande diminution de travail & par conſéquent une grande perte dans l'Etat. Chacun enfin, ayant diſſippé ſon contingent, ſera obligé de retourner à l'ouvrage dont il aura perdu l'habitude. Heureux encore, ſi, après

Digitized by Google

un auſſi long repos, ils trouvent l'occaſion de travailler! Car, parmi ceux qui vivent de leur labeur, c'eſt l'ouvrage qui amene l'ouvrage.

MAIS ſi au contraire notre riche garde ſon bien, il dépenſera chaque année cinquante mille livres, qu'il répandra en portions inégales ſur une quantité conſidérable d'hommes qui ne le connaiſſent point, qu'il ne verra jamais, & qui cependant contribuent à ſes beſoins & à ſes plaiſirs.

IL eſt, ſans doute, néceſſaire de ſecourir le malheureux, qui trouverait la mort dans une indigence dont il ne peut ſortir. Mais ces ſecours ne doivent pas faire naître en lui la pareſſe; ils doivent être proportionnés à ſes beſoins preſſans, le rappeller au travail & non pas l'en détourner.

MAUDIT ſoit le cœur dur qui voit ſouffrir le miſérable, ſans prendre pitié de ſon ſort! Mais craignons de faire retomber l'infortuné dans des malheurs plus grands que ceux qu'il éprouve, quand nous ne pourrons plus aider ſa miſere: tremblons de le rendre inutile à la Société, ſi, par une prodigalité indiſcrette, nous l'encourageons à l'oiſiveté.

Digitized by Google

NUL homme ne doit attendre que de lui-même sa subsistance. Fournissons au malheureux à qui ils manquent, les moyens de se la procurer: mais qu'il s'aide quand nous l'aurons secouru, & qu'il ne s'accoutume pas à croire que, dans un tranquille repos, il doit tout attendre de ses bienfaiteurs.

CELUI-LÀ est un imprudent Citoyen, qui ôte à un homme son énergie, lui avilit l'ame, lui rend inutile l'exercice de ses facultés & fait naître en lui les mœurs & l'esprit d'un gueux, qui pense que les autres lui doivent tout, & qu'il ne se doit rien.

MAIS à qui parlé-je, quand je veux donner des bornes à la générosité. Mortels, ô durs mortels, ces avis ne vous sont pas nécessaires. Ecoutez plutôt la voix de l'humanité qui vous crie: hommes, vous êtes menacés de tous les maux qui affligent les hommes: secourez donc les malheureux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Principe des Passions.

Le Grand-Etre a voulu que les vents soulevassent les flots de la mer, & qu'ils agitassent ce liquide immense, qui, sans eux, n'aurait formé qu'un vaste amas d'eaux croupissantes, dont les exhalaisons funestes auraient porté la mort sur la terre: il a voulu de même que la vie de l'homme fût agitée par les vents impétueux des passions, & qu'il reçût d'eux un mouvement, dont il aurait manqué sans leur secours.

Si je veux remonter à leur source, je la trouve dans les premiers besoins de l'homme, la faim, l'amour & la necessité de repousser les attaques de la Nature. On peut encore reconnaître un besoin qui se fait sentir quand les autres sont satisfaits: celui du repos.

Tous ces besoins se présentent à l'homme Sauvage sous la forme la plus simple. Quand il ne sent ni l'aiguillon de la faim, ni celui de l'amour, & que d'ailleurs il est sans crainte, il cherche un abri & se repose.

Digitized by Google

L'HOMME nouvellement réuni en Société n'eſt gueres plus recherché dans les moyens de ſatisfaire ſes beſoins. Mais quand une fois il s'eſt accoutumé à avoir des poſſeſſions, quand il eſt parvenu à ſe former un langage, quand il a aggrandi le cercle d'abord très étroit de ſes idées, tout change pour lui, & ſes beſoins ceſſent de ſe borner au premier cri de la Nature.

CE n'eſt plus aſſez pour lui de ſe nourrir; il veut trouver du plaiſir à réparer les pertes qu'il fait ſans ceſſe de ſa propre ſubſtance. Il n'avait d'abord que des ſenſations, il commence à avoir des goûts. Il met du choix dans ſes affections & la premiere femme qui pourrait lui faire éprouver les plaiſirs de l'amour, n'eſt pas toujours celle avec qui il veut les goûter. Le tems approche où il ne ſe contentera pas d'un vêtement chaud pour ſe garantir des rigueurs de l'hiver, ni d'un abri commode pour y prendre le repos, il a commencé par ſatisfaire ſes beſoins: enſuite il a joüi: bientôt il voudra joüir avec délices.

L'HOMME, s'étant formé un langage, a acquis de la mémoire. Le ſouvenir du paſſé don-

Digitized by Google

ne de la prévoyance pour l'avenir. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas éprouver le beſoin, il faut n'avoir point à le craindre. La poſſeſſion actuelle ne tranquilliſe point, s'il reſte des inquiétudes ſur des privations futures. Il faut avoir beaucoup, pour ne pas craindre de manquer.

Il a dû remarquer qu'il pouvait tirer des ſervices de ſes ſemblables. Il concevra l'envie de s'en aſſervir un grand nombre. Ceux qu'il ne pourra pas ſe ſoumettre, il voudra du moins ſe les attacher; & il verra que les hommes s'attachent, ſans trop y réfléchir, à ceux qui paraiſſent pouvoir leur être utiles, lors même qu'ils n'en attendent aucune utilité. Ainſi il aura intérêt d'affecter de la puiſſance, de la grandeur, des richeſſes, du mérite; & il en affectera beaucoup plus qu'il n'en poſſede.

Comme il s'aime plus que les autres, il voudra avoir plus qu'aucun autre des qualités ou des avantages qui peuvent être utiles ou agréables. Il ne ſaurait ignorer longtems que les avantages qu'il poſſede ou qu'il croit poſſéder, ne ſont pas le partage de tous: ainſi il s'eſtimera plus que bien d'autres.

Digitized by Google

S'IL naît dans un climat qui exige peu de lui, il ne ſe forcera point lui-même à des recherches que ne lui impoſe pas la néceſſité. Il aura moins d'activité, de goût, d'induſtrie: il aura moins de ces paſſions qui font inventer, qui perfectionnent les arts agréables & utiles, qui rendent capables d'éclairer les hommes. Il aimera mieux dominer ſur eux, & les paſſions qui ſeront en lui plus exaltées, ſeront l'ambition & l'amour.

S'IL eſt né ſur une terre qui ſe refuſe opiniâtrément à ſes efforts, toujours occupé du ſoin de la vaincre, il ne pourra ſe livrer à d'autres travaux. Ainſi la poëſie, les belles lettres, les arts d'agrément & de commodité, la philoſophie ne fleuriront jamais parmi les infortunés habitans de la Laponie.

MAIS dans les climats tempérés, l'homme eſt forcé à un travail preſque toujours récompenſé par la Nature, qui lui fait acheter ſes bienfaits, mais qui manque rarement à lui payer ce qu'elle lui doit. C'eſt là que l'action, une fois imprimée à l'homme par la néceſſité, ne ceſſera pas quand la néceſſité ſera ſatisfaite, c'eſt là qu'il s'élevera, en quelque ſorte, au

Digitized by Google

dessus de lui-même, & qu'il acquierra une énergie productive à laquelle ne s'éleveront jamais les Nations auxquelles il porte envie, ni celles dont il plaint la destinée.

PAR la même raison on verra partout que ce sont les hommes d'une condition moyenne qui se distingueront le plus par les talens.

AINSI se résoud ce problême : pourquoi les Peuples de l'Orient & du Midi n'ont-ils point ce génie qui distingue les Nations de l'Europe ? C'est qu'ils commencent par avoir moins de besoins.

NOUS sommes paresseux : la nécessité nous imprime le mouvement qui ensuite ne s'arrête plus. Si elle exige peu de l'homme, il reste en repos. Si elle exige toujours, il ne se meut que pour elle. Si elle cesse d'exiger, il continue de se mouvoir pour l'agrément.

CHAPITRE XXXIV.

Passions.

AUTREFOIS les Stoïciens, à présent les dévots, veulent que toutes les passions soient mauvaises : que ce qui serait louable inspiré

Digitized by Google

par la vertu, devienne condamnable dès qu'il eſt inſpiré par la paſſion. Pur verbiage, contraire à la vraie philoſophie, puiſqu'il eſt contraire à la Nature.

L'AUTEUR de notre Etre nous a donné les paſſions comme des ingrédiens néceſſaires à notre conſtitution. Il nous les a données, comme tout le reſte, pour en uſer, & non pour en abuſer.

L'APPÉTIT des alimens eſt une paſſion: elle eſt utile, puiſque, ſans elle, nous négligerions de nous nourrir.

SI l'auteur de la Nature a répandu dans les ſubſtances deſtinées à réparer nos pertes, tous ces ſels dont les pointes différemment conformées nous font éprouver des ſenſations diverſes: s'il a tapiſſé notre langue de mammelons nerveux ſi ſenſibles aux picotemens ſi agréablement variés des mets: il n'a pas voulu que cet admirable appareil de l'organe du goût ne nous fît éprouver aucun plaiſir; il n'a pas ordonné que nous fuſſions ſemblables à l'autruche ſtupide, qui engloutit indifféremment ce que le hazard lui préſente.

Digitized by Google

AINSI, lorſque ſa bonté a ſi tendrement pourvu à notre conſervation, lorſqu'il nous a marqué ſa volonté d'une maniere ſi ſenſible: c'eſt ſe ſoulever contre ſes ordres ſuprêmes, c'eſt vouloir rejetter avec audace les préſens qu'il nous a faits, que de nous donner une mort lente & cruelle par des jeûnes deſtructeurs, ou même de nous reprocher le plaiſir que nous éprouvons, en obéiſſant au beſoin.

MAIS cet appétit ſalutaire, cette douce ſenſation, bienfait de la Nature, nous conduit aiſément à la gourmandiſe, à l'amour des liqueurs fortes; vices funeſtes, encore plus meurtrier que le jeûne rigoureux. Ils privent l'homme de ſes plus heureuſes facultés, le transforment en une lourde maſſe auſſi dégoutante qu'inactive, appeſantiſſent ſa raiſon, énervent ſon courage, détruiſent les reſſorts de ſon eſprit, le rendent également inutile à lui-même & déſagréable aux autres, ſement ſa vie de mille douleurs & lui amenent une fin prématurée.

L'INTEMPÉRANCE eſt la ſource de preſque tous nos maux phyſiques & de ces maladies cruelles & innombrables qui affligent l'huma

Digitized by Google

l'humanité. C'eſt par elle que l'homme eſt le plus ſouffrant des animaux & celui de tous qui fournit le plus rarement toute la carriere que la Nature ſemble lui avoir donné à parcourir.

LA ſobriété eſt la vertu de quiconque chérit & veut conſerver agréablement ſon exiſtence.

ELLE eſt une vertu, parce qu'elle eſt utile à l'individu qui la poſſede & avantageuſe à la Société dont le voeu eſt la conſervation des Citoyens. Car, comme dit M. Hume, ſi l'uſage immodéré des alimens & des liqueurs fortes ne nuiſait pas plus à la ſanté & aux facultés du corps & de l'eſprit, que l'uſage de l'air & de l'eau, il ne ſerait pas plus condamnable.

MAIS c'eſt ſur-tout contre l'amour que ſemblent triompher les ennemis des paſſions. Qui ne voit cependant que la Nature nous l'a donné pour la propagation de l'eſpece, qu'elle en a travaillé les organes avec un ſoin encore plus curieux que ceux de toutes nos autres ſenſations, & qu'elle en a rendu les mouvemens d'autant plus impérieux, d'autant plus irréſiſtibles, que ſa fin eſt plus néceſſaire?

Digitized by Google

En effet, sans cet attrait si vif & si puissant qui entraîne un sexe vers l'autre, quelle femme consentirait à supporter les incommodités de la grossesse & les douleurs de l'enfantement? Quel homme se soumettrait à tous les travaux, à tous les embarras, à toutes les sollicitudes qui accompagnent les soins d'une famille?

Mais ce penchant mutuel des deux sexes, mal dirigé, conduit trop souvent au libertinage, qui détruit la santé de celui qui s'y livre, le détourne de ses devoirs, nuit à son état, dérange sa fortune, affaiblit ses facultés intellectuelles en énervant son corps & porte le trouble, la discorde & souvent les crimes les plus affreux dans la Société.

Ainsi toutes nos passions ont leurs avantages & leurs dangers. Sans l'amour-propre, braverait-on le travail, les fatigues, pour exister avec plus de gloire? Mais l'amour-propre engendre fréquemment l'ambition, qui n'est elle-même criminelle que par le but qu'elle choisit & les moyens qu'elle emploie. Si je désire de la puissance pour rendre mes Concitoyens plus heureux, si j'aspire aux grandes

Digitized by Google

places pour les remplir d'une maniere plus utile à ma Patrie, mon ambition eſt vertueuſe. Elle eſt condamnable, ſi elle n'eſt excitée que par la cupidité, ou ſi elle n'héſite pas, pour ſe ſatisfaire, à faire agir les reſſorts les plus odieux.

LA noble paſſion de l'emporter ſur ceux qui courent avec nous la même carriere, ce deſir qu'on nomme émulation, & auquel ſont dus les heureux efforts qui ont fait les hommes diſtingués dans tous les genres, ne mérite que des éloges: c'eſt un combat entre des mortels généreux, à qui répandra plus de gloire ſur l'humanité. Mais, dans certains caracteres, ce beau mouvement conduit au vice & fait l'envieux.

SI l'envie a pour objet les talens des autres, l'envieux rend lui-même témoignage du peu qu'il vaut & de ſon déſeſpoir de valoir jamais d'avantage. Si elle porte ſur les richeſſes, c'eſt déclarer qu'on a beſoin d'elles pour être quelque choſe. On envie bien la conſidération dont jouït un homme vertueux: le malheur eſt qu'on n'envie jamais ſa vertu.

Digitized by Google

L'AMOUR de l'or, mêlé presque toujours avec d'autres passions, quelquefois dignes de louange & quelquefois de blâme, défriche les campagnes, fait nourrir les troupeaux, rassemble des flottes, fait naître & entretient le commerce, éleve les villes, y fait fleurir les arts. Quand il est isolé, c'est une passion inactive & morte, qu'on nomme avarice.

QUEL indolent automate que ce mortel flegmatique que tous les événemens trouvent toujours le même, qui voit toutes les actions avec une égale indifférence! Mais cette même chaleur du sang qui nous donne de la vivacité, du feu, de l'énergie, nous excite quelquefois à l'emportement.

DANS la colere l'homme n'est plus lui-même, ne se connaît plus, n'a plus d'idées, plus de raison, presque plus de sentiment. Alors il n'obéit plus qu'à l'action impétueuse du sang qui se porte au cerveau, toutes les paroles qu'il profere sont également dénuées de sens & de suite, & le feraient rougir, si elles lui étaient rapportées lorsqu'il est de sens froid. Alors le plus ingénieux des hommes ressemble au plus

Digitized by Google

stupide, ses traits même altérés n'offrent plus qu'un visage affreux, déformé par les plus hideuses convulsions: état horrible, qui détruit tous les intervalles qui séparent l'homme de la bête féroce.

Le premier mouvement de la colere est excusable, c'est la machine qui agit: mais on est toujours maître du second.

La colere continuée est la vindication. Il y a des passions dont l'usage & non l'abus, est approuvé par la Nature: nous l'avons demontré. Leur extinction totale serait la plus cruelle des maladies, puisqu'elle ne pourrait être causée que par l'anéantissement des organes qui nous ont été accordés pour notre conservation. Mais la vengeance, ainsi que la haine & l'envie, ne peut jamais se montrer que sous une face odieuse. On doit les regarder comme une maladie de l'âme.

La vengeance propage, éternise les haines, se multiplie en quelque sorte elle-même & tend à rompre, entre plusieurs Citoyens, les nœuds de la Société. Si nous avons reçu une injure légere, n'est-ce pas nous dégrader nous-mêmes, & dépouiller les sentimens d'humanité, que de

Digitized by Google

chercher à en tirer vengeance & de troubler l'ordre social pour un mal que nous avons à peine senti ? Si l'injure est grave, nous serons encore bien plus grands par la clémence, que si nous n'eussions été que faiblement outragés. Si l'offenseur a employé, pour nous nuire, des moyens bas, odieux, criminels; mérite-t-il, le misérable, de porter atteinte à la tranquillité de notre ame ? Daignerons-nous lui accorder seulement une place dans notre pensée ? Il n'est digne que de notre plus profond mépris. Livrons-le à ses remords & à l'indignation publique: ils nous vengeront assez.

Il y a telle passion qui semble tenir au ridicule, & qui ne manque pas encore d'utilité. Sans la vanité, combien de bonnes œuvres omises, qui ne sont faites que pour être remarquées.

Sans cette même vanité, ce Stoïcien que je combats, ce rêveur farouche aurait-il fréquenté les écoles, aurait-il pâli sur les écrits des disciples de Zénon, pour parvenir à déraisonner philosophiquement ?

Par l'absence des passions, les talens, les sciences, les arts sont anéantis.

Digitized by Google

On s'étudie que pour contenter son amour-propre, en se distinguant des autres, ou pour satisfaire à un desir violent d'apprendre, qui, chez bien des hommes, est une passion très vive.

On ne peut cultiver les arts & les talens avec succès, qu'on ne les cultive avec chaleur: &, dès que vous mettez de la chaleur dans vos actions, vous êtes passionné. Car il faut reconnaître pour passion tout ce qui nous arrache à la froide tranquillité, tout ce qui agite vivement notre ame, tout ce qui nous transporte, en quelque façon que ce soit.

Ainsi la dévotion la plus pure est elle-même une passion louable que Dieu inspire à ses élus, dont la chaleur les pénetre, les ravit au delà d'eux-mêmes, les arrache à la terre & les éleve vers l'éternel.

Par quel abus de la raison, les Stoïciens condamnaient-ils jusqu'à la pitié, cette douce, cette aimable passion, seule toujours féconde en actes bienfaisans? Que dirons-nous de leur inconséquence, lorsque, réprouvant l'heureux sentiment de la compassion, ils voulaient cependant qu'on prêtât de généreux secours aux

Digitized by Google

infortunés; lorsqu'ils nous ordonnaient de les aider, en nous défendant de partager leur misere, d'y compâtir, d'en être touchés? Aveugles qu'ils étaient, de détruire la cause en voulant conserver l'effet; de tendre à la perfection de l'œuvre, en brisant les instrumens propres à opérer! Dangereux contemplatifs, qui, en nous ôtant un mouvement précieux qui nous porte au bien, ne s'appercevaient pas que c'était nous rendre bien lâches à faire ce bien, quand nous n'y serions plus excités que par de froids raisonnemens! philosophes trompés, qui osaient s'élever contre les saintes loix de la Nature; ou plutôt Sophistes odieux en effet, s'ils avaient pu parvenir à dépraver leurs cœurs, comme ils avaient égaré leurs esprits!

C'est à ce comble d'absurdités que sont conduits par leur système ceux qui veulent proscrire les passions. Quelques-unes, il est vrai, portent quelquefois les hommes à se nuire mutuellement; mais d'autres, & souvent les mêmes, les forcent à se rendre des services mutuels.

Qui osera prononcer que les chocs, les traverses, les douleurs que nous causent nos pas-

Digitized by Google

sions & celles des autres, ne sont pas nécessaires à la constitution de notre être & ne contribuent pas à la portion de bonheur & de plaisir dont nous sommes susceptibles? Sans cette espece de balottement que nous éprouvons, nos jours, passés dans la fatigante uniformité du repos, seraient longuement comptés par l'ennui.

Il faudrait alors que Dieu changeât la Nature humaine, pour qu'elle ne fût pas plus malheureuse qu'elle ne l'est à présent.

Figurez-vous un voyageur, fatigué du doux & triste balancement d'une litiere, préférant de marcher à pied, dans un sentier raboteux, sur le bord d'un précipice. Il semble pourtant que, dans ce voyage de la vie, nous rencontrons souvent des voitures un peu trop rudes.

Pour confondre plus aisément les détracteurs des passions, tâchons de nous figurer, s'il est possible, un homme qui ne soit nullement passionné & de faire le portrait du sage qu'on veut nous donner pour modele.

Il faut nécessairement le supposer presqu'entiérement privé de l'usage des sens. Son pa-

Digitized by Google

lais ne lui offrira dans les alimens aucune saveur. Son oreille insensible n'entendra que du bruit, quand les nôtres seront remplies des sons les plus harmonieux. Ses yeux verront, sans en jouïr, le spectacle de la Nature & ne remarqueront dans sa piquante & admirable variété, qu'une confusion capricieuse & bizare. Les nerfs émoussés de son odorat ne pourront être picotés par le doux parfum des fleurs, ni par cet autre parfum plus utile des mêts, qui avertit le goût des sensations agréables qu'il doit éprouver, & l'invite, par le plaisir, à satisfaire au besoin. Les houpes sensibles du toucher ne seront pas plus doucement chatouillées par l'approche d'une peau fine & délicate, que par le contact grossier d'un morceau de pierre ou de fer.

AVERTI seulement du besoin par la douleur & par cette espece de déchirement intérieur qui annonce le vuide de l'estomac, tel que ces animaux dont la langue dure & grossiere semble dénuée de papilles nerveuses, il engloutira indifféremment des Grains, des Chairs, des Métaux, des Terres & des Poissons.

Digitized by Google

Mais il est encore un sens, le plus passionné de tous, qui, chez lui, sera par conséquent le plus obtus. Ainsi supposons tous les hommes semblables à celui dont nous venons de faire la peinture, l'espece, renfermée dans des individus formés par une premiere création, ne pourra se livrer à l'espoir d'une seconde génération & sera bientôt anéantie, puisque ce n'est qu'à la passion la plus vive qu'est accordé le pouvoir de la reproduire.

Excepté les démarches tardives que la Nature souffrante les forcera de faire pour se procurer la subsistance, ces automates n'auront aucun mouvement, puisqu'on ne se meut que poussé par quelque desir; & ils n'auront point de desir, car il est toujours excité par quelque passion, ou plutôt il est une passion lui-même.

De tels hommes ne seront donc pas supérieur à ces vils animaux, qui, fixés à la place où ils ont pris naissance, privés de tout mouvement progressif, n'attendent leur nourriture que du hazard qui la leur présente & qui peut souvent la leur refuser, semblent n'avoir été formés que pour marquer le point de jonc-

Digitized by Google

tion entre la Nature morte & la Nature vivante.

Le monde, ainsi peuplé, sera-t-il différent d'un desert? Il n'offrira que l'horrible silence de la mort.

Mais rendons aux hommes les passions: tout renaît, tout se ranime. Les campagnes sont riantes & fertiles, les arts fleurissent, les belles actions, les talens honorent l'humanité, & l'espece offre le spectacle, malheureusement varié, de grandes sotises, de grands crimes & de grandes vertus.

Que le déclamateur qui s'éleve contre les passions, dépouille un moment, s'il est possible, la passion qui l'attache à son sentiment; il reconnaîtra que leur absence implique contradiction, non seulement avec la Nature humaine; mais même avec la Nature animée.

Pour lui faire quitter son triste langage & le ramener à des sentimens plus conformes à notre essence, il faudrait pouvoir le purger de la bile noire qui fermente dans ses veines & faire couler dans le tissu de ses nerfs, avec plus d'abondance & de chaleur, ce fluide spiritueux, principe du mouvement & de la sensibilité.

Digitized by Google

Alors ses joues livides se coloreraient de l'incarnat de la santé, son œil éteint & renfoncé deviendrait vif & brillant, le souris releverait ses levres pendantes, & son ame, échauffée du feu des douces passions, le rendrait à l'humanité.

Les passions ne sont point dangereuses dans le favori de la Nature, qui, les possédant toutes dans un degré convenable, les tient dans un juste équilibre, & jouït avec innocence de tous les plaisirs préparés à l'homme par son auteur. Mais elles sont redoutables chez ces infortunés, à qui la Nature négligente ou marâtre n'a presque accordé qu'une passion. Elle fermente, elle s'exalte & se tourne en fureur.

L'Homme dangereux est celui qui n'a qu'une passion isolée.

Il faut donc travailler à régler, à modérer ses passions, à les tempérer l'une par l'autre, & non pas à les étiendre, puisque ce serait en même tems détruire l'humanité.

Le défaut d'attention, la vivacité, l'impétuosité de nos mouvemens intérieurs sont de faibles excuses des fautes auxquelles nos passions nous engagent. Nous en avons déja trop.

Digitized by Google

commis, pour n'être pas avertis d'être sur nos gardes. En vain dira-t-on, tel est mon caractère, cela est plus fort que moi. Oui, sans doute: si nous ne luttons pas avec persévérance contre nos affections, elles sont plus fortes que nous & nous entraînent. Mais elles seront faibles contre l'homme qui aura acquis une heureuse pratique de veiller sur lui-même. L'habitude n'ôte rien du mérite des bonnes actions, ni de la malignité des mauvaises. De bonnes habitudes font l'homme vertueux: des habitudes condamnables font l'homme corrompu.

CHAPITRE XXXV.

Courage.

Le courage est une vertu bien utile à l'homme dans les combats que lui livrent ses passions & dans les maux dont sa vie est semée.

Il ne faut pas le confondre avec la valeur, quoique celle-ci en fasse partie. La valeur est une grande vertu dans un héros enflammé d'amour pour sa Patrie, prêt à donner tout son sang pour la rendre victorieuse. „ Mais souvent, „ dit Charron, elle est artificielle, acquise par

Digitized by Google

„ la crainte & appréhenſion de captivité, de „ mort, de douleur, de pauvreté. Elle s'ac- „ quiert par l'uſage, conſtitution, exemple, „ coutume, & ſe trouve ès ames viles & baſ- „ ſes. De valet & facteur de boutique, ſe „ fait un bon & vaillant ſoldat." Il aurait pu ajouter que ſouvent la valeur du ſoldat tient à la cruauté, à l'ignorance du prix de la vie, à la brutalité. Croira-t-on que le bonheur d'exiſter ait la même valeur pour un Houzard groſſier, qui met la volupté à s'enyvrer de liqueurs fortes, & pour un général ſenſible & éclairé? Le ſacrifice augmente par le prix de ce qu'on ſacrifie.

Le véritable courage eſt celui de l'ame. Il conſiſte à n'être arrêté par aucune crainte dans l'exercice de ſon devoir, à ſe tenir prêt à ſupporter les maux dont les hommes ſont menacés, à ne ſe rebuter pas des difficultés apparentes qui s'oppoſent à des projets honnêtes, à ſavoir garder ſon ſentiment quand il eſt conforme à la raiſon.

Il faut travailler de bonne heure à armer ſon ame de fermeté. On fait bien des fautes par faibleſſe. Que d'hommes ont été criminels en

Digitized by Google

déteſtant le crime! On manque à la vertu qu'on aime, pour ne ſavoir pas réſiſter à de faux amis qu'on n'aime pas. On ſe laiſſe entraîner par des protecteurs dont les vains ſervices ſont incapables de rendre heureux, mais qui ſurtout ne pourront jamais rendre le bonheur d'une conſcience ſatisfaite, ni ôter le poids accablant du remords.

Celui qui ſaura borner ſes deſirs, rendra plus rares les occaſions de manquer de courage & s'épargnera de longues douleurs. A combien de fauſſes démarches conduit une vaine condeſcendance, une politeſſe condamnable! Vertueux avec ſoi-même, vertueux avec les amis de la vertu, vicieux avec les partiſans du vice: tel eſt le caractere des hommes. O Lecteur, qui que tu ſois, fixe tes regards ſur ce portrait: peux-tu ne t'y pas reconnaître?

Que le vice eſt voiſin de la vertu! C'eſt ſouvent un devoir d'être complaiſant: mais le complaiſant eſt bientôt lâche. Si vous vous accoutumez à faire ce dont vous êtes prié, on vous priera bientôt de vous prêter à des intrigues à des démarches qui répugneront à votre cœur, juge toujours ſévere & juſte, mais au-

Digitized by Google

auquel vous imposerez silence. Il faudra vous prêter au vice, à l'iniquité. Tels sont les hommes, que, bien loin de travailler à leur complaire, il faut apprendre à leur résister. Celui qui est à la fois grossier & vertueux, est plus vertueux que les autres.

PAR faiblesse le même homme admet des superstitions, pour ne pas scandaliser, & adopte des vices, pour n'être pas ridicule.

LA fermeté est, peut-être, de toutes les vertus, la plus difficile dans la pratique, & cependant elle est la gardienne de toutes. Sans elle, on ne peut se promettre un moment de conserver son ame pure. Au sein de la corruption générale, sollicité par le plaisir, attaqué par la raillerie, peut-être même par le mépris, il faut être bien courageux pour paraître aimer la vertu.

AU milieu de gens nourris de préjugés, opiniâtres dans leurs erreurs, toujours prêts à s'élever contre quiconque aime la verité, il faut bien de la force, pour oser avoir raison.

ENTOURÉ d'insensés & de vicieux, on rougit de la justesse de son esprit & de la pu-

Digitized by Google

reté de ſon ame. Ou l'on garde un lâche ſilence, ou l'on va même juſqu'à démentir ſon cœur.

QUELQUES-UNS voudraient être fermes. Mais obſedés, harcelés, honnis, ils ſe fatiguent, molliſſent & cedent.

COMBIEN de gens ont le bonheur de penſer & n'ont pas la force de bien agir! Combien connaiſſent la vérité & deviennent les organes du menſonge! On fait, on parle comme le grand nombre, quoique le très petit nombre mérite ſeul d'être imité. On a toujours devant les yeux ce que les autres penſeront, & non ce qu'on doit penſer ſoi-même, ce qu'on doit faire. La molleſſe perd tout, dans les Etats, dans les familles, dans les affaires. On prévoit les inconvéniens, on voit le mieux, & l'on a la condeſcendance de choiſir le pire.

QUE de maiſons ruïnées, que d'enfans mal élevés, que de honte répandue ſur les familles, parce que des époux, des peres ont été faibles!

ON s'enerve dans le troubillon du monde: c'eſt dans la retraite qu'on peut ſe faire une ame forte.

Digitized by Google

On entend ordinairement par un homme de Société celui qui a les vices les plus généralement répandus dans la Société, ou du moins un homme faible & lâche qui applaudit aux vices dont il eſt témoin.

Il eſt du devoir de l'homme de ne point abandonner le corps ſocial, de s'efforcer à lui être utile : mais rechercher avidement ce qu'on appelle la Société, c'eſt riſquer toute ſa vertu.

A force de voir des vicieux aimables, le vice devient moins odieux : à force de voir des gens tièdes pour la vertu, on perd cet amour enflammé, ſeul capable de nous la faire ſuivre conſtamment. Environnés de malades attaqués d'un mal, en même tems agréable & contagieux, peut-on ſe conſerver dans une ſanté parfaite ? Avec les partiſans du menſonge, peut-on aimer la vérité ? On cherche la gloire, on craint le mépris : que fera celui qui voit l'eſtime accordée au vice, & les mépris prodigués à l'homme pur ?

Les modernes ſont loin de la chaleur, de l'énergie des anciens. Chez nous, tout eſt froid, tout eſt petit. Les mots de mœurs, de

Digitized by Google

vertu, ſont rejettés du langage ordinaire. Ceux qui s'en ſervent, ſeront bientôt accuſés de rechercher les grands mots. On ne monte point ſon ame à cette hauteur de ſentiment des anciens. Ils voulaient valoir quelque choſe, & ils oſaient avouer ce qu'ils croyaient valoir. C'était un engagement qu'ils prenaient de n'être pas au deſſous de l'idée qu'ils donnaient d'eux-mêmes. A préſent on veut être modeſte: il faut paraître s'eſtimer peu de choſe, & c'eſt encore ſouvent s'eſtimer plus qu'on ne vaut.

Si l'on n'a pas de ſoi une grande idée, on n'eſt capable de rien de grand. Mais ſi l'on a pour ſoi-même quelqu'eſtime, ſi l'on ſe rend compte à ſoi-même de la grandeur de ſon ame: il n'eſt pas poſſible de ne rien laiſſer paraître au dehors de cette fierté noble, qui n'eſt point dans nos mœurs, & qui eſt bien éloignée de la petite vanité, de la ſotte oſtentation & de l'orgueil inſultant, ſi familiers à nos contemporains.

Occupez-vous d'idées nobles, grandes, généreuſes votre ame deviendra grande comme vos idées. Mais c'eſt dans l'habitude de la

Digitized by Google

retraite que vous monterez votre esprit à cette hauteur sublime. Méritez de vous entretenir avec vous-même. Vous ne contracteriez que de la petitesse dans le Société ordinaire, où tous les entretiens roulent sur de petites choses, où l'on ne parle que de modes, de petites intrigues, de petits mérites & de petits talens.

CHAPITRE XXXVI.

Courage dans le Malheur.

L'AME est tellement dépendante du corps, ses affections sont tellement liées à l'état des parties organiques, qu'il est presque impossible que, renfermée dans un corps amolli, elle sache lutter contre les peines.

ON est plus malheureux par la crainte des maux que par leur présence. D'abord le changement de situation parait bien dur: bientôt nous croyons n'avoir pas changé. Des ressources qu'on n'attendait pas se font connaitre. On croyait ne pouvoir vivre dans un tel état, & l'on vit comme auparavant. On jouït même: car toute maniere d'exister a ses jouïs-

Digitized by Google

sances. Il n'y a point d'hommes absolument heureux: il y a bien moins d'hommes absolument malheureux qu'on ne pense.

J'ai connu des hommes dans l'abondance, & je les entendais se plaindre: Je les ai revu pauvres, & j'ai vu leurs levres sourire.

DANS quelqu'état que ce soit, il y a des momens pour les ris & pour les larmes.

SI l'on s'est rendu digne de sa propre estime, si l'on se croit au dessus de toutes les superfluités dont on est environné, si l'on vaut par soi-même & non par ses richesses: on peut braver les coups de la fortune, & rire d'elle quand elle croit nous dépouiller.

CHAPITRE XXXVII.

Courage dans les douleurs.

IL faut convenir qu'on n'est point heureux, quand on éprouve des douleurs aigues: & le Stoïcien qui osera dire à l'infortuné qui gémit dans les accès de la goute, que la douleur n'est point un mal, n'en sera pas tranquillement écouté. Charron aura beau soutenir que c'est le corps qui souffre, que ce n'est pas nous qui

Digitized by Google

sommes offensés; que le corps n'est que l'instrument de l'esprit & qu'il ne faut pas lui servir; que, si l'esprit s'afflige de ce qui arrive au corps, c'est l'esprit qui sert au corps; que c'est imiter la délicatesse de celui qui crierait parce qu'on lui aurait gâté sa robe, & que le corps n'est qu'une robe: toutes ces raisons ne feraient qu'aigrir le malheureux qui se sent déchiré par des douleurs cruelles, & qui ne peut se dissimuler que son vêtement tient de si près à lui-même. C'est la robe d'Hercule qu'on ne peut déchirer sans se faire d'énormes blessures.

Une morale si sublime, si détachée du physique, devient une plaisanterie: car il faut parler à l'homme comme à un être sensible, & convenir que son corps est quelque chose, puisque c'est par ce corps qu'il souffre & qu'il jouït.

On ne peut donc se mentir à soi-même, dans les douleurs, au point de se nier que l'on souffre. Mais il faut s'armer de patience, parce que l'impatience est un mal de plus. Il faut se soumettre, puisque la révolte est inutile, & penser que les biens qui nous ont été

Digitized by Google

diſpenſés, doivent être achetés par des maux. Telle eſt notre nature, elle ne ſera point changée.

Les douleurs aiguës ne ſont pas longues. Leurs intervalles ſont des momens de bonheur pour celui qui a ſouffert. Ainſi tout eſt mêlangé dans la vie; toute infortune a ſes conſolations.

Ou la douleur eſt ſupportable, dit Seneque, ou elle donne la mort.

Dans la ſanté, on s'exagere, peut-être, l'horreur de ſouffrir. Voyez un homme ſouffrant: il vous paraîtra moins malheureux que vous ne croiriez l'être, ſi vous étiez à ſa place.

On eſt toujours plus miſérable par l'avenir que par le préſent. Le pauvre ne ſe plaindrait plus, s'il pouvait eſpérer d'être riche bientôt. Le malade, au moment même de ſes douleurs les plus cruelles, s'écrie qu'il ſe trouverait heureux, s'il oſait ſe flater du retour prochain de la ſanté.

Ainsi l'on a toujours la force de ſupporter ſes maux actuels: il n'y a que ceux qu'on attend qui ſemblent inſupportables.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

Courage contre la Mort.

DES Sages ont dit qu'il fallait mépriſer la vie. Ces ſages n'ont-ils pas dit une ſottiſe ?

SI je veux faire une action utile, il faut bien que je ſouhaite de vivre. Plus en moi le deſir de faire du bien ſera exalté, plus je tiendrai à la vie. Voilà pourquoi des hommes capables d'éclairer les autres par leur génie, ont été ſoupçonnés de manquer de courage, au moins de ce courage de préjugé, qui eſt réellement funeſte à la Patrie.

IL ſemble qu'un vrai mépris de la vie, ne pourrait être fondé que ſur le ſentiment intérieur de ſa propre inutilité.

MAIS ſi, par notre mort, nous pouvons être utiles à nos Concitoyens, c'eſt alors un devoir de la braver avec fermeté. Le lâche guerrier qui la craint & prend la fuite pour ſe conſerver, eſt couvert d'un juſte mépris, & peut même être puni ſévérement, puiſqu'il a fait ce qui était en lui pour livrer ſa Patrie aux puiſſances armées contr'elle.

Digitized by Google

QU'A-T-IL gagné par ſon défaut de courage? Un reſte de vie qui ſera coulé dans l'opprobre. Peut-être aurait-il ſurvécu couvert de gloire. La lâcheté du guerrier eſt donc funeſte à l'Etat & inutile au lâche.

IL eſt permis de connaître le prix de la vie; mais il faut ſe réſigner à la néceſſité de mourir. C'eſt de loin qu'on craint la mort: elle fait le ſupplice de la vie. C'eſt avec toute la vigueur de la ſanté, avec toute la force de l'imagination, avec toute la fineſſe du ſentiment, qu'on enviſage la fin de l'exiſtence, & elle parait affreuſe. La mort a ſoin de cacher ſa laideur quand elle approche. Si elle frappe ſubitement, elle ne laiſſe pas même le tems de l'enviſager. Si elle vient à la ſuite d'une maladie, le ſentiment eſt émouſſé, la force eſt abattue, nous n'avons plus aſſez de ſenſibilité pour aimer ce qui attache à la vie. L'imagination n'offre plus rien à nos organes affaiblis. Nous ne pouvons plus nous peindre le plaiſir d'exiſter, nous ne pouvons plus ſentir l'horreur de ceſſer d'être. Conſidérez les mourans: ils ſont en général aſſez tranquilles. La mort eſt ſur leurs têtes & ils ne l'apperçoivent pas.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIX.

Duel.

S'IL eſt pluſieurs eſpeces de courage, qu'il faut regarder comme des vertus, parce qu'elles ſont utiles à l'individu ou au corps ſocial; il en eſt une qui ne doit jamais être conſidérée que comme un préjugé condamnable, parce qu'elle eſt également funeſte à l'un & à l'autre. C'eſt celle qu'exigent les combats ſinguliers.

Dans la premiere enfance de notre Gouvernement, dans les premiers ſiecles qui ſuivirent l'invaſion des Francs dans les Gaules, quand il ſurvenait parmi les Citoyens quelques débat, les Seigneurs en étaient les juges: &, comme ils n'avaient pas toujours le deſir ou la volonté de juger, ils ſe repoſaient de ce ſoin ſur les Maîtres de leur hôtel. Il ne fallait pas un procès bien compliqué, pour embarraſſer des juges auſſi ignorans. Mais ils avaient un moyen ſûr de ſuppléer au défaut de leurs lumieres. C'était de remettre à Dieu la déciſion de la cauſe. Ces barbares, dès qu'il leur tombait entre

Digitized by Google

les moins une affaire un peu obscure, croyaient forcer la Divinité à opérer un miracle : comme si elle devait changer le cours de la Nature, à la voix d'un Baron ou d'un Comte. De-là ces épreuves ridicules du fer chaud, de l'eau froide & de l'eau bouillante ; épreuves qu'on nommait le jugement de Dieu, auxquelles succombait souvent l'innocence, & dont la charlatanerie se retirait victorieuse.

Le duel judiciaire, imaginé par les Bourguignons, fut bientôt préféré à ces épreuves, par un Peuple guerrier & simple, persuadé que la justice éternelle ne permettrait jamais que la force & l'adresse d'un coupable l'emportât sur la faiblesse mal adroite d'un innocent. On se justifiait par le duel ; on prouvait par le duel la justice de sa demande. Les personnes à qui leur âge ou le sexe ne permettaient pas de paraître en champ-clos, nommaient alors des champions qui se battaient pour elles. La partie mécontente appellait en duel les témoins qu'elle accusait de faux, ou les juges qu'elle prétendait n'avoir pas prononcé suivant les regles de l'équité.

Digitized by Google

Le Plaideur qui osait accuser d'un jugement faux un tribunal, était forcé, sous peine d'avoir la tête tranchée, de se battre contre tous les juges, à moins qu'il n'eût la précaution d'appeller en duel les premiers qui prononçaient contre lui, sans attendre le jugement des autres.

Les questions de droit se décidaient aussi par les combats: on nommait des champions pour les débattre, & c'était le sang qui fixait les regles de la jurisprudence. Que de sang répandu, dans chaque seigneurie, pour parvenir à former un corps de loix, lorsque chacune ne pouvait acquérir sa force que par un combat! Quels jurisconsultes, que des hommes couverts de fer, cherchant dans le flanc l'un de l'autre, à lire la décision d'une question épineuse!

Quand enfin, par ces moyens féroces, on était parvenu à former un système de maximes juridiques; on n'ordonnait plus le duel, que pour constater des faits difficiles à éclaircir.

L'établissement de nos cours de judicature, connues sous le nom de Parlemens, ne mit par fin à cet usage barbare. Elles or-

Digitized by Google

donnaient encore le duel dans les matières criminelles, quand le délit méritait la mort, & qu'il n'y avait pas de témoins contre un accusé d'ailleurs gravement soupçonné.

Le Parlement de Paris sous Charles VI. prononça qu'il y avait gage de bataille, entre le Gris & de Carrouge. La femme de Carrouge accusait le Gris de l'avoir violée dans l'absence de son époux. L'accusé fut vaincu, traîné hors du camp & pendu. Mais cette fois, Dieu ne jugea pas à propos d'intervenir dans cette affaire par un miracle. Le vaincu était innocent, & quelques années après, on arrêta un malfaiteur qui se déclara coupable du viol attribué au malheureux le Gris.

C'est, je crois, le dernier duel ordonné par les Cours de judicature: mais nos Rois permirent encore longtems après, les combats en champ-clos.

Le vaincu appartenait au vainqueur, qui pouvait en disposer à son gré, le garder captif, le traîner autour du camp, le pendre, le brûler. On vit, dans un siecle qui commençait à s'éclairer, le célebre Bayard, courtois & loyal Chevalier, prendre par les pieds So-

Digitized by Google

tomayor qu'il avoit vaincu, & le traîner hors de la lice.

TELLE était la fureur du duel judiciaire, qu'il était même adjugé à des vilains; &, comme on les trouvait indignes du beau privilege de se percer, de se dépêcer à coups d'épée, il leur était seulement permis de s'assommer à coups de gros bâtons.

LES Evêques, qui étaient en même tems Seigneurs, ordonnaient le duel, aussi bien que les autres, & les moines, quand ils avaient des procès, fournissaient leurs champions.

IL est aisé de croire que de bouillans guerriers ne s'avisaient pas toujours d'aller demander à un tribunal la permission de se battre, & s'ordonnaient bien le duel eux-mêmes, sans attendre la sentence d'un juge.

BIENTÔT, on n'eut plus besoin de sujet pour se battre. On se battait, pour fuir l'oisiveté, à qui avait la plus belle amie. Un galant Chevalier, favorablement accueilli par une Dame, lui promettait de courir le monde, jusqu'à ce qu'il pût amener à ses pieds un certain nombre de Chevaliers vaincus. Quelquefois même des guerriers, brulés d'un zèle dévot,

Digitized by Google

faisaient vœu d'aller chercher les aventures, de se faire meurtiers par pénitence, & de venir offrir leurs captifs à l'Eglise du saint auquel ils étaient le plus dévoués.

Les combats solemnels se faisaient dans un espace limité par un barriere. Le choix des armes appartenait à l'attaqué. Il y avait des juges du camp, & chaque combattant avait son parrein. C'était ces parreins & ces juges qui examinaient les armes & fouillaient les guerriers, pour savoir s'ils ne cachaient pas sur eux quelques talismans ou quelques billets enchantés. Il y en avoit qui, pour éluder ces recherches, se faisaient râser la tête & graver sur la peau des caracteres qu'ils croyaient magiques.

Le dernier duel ordonné par nos Rois fut celui de la Châtaigneraye & de Jarnac, sous Henri II. Ces combats en champ-clos furent à peu près dans le même tems abolis dans tous les Etats Catholiques par le Concile de Trente.

Au reste ils ne furent jamais très fréquens dans les tems où ils étaient permis. Ils entrainaient trop de formalités & par conséquent trop de frais. Il fallait obtenir la permission du Souverain, répandre de part & d'autre des manifes-

Digitized by Google

feſtes, donner des démentis & des contre-démentis publics, propoſer & conteſter le choix des armes offenſives & défenſives. Toutes ces longueurs, qui entraînaient ſouvent des délais de plus d'une année, donnaient le tems aux conciliateurs d'appaiſer les querelles. D'ailleurs les deux parties étaient obligées, avant d'en venir aux mains, de faire un ſerment ſolemnel de la juſtice de leur cauſe. Cependant il était difficile que les deux adverſaires euſſent également un juſte droit. Ainſi ce ſerment devait arrêter des ames timorées, tremblantes de ſe parjurer & d'attirer ſur elles la colere céleſte, dans un moment qui pouvait être le dernier de la vie.

MAIS les combats ſinguliers devinrent plus communs, dès qu'ils ne furent plus autoriſés. Le préjugé qui avait fait regarder l'iſſue de ces combats comme un jugement de Dieu, ne ſubſiſtait peut-être plus que dans quelques têtes du Peuple: mais on en éprouva longtems encore les ſuites. Il reſtait toujours un ſouvenir confus que la victoire avait été regardée comme une preuve de l'innocence. Les ſentimens une fois reçus ne s'effacent pas aiſément & ſur-

Digitized by Google

vivent longtems aux premieres idées qui les ont fait naître. Ainſi l'avantage dans les combats ſinguliers ne ceſſa pas d'être regardé comme un témoignage du bon droit, quoiqu'on ne ſemblât plus y attacher l'idée d'un jugement exprès de Dieu. L'honneur attaqué d'un gentilhomme continua de ſe réparer par la défaite de ſon ennemi & le mort eut toujours tort.

On ſe fit des appels hors des villes. Comme on n'avait plus de parreins, ni de juges du camp, chacun des combattans amenait avec lui un ou pluſieurs de ſes amis, pour juger les coups & pour prévenir les trahiſons. C'eſt ce qu'on appellait des ſeconds. Mais bientôt ces ſeconds trouverent qu'il y aurait de la lâcheté à être ſpectateurs oiſifs de ſi beaux faits d'armes, & ſe battirent les uns contre les autres, ſans aucun ſujet de querelle, comme par paſſetems & pour ne pas reſter les bras croiſés.

Ainsi l'on vit périr ſouvent un nombre de braves hommes, pour la querelle de deux étourdis.

M. de Saint-foix nous apprend qu'on fit voir à Henri IV. par plus de ſept mille lettres de grace expédiées à la Chancellerie, qu'il y

Digitized by Google

avait eu, au moins, ſept ou huit mille gentils-hommes tués en duel, dans l'eſpace de dix-ſept ou dix-huit ans.

Ces combats ſont devenus beaucoup plus rares, depuis que le Comte de Bouteville eût perdu la tête ſur un échaffaud, pour un duel, ſous Louis XIII. & ſurtout depuis l'édit de Louis XIV. Mais enfin il n'eſt pas encore détruit ce préjugé féroce, qui fait regarder le duel comme indiſpenſable dans certaines occaſions.

Tout ſage lecteur eſt indigné des mauvaiſes & aîgres plaiſanteries qu'entaſſe Brantôme contre ceux qui regardent comme une vertu le pardon des injures, tandis qu'il couvre d'éloges de gentils Cavaliers de ſon tems, qui ſe vengeaient bravement des offenſes qu'ils avaient reçues, par des aſſaſſinats.

Quelle horreur que, pour le plus faible outrage, ſouvent pour une imprudence, pour une raillerie légere, pour une parole trop peu réfléchie, ou, ce qui eſt moins encore pour une femme mépriſable, deux hommes quelquefois eſtimables, quelquefois dignes de s'aimer, qui peut-être même furent amis, s'acharnent

Digitized by Google

l'un contre l'autre, comme des bêtes féroces, cherchent mutuellement à se déchirer, & ne puissent éteindre leur fureur que dans le sang de leur adversaire. Tous les liens qui devraient les retenir sont rompus. L'idée d'un pere dans la douleur, d'une épouse abandonnée, d'enfans privés d'appui, rien ne peut arrêter leur courage barbare. Altérés du sang de leur semblable, ils sont insensibles à tout le reste.

C'est ainsi que l'Etat perd des Citoyens utiles & le doux espoir de leur postérité. C'est ainsi que, dans un siecle plus orgueilleux qu'éclairé, avec des mœurs plutôt amollies, qu'adoucies, on se fait un jeu cruel d'outrager l'humanité.

Cette grandeur d'ame qui résiste aux travaux, qui se fait remarquer dans les dangers, n'est plus une vertu, si elle n'est pas accompagnée de la justice, si elle ne porte pas à combattre pour la Patrie, mais pour nos propres intérêts. Ce n'est plus courage, c'est inhumanité, c'est barbarie.

L'Honneur consiste dans l'idée avantageuse que les autres ont de nous. Si, pour réparer notre honneur, nous appellons en duel celui

Digitized by Google

qui a de nous une mauvaise opinion, pourra-t-il, quand nous lui aurons ôté la vie, concevoir pour nous une grande estime? S'il a répandu à notre sujet des imputations calomnieuses, comment, quand il ne sera plus, pourra-t-il réparer sa calomnie?

MONTAIGNE, contemporain de Brantôme, ne pensait pas comme lui. „ Comme le „ vengeur, dit-il, y veut voir, pour tirer du „ plaisir de la vengeance; il faut que celui „ sur lequel il se venge, y voie aussi pour en „ recevoir du déplaisir & de la repentance. Il „ s'en repentira, disons-nous. Et pour lui a„ voir donné d'une pistolade en la tête, esti„ mons-nous qu'il s'en repente? Au contrai„ re, si nous en prenons garde, nous trouve„ rons qu'il nous fait moue en tombant. Il ne „ nous en sait pas seulement mauvais gré, c'est „ bien loin de s'en repentir; & lui prétons le „ plus favorable des offices de la vie, qui est „ de le faire mourir promptement & insensi„ blement. Nous sommes à trotter & à fuir „ les Officiers de la justice qui nous suivent; „ & lui est en repos."

Digitized by Google

OTER la vie à ſon ſemblable! Et le brave qui s'eſt ſouillé d'un tel crime n'eſt pas pourſuivi ſans ceſſe dans le ſilence des nuits, dans la Société, dans la retraite, dans les inſtans mêmes des plaiſirs qui le fuient, par l'image ſanglante du malheureux qu'il a privé du jour!

ENVAIN la Sageſſe & la Nature élevent leur voix contre les duels, contre un courage indiſcret & funeſte à la Société. L'empire de l'opinion, le préjugé d'un faux honneur, la crainte de ce que penſeront des hommes qui ne penſent pas, l'emporteront encore longtems ſur la raiſon. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter un mal ſi funeſte: c'eſt d'abandonner la coutume barbare de porter pour ornement un fer meurtrier.

LES Scipions, les Pompées, les Céſars, n'en étaient ni moins nobles ni moins courageux, pour n'avoir pas dans les rues de Rome, au Sénat, dans les temples, dans les fêtes, chez leurs amis un fer tranchant à leur côté.

LA belle marque de nobleſſe, de ſe tenir toujours prêt à donner la mort à ſon Concitoyen!

Digitized by Google

CET uſage de marcher toujours armés, & de pouvoir ſe venger, à l'inſtant, de l'inſulte la plus légére, ou la mieux méritée, a plus influé ſur les mœurs qu'on ne penſe.

C'EST à cette coutume que nous devons notre politeſſe, ou plutôt cette fauſſeté qui nous fait paraître amis de tout le monde, même de ceux que nous déteſtons juſtement; qui nous empêche de démaſquer un ſcélérat dont l'ame nous eſt connue & qui nous détourne de protéger de notre voix l'innocence opprimée. C'eſt cette coutume qui donne à des miſérables l'audace de marcher tête levée, parce qu'ils ſavent bien que perſonne n'oſera leur reprocher l'horreur de leurs actions; c'eſt elle qui les encourage à de nouvelles indignités qui ſeront également impunies; qui les empêche de ſentir la honte, & qui leur fait braver le mépris, parce qu'on ne leur dira jamais en face combien ils ſont mépriſables. C'eſt par cet uſage que les hommes vertueux ne ſont que des cenſeurs ſilencieux & peu reſpectés du crime. Ainſi notre prétendu courage eſt la cauſe féconde des plus coupables lâchetés.

Digitized by Google

COMBIEN d'actions condamnables auront été arrêtées chez les anciens par la crainte du reproche sévere! Quiconque se sentait la conscience souillée, ne devait lever les yeux qu'en tremblant. Il ne pouvait sortir de sa maison, sans craindre que le premier homme qu'il allait rencontrer ne lui dît: je te connais, tu es un scélérat.

MAIS le sévere Caton lui-même aurait-il osé ouvrir la bouche, pour faire rougir le plus coupable de ses Concitoyens, si, au moindre reproche qu'il eût pu lui faire, il se fût trouvé dans la cruelle alternative de recevoir la mort ou d'être meurtrier?

AINSI, par notre barbarie, nous nous sommes privés de ce frein nécessaire que l'homme peut mettre à la conduite de l'homme. Il ne nous reste que les loix qui n'ont que peu d'inspection sur les mœurs, dont l'empire est éludé par l'adresse, & dont les Ministres ne peuvent ni tout connaître, ni tout punir.

Digitized by Google

CHAPITRE XL.

Suicide.

UNE autre eſpece de courage non moins condamnable, eſt celle qui porte à ſe donner la mort à ſoi-même.

ON ſe tue quelquefois, parce que les eſprit actifs manquant au fluide nerveux, l'homme ne peut traîner qu'avec dégoût ſa peſante machine. Le raiſonneur n'a rien à dire aux gens attaqués de ce mal: c'eſt un médecin qu'il leur faut.

IL n'y a rien à dire non plus à ceux qui s'arrachent la vie dans un moment de fureur ou de déſeſpoir. Avant qu'on eût le tems de leur parler, ils ne ſont plus. C'eſt un premier mouvement, un peu violent, il eſt vrai, mais heureuſement il eſt rare.

QUANT à ceux qui ſe tuent par réflexion, ils ont tort. Tant qu'on exiſte, il reſte des jouïſſances. D'ailleurs ils ſe hâtent trop: dans quelques jours, peut-être, ils verraient luire le plus beau moment de leur vie.

Digitized by Google

CHAPITRE XLI.

Devoirs dans le commerce ordinaire de la Société.

Le mot de Société, pris dans un ſens plus reſſerré que celui dans lequel nous l'avons employé juſqu'ici, ne ſignifie plus tous les hommes compoſant un corps ſocial, & ſe reſtreint aux perſonnes avec leſquelles nous avons des liaiſons d'affaires, d'amuſemens, de convenance ou d'habitude. Cette Société, indépendemment des devoirs impoſés par l'intérêt de la grande aſſociation, dont il ne nous eſt jamais permis de nous départir, a auſſi ſes devoirs particuliers.

Elle en fait un de la politeſſe; même de celle de convention, qui conſiſte dans de certaines attitudes preſcrites, dans de certaines manieres d'ôter & de remettre à propos quelques parties de ſes vêtemens, dans de certains mots particuliers, qu'on apprend par cœur dès l'enfance, & qu'il faut bien ſe garder de confondre avec d'autres mots qui auraient la même ſignification, mais qui n'entrent point dans

Digitized by Google

la formule établie. Ces usages varient dans les différens pays; on n'est pas poli à Paris de la même maniere qu'on l'est à Ispahan, & telle grimace qui fait regarder un homme comme très honnête à Pékin, le ferait trouver fort ridicule à Versailles.

Au reste, comme toutes ces postures sont fort innocentes, & qu'elles flatent beaucoup ceux devant qui elles sont faites, il est convenable de les apprendre, pour éviter le reproche de rusticité.

Il est une autre politesse, qui est de tous les pays & de tous les tems, qui inspire de justes égards pour tous les hommes, qui prescrit le plus grand soin de n'en offenser, de n'en humilier aucun. L'homme honnête n'a pas besoin d'apprendre cette politesse-là: il en porte les principes dans son cœur.

Celui qui accable de protestations d'estime & d'amitié le premier qu'il rencontre & souvent un homme qu'il méprise ou qu'il déteste; qui vous caresse avec transport, & vous quitte pour aller vous nuire; qui vous offre son crédit & ses services, lorsqu'il est occupé de consommer votre perte; qui a su se faire un

Digitized by Google

langage toujours contraire à ſa penſée & un viſage qui dément toujours ſon cœur: cet homme là paſſe auſſi pour poli, & ne devrait paſſer que pour un malhonnête homme.

Ces ſortes de gens ſont foule dans la Société. D'ordinaire ils ſont aſſez aimés, parce qu'ils paraiſſent aimer tout le monde. L'intérieur eſt inconnu, on n'eſt jugé que par le maſque & l'on réuſſit quelque tems, quand on ſait ſe déguiſer à ſon avantage. Mais quelqu'un vient qui arrache le maſque & montre le ſcélérat à viſage découvert.

L'Homme faux eſt-il perdu quand il eſt reconnu? Non. Econduit aujourd'hui d'une Société, il ſera demain le héros d'une autre: &, comme on eſt très léger dans le monde, qu'on recherche les hommes pour ſe diſtraire & non pour les approfondir, pour en tirer du plaiſir & non pour les eſtimer; qu'on s'inquiete peu de ce qu'ils ſont, pourvû qu'ils ſoient aimables; il ſera accueilli ſans être connu, ſe verra priſer au taux de ſa propre eſtimation & trouvera le moyen d'être toujours conſidéré, ſans changer de mœurs, mais en renouvellant ſeulement à propos ſes liaiſons.

Digitized by Google

D'AILLEURS la fauſſeté étant aſſez généralement le défaut des gens du monde, il faut bien qu'on ſe la pardonne mutuellement. Vous êtes dans un cercle; on parle avec indignation de quelqu'un qui vient de ſe déshonorer par des actions odieuſes. Un homme entre, l'air dédaigneux, le maintien altier, la tête haute. Tout le monde ſe leve, l'accueille avec des tranſports de joie, lui prodigue des marques d'amitié & de reſpect proportionnées à ſon rang & à ſa fortune. Vous demandez quel eſt cet homme: c'eſt celui-là même dont on vient de parler.

SI c'eſt par ſes mauvaiſes actions qu'il s'eſt enrichi, vous l'auriez vu plus froidement accueillir s'il était reſté honnête homme.

CEUX qui s'empreſſent de le fêter eſperent-ils quelque choſe de ſes richeſſes? Rien du-tout. Mais on hait le pauvre qui ne demande rien, on aime le riche de qui l'on n'attend aucun ſervice & l'on eſt convenu que la conſidération doit toujours accompagner l'opulence.

ON ne fait pas tant de façons avec l'homme qui n'a que du mérite, & l'on ne ſe don-

Digitized by Google

ne pas la peine d'être auſſi poli, c'eſt à dire auſſi faux avec tout le monde.

SI tant de défauts accompagnent la politeſſe, on en peut remarquer de bien plus grands & bien plus dangereux dans la converſation. C'eſt là que d'un ton léger & agréable, d'un air aimable & riant, on lance les traits les plus envenimés & le poiſon des maximes les plus pernicieuſes. C'eſt là que l'on rit de la probité ſévere qui nuit à la fortune, & que la ruſe criminelle, les moyens détournés de parvenir ſont traités d'habileté, c'eſt là que l'honnête homme eſt un ſot & l'intriguant perfide un homme d'eſprit. Des femmes ſans pudeur, au milieu d'un cercle d'hommes brillans & ſans principes, lancent le ſarcaſme déchirant ſur les perſonnes de leur ſexe qui ſont aſſez courageuſes pour oſer remplir les devoirs d'épouſes & de meres, & ſur les hommes aſſez eſtimables pour les reſpecter. Le mérite eſt ſacrifié à la ſcience des modes, au goût de la parure, & la raiſon ſolide au vain éclat d'un eſprit faux. On entend l'homme grave par ſon âge & par l'état qu'il remplit, tourner les bonnes mœurs en ridicule, ériger en philoſophie les princi-

Digitized by Google

pes affreux de la corruption, traiter la sagesse de folie absurde, plaisanter le jeune homme qui ne s'est pas encore plongé dans la débauche, & faire rougir les femmes à qui il reste encore quelque pudeur. Un tel homme est généralement accueilli, c'est ce qu'on appelle un agréable vieillard: vil débauché, en qui l'amour du vice a survécu au pouvoir d'être vicieux, & qui, dans un corps faible & flétri, porte un cœur livré à toutes les passions dont il a perdu les organes.

Qu'une femme sacrifie ses aises, ses plaisirs, l'amour de la parure, l'envie de briller, le desir plus vif encore de plaire, à la fatigue d'allaiter son enfant, aux soins embarassans de veiller à son éducation; qu'en dira-t-on dans le monde? Il n'y aura qu'une voix: c'est une folle. Qu'un homme néglige d'augmenter sa fortune, qu'il en emploie une partie à faire des actions vertueuses, qu'il préfere le plaisir de secourir l'infortuné, à celui d'écraser les riches par son faste: c'est un imbécille. Ainsi la vertu est couverte d'opprobre & le vice applaudi paraît couronné de fleurs. Juger de nos mœurs par les conversations des gens mêmes

Digitized by Google

qui paſſent pour honnêtes, ce ſerait s'exagérer encore notre dépravation.

MAIS autant on exalte le vice, autant on pourſuit les plus légers défauts. Malheur ſurtout à quiconque en a qui tiennent à des vertus: au Magiſtrat ſtudieux qui a perdu dans l'étude ces graces qu'on n'acquiert que dans la vie oiſive; à l'homme pur, toujours prêt à élever la voix contre la plus légere atteinte à la ſévere probité; à cet ardent militaire couvert de cicatrices, qui, tout rempli d'un art qu'il a tant de fois employé pour le ſervice de l'Etat, ne parle encore que de combats; à l'homme timide & honnête, qui ne ſait point inſulter galamment un ſexe qu'il reſpecte, mais ſurtout à celui qui, ayant perdu la plus belle partie de ſa vie à exercer ſa raiſon, ne parle qu'après avoir penſé, ne ſait dire que des choſes ſolides, qui n'intéreſſent perſonne, éclaire des gens qui ne veulent qu'être étourdis ſur leur ennui & ne connaît point l'art vainqueur d'étaler ſur des riens des phraſes brillantes & vuides de ſens. Tous ces gens ont le plus grand ridicule, celui de n'avoir pas les vices de mode.

Digitized by Google COM-

COMME rien n'eſt plus commun que les interprétations malignes, les rapports empoiſonnés; ce n'eſt peut-être pas une ſcience mépriſable que celle de parler ſans rien dire.

JEUNE-HOMME, veux-tu ſavoir quel ſera ton devoir dans le monde? de ne pas reſſembler à ceux que tu y rencontreras.

JE ne te défends point de calomnier. Ton imagination pure, n'enfantera point des crimes: ta bouche, organe de l'humanité, ne les prêtera point à des innocens.

MAIS garde-toi de médire. Quelquefois on n'eſt pas méchant, mais on ne réſiſte point à l'attrait de lâcher une médiſance aſſaiſonnée d'un ſtyle ingénieux. On dit par légéreté ce qu'on ſait & ce qu'on doit taire. Par un ſeul mot, tu vas déshonorer un homme, tu vas troubler peut-être des familles. Sais-tu ce que deviendra ce mot, quand il aura paſſé par cent bouches, quand il aura été cent fois envenimé? Tu ne pourras réparer les maux que tu auras faits. Que de larmes tu vas faire répandre! & quels longs repentirs te prépare l'imprudence d'un moment! Tien toi donc ſur tes gardes. Si, dans une rue fréquentée, tu

Digitized by Google

portois en main un fer tranchant, ne regarderais-tu pas devant toi ?

Ne te permets jamais de railler. La raillerie eſt le propre d'un ſot orgueilleux : c'eſt un retranchement derriere lequel il croit ſa ſuffiſance en ſureté. C'eſt une vaine oſtentation de ſupériorité, humiliante pour celui à qui elle s'adreſſe. Si tu es humain, tu ne voudras humilier perſonne.

Sois indulgent pour les défauts d'autrui. Penſe combien toi-même as beſoin d'indulgence. As-tu plus d'eſprit que celui avec qui tu converſes ? Voilà une grande occaſion de te rendre odieux : tu n'as qu'à lui faire ſentir ſon infériorité, qu'à l'éclypſer par l'éclat de ton génie. Mais au contraire, emploie ton eſprit à le mettre à ſon aiſe, à faire paraître dans le plus beau jour le peu qu'il en a lui-même, à lui faire croire qu'il n'en a jamais autant qu'avec toi : cet homme t'aimera, te cherchera des amis, ſera toujours prêt à te ſervir, parce que tu lui as fourni l'occaſion d'être content de lui-même.

Ne fait parler chacun que de ce qu'il ſait, tu ne trouveras jamais de ſot. Mais auſſi ne

Digitized by Google

parle jamais toi-même que de ce que tu connaîs, ſi tu crains d'être un imbécille.

POURQUOI entend-on tant de bêtiſes dans le monde? C'eſt que celui qui ne devrait être que ſenſé, veut être brillant & agréable.

DÉFENDS-TOI bien de l'eſprit de diſpute: ne cherche point à faire toujours valoir ton opinion. Surtout ne hais point ceux qui ne penſent pas comme toi. Sur preſque tout, les différens hommes penſent diverſement. Faut-il donc nous haïr mutuellement, parce que nous ne voyons pas tous le même objet de la même maniere? Faut-il que tous les hommes ſoient en guerre, parce qu'ils n'ont pas tous les mêmes traits? Si nous haïſſons ceux qui ne penſent pas comme nous, haïſſons-nous donc nous-mêmes, nous qui ne penſions pas hier, comme nous penſons aujourd'hui. Hélas! que ſavons-nous? Et que de maux nous cauſons, pour faire valoir notre ignorance!

EN déteſtant le vice, aie plus de compaſſion que de haine pour le vicieux. Conſidere les maux qu'il accumule ſur ſa tête & apprends à le plaindre. Aveugle qu'il eſt, il cherche

Digitized by Google

ſon bonheur, où il ne doit trouver que des ſujets de larmes. Il s'égare; mais tu peux demain t'égarer comme lui.

RESPECTE les vieillards. C'eſt la loi de tous les Peuples; c'eſt donc la loi de la Nature quand elle n'eſt pas corrompue.

RESPECTE les femmes; c'eſt leur apprendre à ſe rendre reſpectables.

N'ABUSE point des plaiſirs qu'elles peuvent te procurer & tu gouteras la volupté de les aimer d'avantage.

AU milieu de la corruption, que ta langue ſoit toujours l'organe de la vertu, & que ton cœur ne démente pas tes diſcours.

SOIS modeſte. Deſcends en toi-même, & dis pourquoi tu ſerais orgueilleux. Sois modeſte, ſi tu crains qu'on ne cherche à t'abaiſſer. Mais ſi l'on veut enſuite t'humilier, n'oublie pas qu'il eſt une fierté noble qui convient aux cœurs vertueux.

CROIS-TU ſavoir beaucoup? Penſe que tu ignores bien d'avantage & ne mépriſe pas les ignorans. La ſcience n'eſt pas un devoir. L'ignorant peut être auſſi précieux que toi à la Patrie.

Digitized by Google

En quoi l'homme instruit l'emporte-t-il sur l'ignorant? Souvent en ce que ses études l'ont rendu capable de se tromper sur un plus grand nombre d'objets.

La science est un instrument inutile à quiconque a l'esprit faux. Mais tout le monde croit avoir l'esprit juste. Comment donc sauras-tu quel est le tien, & sur quoi peux-tu fonder ta vanité?

Use de complaisance envers tout le monde, & ne sois le complaisant de personne.

Si tu n'as pas le bonheur de croire la religion de ton pays, ne raille point ceux qui la suivent: c'est une impolitesse grossiere. Cherche encore moins à les faire changer de sentiment. Songe que tu dois respecter les loix, & que partout les loix protegent la religion. Songe que peut-être l'homme que tu veux éclairer, a besoin pour n'être point un scélérat, de croire tout ce qu'il croit. Mais combien d'hommes aussi sont devenus des scélérats pour avoir trop cru?

Enfin ose être vertueux. D'abord tu paraîtras singulier, peut-être ridicule. Il faudra bien finir par te trouver respectable.

Digitized by Google

CHAPITRE XLII.

Bonheur.

NUL homme n'eſt ſeulement malheureux de ſes maux préſens. Nous anticipons ſur l'avenir pour nous mieux tourmenter. La crainte ſuit la jouïſſance & en empoiſonne le ſouvenir. Nous ſouffrons en idée des maux que peut-être nous n'éprouverons jamais. La mort même répand le trouble ſur notre vie : la mort que jamais nous ne devons connaître, puiſque, quand elle ſera venue juſqu'à nous, nous ne ſerons plus.

CE ne ſont pas les objets du luxe qui font le bonheur; il ne peut s'acheter par des tréſors. On pleure ſur le trône, on rit dans les fers. Si le corps ne ſouffre point, ſi l'on n'eſt pas rongé par la crainte & dévoré par les deſirs, que manque-t-il encore? Le plus malheureux des hommes peut étaler à nos yeux des vêtemens de brocard, & ſe nourrir dans l'or des mêts les plus exquis.

IL ſemble que ce ne ſoit pas pour nous que nous exiſtions. Si les hommes vivaient pour

Digitized by Google

eux & non pas pour les autres, s'ils ne faiſaient rien par air, ils ſeraient plus vertueux & plus heureux. On ſe loge pour les autres, on a des meubles pour les autres, on eſt vêtu pour les autres. C'eſt pour les autres que l'on prend des travers, que l'on ſe forme au vice, que l'on abjure la vertu. C'eſt pour les autres qu'on a une table ſomptueuſe, qu'on joue gros jeu, qu'on entretient des courtiſans ſans les aimer, qu'on ſe fait un art de corrompre des femmes honnêtes, ou de paraître du moins les avoir corrompues: pour les autres qu'on cherche à s'enrichir & qu'on ſe ruïne.

Il faut qu'un homme qui pourrait vivre dans une cellule étroite & y être heureux, ait de vaſtes appartemens dont il n'occupe qu'un recoin, dont il ne peut couvrir qu'un pied de ſurface quand il eſt debout, & cinq à ſix quand il ſe repoſe. Il faut que ces appartemens ſoient garnis de mille affiquets inutiles & ſouvent ridicules, qui peuvent à la vérité plaire aux yeux, mais jamais à ceux du poſſeſſeur qui y ſont trop habitués. Quoiqu'il ne puiſſe porter à la fois qu'un habit, il faut qu'il en ait un grand nombre & que les étoffes en ſoient

Digitized by Google

de haut prix: il faut que ſes vêtemens ſoient ornés d'or & de broderie, qui ne garantiſſent point du froid, & rendent les chaleurs plus inſupportables. Il faut qu'il ait des bijoux aux doigts, il faut qu'il en ait dans ſes poches, dans ſes tiroirs & que ſa femme en ſoit couverte. Un événement imprévu peut lui faire perdre une partie de tout cela, & la perte de la moindre de ces bagatelles ſuffit pour altérer ſon bonheur.

Si vous voulez trouver un homme heureux, autant que l'humanité nous permet de l'être, cherchez le parmi les pauvres. Ils n'ont rien d'inutile à perdre, ils ont donc beaucoup moins de craintes. Ils ont peu d'ambition, parce qu'il n'eſt preſque rien à quoi ils puiſſent prétendre: ils ont par conſéquent moins de ſoucis. Qu'ils jouïſſent de la ſanté, le néceſſaire leur ſuffit, & le néceſſaire manque bien rarement.

Une ſorte d'indifférence philoſophique, bien différente de l'inaction, peut contribuer beaucoup au bonheur & à la tranquillité.

Serai-je avide de richeſſes, de grandeur? Ce ſont des inſtrumens de douleur que je me préparerai. Leur poſſeſſion ne vaut pas le

Digitized by Google

tourment que nous cauſe la crainte de les perdre.

Me tourmenterai-je ſur l'iſſue de mes projets? Je dois les conduire avec prudence, ſuivre mes vues avec ténacité, lutter contre les obſtacles avec courage. Mais le ſuccès ne dépend pas de moi: il eſt du reſſort de la fortune.

Je puis deſirer la gloire, travailler à la meriter. Mais puis-je maîtriſer l'injuſtice des hommes ou la bizarerie des conjonctures?

Ma fortune eſt-elle endommagée? Je puis n'en être pas plus malheureux. Le corps demande de la nourriture; la décence & la ſenſibilité exigent des vêtemens. Mais peu importe la qualité de tout cela.

La perte que j'aurai faite eſt un malheur pour moi, ſi je m'en afflige: elle eſt indifférente, ſi je me rends ſupérieur aux coups de la fortune, ſi je ſai me prêter, avec une ame toujours égale, à toutes les manieres d'exiſter que peuvent éprouver les hommes. Avons-nous beaucoup perdu? Apprenons à jouïr de ce qui nous reſte.

Digitized by Google

Le tems me manque pour acquérir des connaiſſances dont je ſuis avide. Eh! nos vaines connaiſſances méritent-elles qu'on les regrette? Les unes ſont fauſſes, les autres incertaines; preſque toutes ſont frivoles. La Nature a voulu que ce qui eſt vraiment utile, fût à la portée de tout le monde. Je me plais à cette refléxion, je m'en occupe ſouvent: elle me conſole de mon ignorance.

Un ami me trahit. C'eſt à moi de goûter le repos que me laiſſe ma conſcience; à lui, d'être rongé par les remords.

As-tu faim? As-tu froid? Es-tu malade? Non. Et tu te plains! tu n'es point malheureux, ſi tu veux, ſi tu ſais ne l'être pas. En ce même moment, des hommes gémiſſent ſans nourritute, ſans vêtemens, ſans abri, expoſés aux rigueurs de l'air, aux attaques des bêtes féroces, aux violences des hommes cruels, au ſupplice de la faim. Quels ſont ces hommes? Ils valent peut-être mieux que toi. Ce ſont peut-être des hommes vertueux. Ce ſont du moins des Grands, des Princes, élevés dans la molleſſe, énervés par l'habitude de ne point

Digitized by Google

connaître de privations. Peut-être n'auront-ils d'autre remede à leurs maux que la mort qui les attend après de longues souffrances. Parcours les annales du monde, & ose encore te compter parmi les malheureux. Ne leve pas les yeux vers les hommes plus heureux que toi: ils ne le sont peut-être qu'en apparence. Considere combien il y en a de plus infortunés.

CHAPITRE XLIII.

Plaisir.

LA vie n'est qu'un songe bizarre & trompeur. Si elle offre quelque chose de vrai, c'est le plaisir qu'on y peut goûter.

„ DEVRAI, ou la raison se mocque, dit „ Montaigne, ou elle ne doit viser qu'à notre „ contentement. . . . Toutes les opinions du „ monde en sont là, que le plaisir est notre „ but, quoiqu'elles en prennent divers moyens. „ Autrement on les chasserait d'arrivée. Car „ qui écourerait celui qui, pour sa fin, éta- „ blirait notre peine & mésaise? Les diffen- „ tions des Sectes philosophiques en ce cas

Digitized by Google

„ ſont verbales. . . . Quoiqu'ils dient, en „ la vertu même, le dernier but de notre vi- „ ſée, c'eſt la volupté. Il me plait de bat- „ tre leurs oreilles de ce mot qui leur eſt ſi „ fort à contre-cœur; &, s'il ſignifie quelque „ ſuprême plaiſir & exceſſif contentement, il „ eſt mieux dû à l'aſſiſtance de la vertu qu'à „ nulle autre aſſiſtance. Cette volupté, pour „ être plus gaillarde, nerveuſe, robuſte, vi- „ rile, n'en eſt que plus ſérieuſement volup- „ tueuſe."

Oui, ſans-doute, Montaigne a raiſon. Toutes les religions, ſi différentes entr'elles, ne peuvent s'empêcher de s'accorder en un point, ſans lequel elles ſeraient abandonnées: c'eſt de préſenter pour dernier but des délices ineffables. Tous les hommes cherchent le plaiſir, mais c'eſt preſque toujours où ils ne le trouveront jamais. Ils ne ſavent où le prendre, & ne rencontreront que la douleur.

Ils courent après lui à la ſuite du vice. S'ils le trouvent par hazard dans ce ſentier, ils payeront de bien des larmes cette rencontre d'un inſtant.

Digitized by Google

LE plaiſir ne conſiſte ni dans l'inaction, ni dans l'opulence. Combien d'hommes, au milieu de l'aiſance & du repos, ſont réellement malheureux, parce que, malgré les aiſes du corps, l'ame ſouffre des beſoins cruels. L'ennui ſeul peut ſuffire pour empoiſonner toutes les jouïſſances.

SI vous voulez jouïr, craignez le malheur de n'avoir rien à faire. C'eſt à la ſuite du travail que le repos eſt un bien. Après de petites peines, le plaiſir eſt agréable. Après de grandes peines, leur abſence procure ſeule le plus grand plaiſir qu'on puiſſe goûter.

LA Nature entiere ne ſubſiſte que par le mouvement. L'homme ſeul ſerait-il fait pour le repos? Il ne s'accorde pas avec notre conſtitution, & nous trouvons dans l'inaction même, la punition de nous y être livrés.

SI la fortune vous rit, ſi ſes faveurs ne coutent rien à votre vertu, il ne faut pas les dédaigner, car elles peuvent être bonnes à quelque choſe quand on ſait en faire uſage. S'il faut les acheter de bien des peines, c'eſt payer trop cher les noirs ſoucis. Quand la capricieuſe vous abandonne, apprenez à vous paſſer d'elle.

Digitized by Google

Sachez que la pauvreté a auſſi ſes plaiſirs, qui ſont bien moins ſujets aux revers. Elle eſt environnée de moins de ſoins, de moins d'inquiétude. Elle ne vous offre pas de faux amis, prêts à vous trahir; elle ne vous procure pas de vains éloges qui vous diſpenſent de les mériter. Si, quand vous ſerez pauvre, on vous loue de quelque vertu, ſoyez alors content de vous-même. Si on ne vous loue pas, conſolez-vous. Ce n'eſt pas vous qu'on ne daigne point remarquer, c'eſt votre fortune.

FAIRE une vaine recherche de plaiſirs, c'eſt le moyen d'en goûter peu. On perd pour la jouïſſance, tout le tems, tous les ſoins qu'on emploie à cette recherche. Le plaiſir eſt partout: il faut le connaître & le ſaiſir. Quand on le pourſuit, il échappe.

UNE délicateſſe dangereuſe, rend peinibles les moindres privations, par la multiplication des néceſſités. Eſt-ce bien entendre ſes intérêts que d'accumuler les moyens de ſouffrir? Quel ſort cruel que celui de ces Sybarites, qui, couchés ſur des roſes, ne pouvaient trouver le ſommeil, quand une feuille était pliée! L'homme amolli par les délices, n'a acquis

Digitized by Google

que le talent de souffrir plus que les autres.

Un homme bien constitué, bien sain & bien sensé, trouvera sa vie semée de plaisirs vrais, parce qu'ils seront fondés sur la Nature : car c'est toujours elle que le sage doit suivre. Ce serait l'affliger, que de se tourmenter inutilement par la privation de ce qu'elle nous offre d'elle-même, & de refuser les douceurs qui se trouvent sous la main. Ce serait une vaine affectation de philosophie, contraire à la sagesse, qui n'a rien d'affecté. La vie nous est prêtée pour en jouïr, pour profiter de tous les biens qu'elle nous offre, sans offenser l'honnêteté ni le devoir, & non pour la semer de peines. Ne les cherchons pas, nous n'en rencontrerons que trop.

CHAPITRE XLIV.

Volupté d'Epicure.

Jeune homme honnête, qui as toujours marché loin des sentiers de la corruption, reçois le prix de ta vertu, apprends à connaître les charmes de la volupté. Vien, suis moi dans les jardins d'Epicure. Viens écouter les le-

Digitized by Google

çons de ce charmant & respectable Maître. Il t'apprendra que la Nature a placé le plaisir à côté de la sagesse & qu'il en est la récompense.

QUELLE est cette inscription gravée en gros caracteres sur la porte du Sage? Lisons. „ C'est ici le séjour du bonheur. On y met „ le Souverain Bien dans la Volupté. Le Maî„ tre de cette maison est prêt à vous recevoir: „ vous trouverez en lui un hôte humain & „ facile. Les alimens que procure ce jardin „ n'irritent pas la faim, mais ils l'appaisent. „ La boisson qu'on y trouve n'augmente pas „ encore la soif, mais elle l'étanche. Tout y „ est simple, tout y est fourni par la Nature."

PROFITONS de l'Hospitalité qui nous est offerte. Entrons. Quel est ce vénérable vieillard? La sérénité de son front nous peint la candeur de son ame: on voit briller sur ses traits la douceur & la majesté. Couvert négligemment des habits les plus simples, il en est plus orné que de la pourpre des Rois. C'est Epicure, c'est le Sage que nous cherchons. Environné, ou plutôt pressé de ses jeunes disciples, il parait leur inspirer encore plus

Digitized by Google

plus d'amour que de reſpect. Mais il parle. Ecoutons.

„ MERE de la Nature, aimable Volup-
„ té, les hommes aveugles & coupables ont
„ déshonoré ton nom. Hélas! livrés à l'igno-
„ rance, à la cupidité, aux paſſions brutales;
„ vicieux, méchans & ſtupides, ils n'étaient
„ pas dignes de te connaître. Tu fuis le vul-
„ gaire inſenſé; tu n'habites que dans le cœur
„ du ſage.

„ O VOUS qui m'écoutez, elle n'entrera
„ point dans vos ames avec toutes les paſſions
„ baſſes qui vous tourmentent & vous avilis-
„ ſent. Pour la goûter, il faut pouvoir éprou-
„ ver le premier de tous les plaiſirs: celui d'être
„ content de ſoi-même.

„ QUAND il n'y aura rien dans votre cœur
„ que vous puiſſiez avoir honte de découvrir,
„ vous ſentirez le beſoin d'avoir des amis. Le
„ Peuple imbécille méconnaît le prix de la
„ vertu. Le ſage dédaigne ſes jugemens; mais
„ il ne ſe ſuffit pas à lui-même. Il cherche
„ le bonheur exquis d'être vertueux aux yeux
„ de l'amitié. La Volupté s'envole loin de
„ l'homme iſolé. Nous ſavourons mal le plaiſir,

Digitized by Google

„ ſi perſonne ne ſait que nous en avons. Je „ compare la table d'un homme qui n'a point „ d'amis, au repaire des bêtes féroces. Ne „ ſongez point aux mêts qui vous ſeront ſer- „ vis; mais penſez quels ſeront ceux qui les „ partageront avec vous.

„ IREZ-VOUS courir après la fortune, fol- „ lement perſuadés que la Volupté marche à „ ſa ſuite? Quelle erreur! Si vous la cherchez „ ainſi, croyez-moi, mes chers amis, vous ne „ la trouverez jamais.

„ REGARDEZ moi. Je ſuis plus riche que „ les Rois de Perſe avec tout le faſte qui les „ environne & qui les rend plus malheureux. „ Je n'ai rien fait pour ajouter à ma fortune; „ mais j'ai ſu retrancher de mes deſirs. Je ſuis „ ſûr de n'être jamais pauvre, parce que je vis „ pour la Nature. Si je vivais pour l'opinion, „ je ne ſerais jamais aſſez riche.

„ C'EST une grande richeſſe qu'une pauvre- „ té conforme à la Nature, & qui ne va pas „ juſqu'à la faire ſouffrir; qu'une pauvreté que „ le contentement intérieur accompagne.

„ QUAND on poſſéderait le monde en- „ tier, ſi l'on n'eſt pas ſatisfait de ſa for-

Digitized by Google

„ tune, on eſt encore pauvre & miſérable.

„ VOULEZ-VOUS ſavoir le grand moyen „ de jouïr de ſes richeſſes? C'eſt de n'avoir „ pas beſoin de richeſſes. Ce n'eſt pas ordi- „ nairement ſortir de la miſere que de parve- „ nir à l'opulence: c'eſt changer de maniere „ d'être malheureux.

„ GARDEZ-VOUS de rechercher les vains „ honneurs, les dignités, les grandes places. „ Vous pouvez être libres: pourquoi courir „ après les fers? Hélas! les chaînes ſuperbes „ dont vous vous croirez ornés, tiendront cap- „ tives vos vertus mêmes. Il n'y aura plus „ de libre en vous que la cupidité & tous les „ vices qu'elle entraîne.

„ N'ENTREZ dans les grandes affaires que „ quand vous y ſerez appellés pour le ſervice „ de la Patrie; car nous ſommes obligés de „ nous ſacrifier pour elle. Mais, tant qu'elle „ vous laiſſera maîtres de vous-mêmes, ne re- „ mettez pas au lendemain le moment de jouïr. „ Goutez dès aujourd'hui le bonheur d'exiſter.

„ UNE des grandes folies des hommes, la ſour- „ ce la plus abondante de leurs cuiſans déplai- „ ſirs, c'eſt qu'ils n'exiſtent que dans leurs pro-

„ jets vains, dans leurs trompeuſes eſpéran-
„ ces. Ils ne vivent jamais, ils ſe diſpoſent
„ toujours à vivre.

„ Je ne veux trouver mes plaiſirs que dans
„ moi-même. Je les veux indépendans de l'a-
„ veugle fortune & de l'aveugle Nature. Me
„ rendrai-je le jouet de leurs caprices? Eh
„ quoi? Si je ſuis indigent ou ſouffrant, en
„ ſuis-je moins bon Citoyen, moins bon ami,
„ moins vertueux?

„ Je me ſoumets à des épreuves que je
„ m'impoſe moi-même. Je choiſis des jours
„ auxquels je ne ſatisfais ma faim qu'avec les
„ alimens les plus vils. Je veux voir ſi je per-
„ drai par là quelque choſe de la Volupté,
„ combien j'en perdrai, & ſi cette diminution
„ de plaiſir, vaut la peine que je me fatigue
„ beaucoup pour ne la pas ſupporter. Voyez
„ Métrodore; il partage avec moi ces épreu-
„ ves: mais il n'eſt pas encore parvenu au mê-
„ me degré de ſobriété. Le gourmand con-
„ ſume ces jours-là douze onces entieres pour
„ ſa nourriture. Il eſt vrai qu'il n'eſt que mon
„ diſciple. Quant à moi, qui ſuis le maître,
„ je tiens une table un peu moins ſomptueuſe.

Digitized by Google

„ AINSI, mes amis, vous voilà, quand vous „ voudrez, auſſi riches, auſſi heureux que moi. „ Craignez-vous l'eſclavage? Livrez-vous à „ la philoſophie. La véritable liberté ne vous „ manquera jamais. Le Sage la conſerve juſ- „ ques dans les fers. Il ſe rend ſupérieur aux „ Mortels & à la Nature; il peut, s'il le faut, „ fouler aux pieds la néceſſité même.

„ POUR être plus aſſurés de vos progrès „ dans la vertu, faites choix d'un homme reſ- „ pectable que vous ayiez toujours devant les „ yeux par la penſée. Vivez comme s'il vous „ regardait ſans ceſſe. Ne faites aucune ac- „ tion qui vous faſſe rougir de l'avoir pour „ témoin. Tant que vous pourrez croire qu'il „ eſt ſatisfait, vous n'aurez vous-même au- „ cun reproche à vous faire.

„ NE vous inquiétez pas de ce que penſera „ de vous le vulgaire. Si vous vous ſacrifiez „ à ſes jugemens, vous perdrez bientôt le bon- „ heur. Je n'ai jamais voulu plaire au Peu- „ ple, & je m'en ſuis toujours applaudi. Il „ n'approuve pas ce que je fais; & je me pique „ de ne ſavoir pas ce qu'il approuve.

Digitized by Google

„ QUE l'idée de la mort n'altere point en „ vous le ſentiment de la Volupté. Regar- „ dez comme des foux ceux qui courent à la „ mort par ennui de la vie, puiſque c'eſt le „ genre de vie qu'ils ont choiſi, qui leur en „ fait deſirer la fin. Mais ceux qui ont hor- „ reur de ce dernier moment, ne ſont pas plus „ ſenſés.

ACCOUTUMEZ-vous à penſer que la „ mort ne peut jamais vous toucher. C'eſt „ dans le ſentiment que conſiſtent & les biens „ & les maux. Et qu'eſt-ce que la mort, ſi „ ce n'eſt la privation du ſentiment? Elle „ n'eſt donc ni un bien, ni un mal: elle doit „ donc nous être indifférente.

„ IL eſt très vraiſemblable que l'inſtant ſu- „ prême, n'eſt pas auſſi douloureux qu'on le „ penſe. Mais, ſi l'on éprouve alors quelque „ douleur, ce qui doit nous conſoler, c'eſt qu'elle „ durera bien peu. Serai-je donc aſſez ennemi „ de moi-même, pour m'affliger d'avance d'un „ mal que j'aurai à peine le tems de ſentir?

„ Paſſons agréablement la vie dans l'exer- „ cice des vertus, & dans ce repos délicieux

Digitized by Google

„ que donne une conſcience pure, ſans nous „ embarraſſer de l'inſtant inévitable où nous „ rendrons nos corps aux élémens."

AINSI parlait Epicure: & ſes Diſciples embraſſaient avec ardeur la vertu, pour apprendre à connaître la Volupté.

HOMME, ſi tu veux goûter le plaiſir, mérite de le trouver dans ton cœur.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google